N° 253 — Tome LXXI 1er Janvier 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, HENRI BACHELIN, EDMOND BARTHÉLEMY,
GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, EUGENIO DIAZ ROMERO,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
Z. HIPPIUS, CHARLES-HENRY HIRSCH, P.-G. LA CHESNAIS,
TRISTAN LECLÈRE, AUGUSTE MARGUILLIER, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL,
VICTOR-ÉMILE MICHELET, MARCEL MONTANDON, MICHEL MUTERMILCH,
EDMOND PILON, FRANÇOIS PORCHÉ, PIERRE QUILLARD, RACHILDE,
MARCEL RÉJA, LÉON SÉCHÉ, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

N° 253. — 1er JANVIER 1908

Henri Bachelin	*Jules Renard*	5
Francois Porché	*Paroles de la trentième année*, poème	25
Léon Séché	*Lettres inédites d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve* (suite)	31
Marcel Réja	*La Responsabilité criminelle*	52
Victor-Émile Michelet	*Poèmes*	66
Z. Hippius	*Notes sur la Littérature russe de notre temps*	71
Edmond Pilon	*Madame Greuze, ou « la Cruche cassée »* (III-V)	80

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LII. Sports*	98
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	101
Rachilde	*Les Romans*	104
Jean de Gourmont	*Littérature*	109
Edmond Barthélemy	*Histoire*	113
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	118
Henri Mazel	*Science sociale*	122
Carl Siger	*Questions coloniales*	126
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	132
R. de Bury	*Les Journaux*	138
Maurice Boissard	*Les Théâtres*	142
Jean Marnold	*Musique*	146
Tristan Leclère	*Art ancien*	150
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	154
Henri Albert	*Lettres allemandes*	160
Eugenio Diaz Romero	*Lettres hispano-américaines*	165
Marcel Montandon	*Lettres roumaines*	168
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	172
P.-G. La Chesnais	*Lettres scandinaves*	176
Jean de Gourmont	*Variétés : Vittorio Pica critique d'art*	181
Mercure	*Publications récentes*	186
—	*Echos*	187

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI[e]

H.-G. WELLS

ne Utopie moderne, traduit par Henry-D.-Davray et B. Kozakiewicz.. Vol. in-18 3.5o

REMY DE GOURMONT

e Problème du Style (Le Problème du Style. La Nouvelle Poésie française. Questions d'Art. La Langue rançaise et les Grammairiens. La Dispute de l'Orthographe. Notes et ommentaires), nouvelle édition refondue et augmentée, avec une préface et un ndex des noms cités. Vol. in-18..... 3.5o

MARCEL RÉJA

'Art chez les Fous (Le Dessin. La Prose. La Poésie), avec 7 planches hors texte et 19 dessins. Vol. in-18..... 3.5o

LÉONARD DE VINCI

extes choisis Pensées, Théories, Préceptes, Fables et Facéties, traduits dans leur ensemble pour la première fois et mis en ordre méthodique, vec une introduction par Péladan. Portrait de Léonard de Vinci et XXXI facsimilés e dessins et de croquis. Vol. in-18..... 3.5o

THOMAS CARLYLE

ssais choisis de Critique et de Morale, traduits de l'anglais, avec une introduction par Edmond Barthèlemy. Vol. in-18..... 3.5o

ettres de Thomas Carlyle à sa mère, dont plusieurs inédites, revues sur les originaux par M. Alexandre Carlyle, traduites par Émile Masson, avec un portrait de Mrs Carlyle. Vol. in-18..... 3.5o

JULES DE GAULTIER

a Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs.
ol. in-18..... 3.5o

RUDYARD KIPLING

e Retour d'Imray, trad. par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Vol. in-18.... 3.5o

CUMIN et MASSON, Editeurs à Lyon

SEULE ÉDITION DE LUXE

VICTOR HUGO

THÉATRE

ILLUSTRATIONS DE

MM. BIDA, DUPAIN, MAURICE LELOIR, ADRIEN MOREA
MESPLÈS, ALBERT MAIGNAN, MOREAU DE TOURS
HENRI MARTIN, H. PILLE, BORDES, LALAUZE
LUCIEN MÉLINGUE, ROCHEGROSSE, ETC.

EAUX-FORTES DE

MM. KRATKÉ, COURTRY, MANCHON, LALAUZE, GAUJEA
L. FLAMENG, MONGIN, LEFORT, CHAMPOLLION, VION
GÉRY-BICHARD, ABOT, ETC.

Cinq beaux volumes in-4 carré, brochés
Impression de luxe sur beau papier par Georges Chame
Ornés de 89 Eaux-Fortes

dont trente grandes compositions hors texte

Tirage en Taille-Douce par Salmon

PRIX des cinq volumes :

Imprimés sur beau papier vélin blanc. 150

Payable 10 francs par mois.

PRIME aux premières demandes

SPÉCIMEN ILLUSTRÉ (Envoi gratuit franco poste)

NOTA : *Tous les mois la Librairie CUMIN et MASSON, à Lyon, publi catalogue de BEAUX LIVRES (envoi franco sur demande).*

JULES RENARD

—

I

C'est un petit coin de terre très peu accidenté. Les collines, comme si elles avaient peur de se faire remarquer, se dépêchent de s'abaisser pour se confondre avec les champs, les prés plats... De petits ruisseaux invisibles à l'œil nu, des rivières un peu plus importantes bordées de saules, de rangées de peupliers qui, de loin, les dénoncent. C'est un petit coin à qui les agences — heureusement! — ne font point de réclame. Les autos le traversent à toute vitesse : il n'y a rien, pour les touristes ordinaires, à y voir, ni vieilles églises, ni ruines. A l'est, ce sont les montagnes du Morvan, à l'ouest les collines du Nivernais. Rien n'y est heurté, accidenté, extraordinaire. Il faut longtemps regarder ces paysages moyens pour les trouver beaux. De petits bois où il n'y a pas de danger que l'on se perde, une plaine toujours en toilette avec son ruban de route départementale, des maisons éparses un peu partout, ici groupées auprès d'une église quelconque : c'est Chitry-les-Mines, une commune de cinq cents habitants. Né, en 1864, à Châlon-sur-Mayenne, par un hasard de la vie errante de son père qui était entrepreneur de travaux publics, c'est à Chitry-les-Mines que Jules Renard a vécu ses années d'enfance. Près de l'église qu'entoure une petite place, il y a la mairie, une épicerie où l'on vend *le Petit Parisien* et son *Supplément*. Des ruelles en pente, bordées de vieilles maisons dont quelques-unes ont encore des toits de chaume,

dévalent vers l'Yonne. Des jardins sont presque à fleur d'eau. Des laveuses s'abritent sous l'arche d'un pont qui aide la route à traverser la rivière. Et c'est, à gauche, l'autre village de Chaumot. Sur une éminence, dominant le château et l'église de Chitry, se dresse, se cache derrière des noyers, une maison de campagne à toit de tuiles : c'est « La Gloriette ». C'est là que, plusieurs fois par an, Jules Renard revient, là qu'il reste de mai à octobre.

Raconter son enfance, ses premières années de jeunesse ? A quoi bon ? Lisez *Poil-de-Carotte*. Il vient à Paris, suit les cours de Charlemagne, prépare l'Ecole Normale, y renonce. Se trouvant dans l'obligation de gagner sa vie, il se présente à la Cie de l'Est, passe un concours ; reçu, il lui faut attendre longtemps. De guerre lasse, il entre dans une succursale d'un grand entrepôt de marchandises où l'on vendait du sucre et du charbon. C'est là qu'il écrit ses premiers vers. Des articles qu'il présente à *la Revue Indépendante*, à *la Vogue*, sont refusés. Pourtant, peu à peu, des portes s'entr'ouvrent, s'ouvrent. Il se marie. Il fonde, avec Alfred Vallette et quelques autres, le *Mercure de France*. Il entre à *l'Echo de Paris*, au *Journal*. La période des tâtonnements, de la lutte pour le pain quotidien, est finie. Articles et volumes se succèdent ; il débute, en 1897, au théâtre, avec *le Plaisir de Rompre*. De plus en plus, son talent s'affirme ; les jeunes viennent à lui ; il a des imitateurs : il fait école. En 1900, il est fait chevalier de la Légion d'honneur, et — distinction officielle, sans doute, mais qu'il ne chercha aucunement et qui lui était due, — le 31 octobre 1907, il est élu membre de l'Académie Goncourt.

Il y a en lui, à côté de l'homme de lettres, l'homme politique. Il aime le socialisme, et déteste la religion. Il a écrit sur Jaurès, son ami, des pages restées à peu près inédites, d'où je détache ce qui suit :

Ses plus belles images, Jaurès donne l'impression — elle n'est pas toujours fausse, — qu'il les travaille sur place, qu'il se les arrache avec effort ; certains mots craquent comme des racines. Puis, soudain, l'image jaillit, monte libre et se développe, une image de prosateur lyrique, pleine, importante et claire, qui plane en sécurité sur la foule. Cette image a des traits connus, et des traits nouveaux. Elle était là, près de nous, et l'on croit qu'elle vient de loin.

Elu maire de Chitry-les-Mines en 1904, il ne perd point de vue sa commune. Il donna très longtemps, chaque dimanche, à *l'Echo de Clamecy*, sous le titre *Mot d'Ecrit*, une série de réflexions, sur des sujets de morale et de politique, à la portée des lecteurs ordinaires de ce journal. Ah! Si tous les maires écrivaient, raisonnaient ainsi! Surtout, si tous les lecteurs pouvaient comprendre!

II

En 1890, on commençait à avoir assez des exagérations du réalisme. On comptait les chefs-d'œuvre qu'avait donnés l'application stricte, intelligente, naturelle, de sa méthode. Il était impossible de seulement énumérer les études neutres, ternes, qui, sous prétexte de « tranches de vie » à servir, n'étaient guère que de sèches monographies conçues, écrites sans art. Zola lui-même ne disait-il pas à Jules Huret : « Je crois à une peinture de la vérité plus large, plus complexe, à une ouverture plus grande sur l'humanité, à une sorte de classicisme du naturalisme. »

Une réaction, logiquement, devait se produire.

Et ce n'est point chose peu curieuse que de constater que, de cette école appelée, à tort ou à raison, symboliste, Renard, que beaucoup considèrent comme un réaliste, est sorti. A première vue, — superficielle d'ailleurs, — il apparaît tel. Quoi de plus net, de plus précis que son œuvre entière, depuis *Crime de Village* jusques aux *Comédies?*

Il y avait, dans le réalisme, deux courants bien distincts, opposés même. Zola, qui véritablement avait le don de la vie — mais une vie non fouillée, un peu rudimentaire, — laissait courir sa plume. Les Goncourt soufflaient et s'essoufflaient sur des multitudes de petites notes, sans doute prises sur le vif, mais sans réussir à en composer des personnages vraiment vivants. Seulement, quel style riche — un peu trop même — en épithètes! Quels décors vus d'un œil « artiste », et que longuement décrits!

Peut-on lire, aujourd'hui, sans fatigue, leur description de la forêt de Fontainebleau dans *Manette Salomon?* Je sais qu'il y eut d'autres manifestations différentes, mais moins importantes, du réalisme. De plus, si je ne parle ni de Flau-

bert, ni de Maupassant, c'est que leur œuvre résume le réalisme en ce qu'il avait d'excellent.

Oserai-je affirmer que les « jeunes » d'alors aient trempé leur plume dans l'encrier en se disant : — Nous en avons assez ! Nous allons faire autre chose ! Quoi de plus ridicule que de prêter aux gens des intentions... rétrospectives ! Mais la réaction était dans l'air : elle se produisit.

Il y avait la forme. L'apparition de *l'Ecornifleur* fut une date. Ce n'est plus la phrase large de Chateaubriand et de Flaubert, ni celle, plus précise, mais flottant autour du sujet comme un pantalon de clown sur des jambes maigres, des Goncourt. C'est la phrase nette, courte, solide, avec des images, beaucoup d'images neuves, d'une nouveauté si singulière, qu'elles valurent à Renard, à ses débuts, la réputation d'humoriste :

Des bateaux s'en vont, d'autres rentrent et se déshabillent de leurs voiles. Le flot monte ; les vieux rochers se couvrent d'écume, pères de familles vénérables, mais ivres, qui renverseraient, en buvant, de la mousse de champagne dans leur barbe.

La mer est moutonneuse. Un invisible et infatigable menuisier lui rabote, rabote le dos, et fait des copeaux (*l'Ecornifleur*).

Il fallait choisir, dans la multitude des détails réputés significatifs, pittoresques, ceux-là seuls qui, vraiment, pouvaient, à des paysages déjà décrits, ajouter quelque chose :

Dans la campagne muette, les peupliers se dressent comme des doigts en l'air, et désignent la lune (*Histoires naturelles*).

Cette demi-douzaine de fers à repasser, à genoux sur leur planche, par rang de taille, comme des religieuses qui prient, voilées de noir et les mains jointes (*Bucoliques*).

Il y avait encore mieux à faire. Il y avait à créer du nouveau. Et il ne me semble point inutile de rapprocher, de deux levers de lune de Chateaubriand et de Flaubert, un lever de lune de Renard. A cinquante années de distance l'un de l'autre, ils sont significatifs.

En 1800, Chateaubriand :

La lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé (*Voyage en Amérique*).

Sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts (*Atala*).

En 1850, Flaubert :

La lune, toute ronde et couleur de pourpre, se levait à ras de terre, au fond de la prairie. Elle montait vite entre les branches des peupliers qui la cachaient de place en place, comme un rideau noir, troué (*Madame Bovary*).

En 1900, Renard :

La lune se lève... Elle monte légère parmi les arbres. Ils vont la toucher du bout de leurs pointes, l'accrocher au passage. Mais elle glisse, leur échappe, et verse devant elle, pour annoncer sa venue, une lueur claire comme un flot de petit lait (*Bucoliques*).

Des commentaires seraient puérils. Après les grandes lignes du romantisme de Chateaubriand, le détail du réalisme de Flaubert, voici le menu détail du contre-réalisme de Renard : « le bout de leurs pointes ». Tout le secret de la saveur de ses descriptions, de ses images, est là. Cela paraît tout simple, mais il fallait casser l'œuf par le bout.

Schwob a dit :

L'Ecornifleur est un jeune homme dont le cerveau est peuplé de littérature. Rien pour lui ne se présente comme un objet normal. Il voit le XVIII^e^ siècle à travers Goncourt, les ouvriers à travers Zola, la société à travers Daudet, les paysans à travers Balzac et Maupassant, la mer à travers Michelet et Richepin. Il a beau regarder la mer : il n'est jamais au niveau de la mer. S'il aime, il se rappelle les amours littéraires. S'il viole, il s'étonne de ne pas violer comme en littérature.

Il s'écrie :

La camelote des comparaisons surcharge ma mémoire.

Là encore, il fallait du nouveau. Passer du spirituel au matériel — ou inversement, — tel est le mécanisme accoutumé des comparaisons :

Une haute colonne se montrait seule, debout, dans le désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalle, dans une âme, *etc.* (*Chateaubriand*).

Sa vie était froide comme un grenier dont la lucarne est au nord, et l'ennui, araignée silencieuse, filait sa toile dans l'ombre, à tous les coins (*Flaubert*).

Mais Renard en arrivera, par souci d'éviter le déjà vu, le déjà lu, à la déformation de l'image :

Un torpilleur manœuvre au loin : gros cigare (*l'Ecornifleur*).

M. et Mme Bornet croient voir passer sur la Marne un bateau à vapeur : ils se trompent. C'est un bateau ordinaire où,

assis entre M. et Mme Navot, un étranger fume, et, grave sous son chapeau haut de forme noir qui luit au soleil, rend la fumée, naturellement, par la bouche (*Coquecigrues*).

Bien plus, il finira par comparer un objet à lui-même, le second terme de la comparaison découlant directement du premier, en passant du naturel à l'artificiel. Il ne pourra point voir des lapins dans leur toit sans penser aux jouets mécaniques :

Les lapins, les oreilles sur l'oreille, le nez en l'air, les pattes de devant raides comme s'ils allaient jouer du tambour... (*Poil-de-Carotte*).

Eloi s'écrie :

Oranger du Midi, fier de tes pommes d'or faux, tu ressembles à nos arbres de Noël, mais, plus riches que toi, ils portent dans leurs branches des petites bouteilles de liqueur (*le Vigneron dans sa vigne*).

Le soleil seul, un soleil myope, continue de descendre de l'autre côté des branches fines comme des systèmes nerveux (*sur Alphonse Daudet, Revue blanche*, 1er janvier 98).

De cette perpétuelle défiance des autres, de ce besoin de tout vérifier par soi-même, de ne voir le monde que par ses propres yeux, de cette crainte d'être dupe, découle un état d'esprit tout particulier. Les procédés psychologiques du réalisme avaient vieilli. Excellents en 1850, puisque nous leur devons des chefs-d'œuvre, bien vite ils avaient singulièrement perdu de leur force créatrice. C'est Baudelaire qui, le premier, le seul peut-être, a fait, à propos de *Madame Bovary*, cette remarque, qui n'est pas une critique :

Flaubert n'a pas pu ne pas infuser un sang viril dans les veines de sa créature, et, pour ce qu'il y a en elle de plus énergique et de plus ambitieux, et aussi de plus rêveur, Madame Bovary est restée un homme. Comme la Pallas armée, sortie du cerveau de Zeus, ce bizarre androgyne a gardé toutes les séductions d'une âme virile dans un charmant corps féminin (*l'Art Romantique*).

Qu'eût-il dit, à ce point de vue, des dernières productions du réalisme! Le milieu seul était étudié, avec quelle abondance d'inutiles détails, les auteurs étaient seuls à l'ignorer! On eût dit d'une espèce de photographie négative : les personnages faisaient comme des blocs d'ombre au milieu d'un paysage par trop détaillé, par trop éclairé. L'auteur leur prêtait un petit bout d'âme, détaché de la sienne propre : il fallait bien qu'ils s'en contentassent ! C'est que le travail de l'artiste est un travail, d'abord de décomposition, puis de recomposition. Il ne suffit point que, pour ses besoins, son usage personnels, il brise en mille morceaux la réalité, comme une glace trop vaste qui réfléchirait plus d'objets à la fois que l'œil n'en peut embrasser d'un coup. Il faut, cette glace, qu'il la répare à sa façon, qu'il la refasse, plus petite, mais, dans un espace moindre, réfléchissant, avec plus de force, de relief, puisque la lumière s'y concentre davantage, tous les détails essentiels. Les réalistes — je ne parle pas des maîtres, — ne brisaient jamais la glace, ou, en tout cas, ne la recomposaient point.

Il fallait donc faire toucher du doigt, pour ainsi dire, la vie quotidienne, mais en n'en montrant que les détails essentiels, capables de donner une impression forte. Il était nécessaire, dans ce prodigieux amas de gestes et de paroles qu'offre, à l'observateur, la vie de chaque instant, de faire un choix, de rejeter ce dont, depuis des années, s'accommodait le réalisme, de ramasser ce qu'il semblait dédaigner. Il ne s'agissait pas seulement de glaner : il y avait à moissonner.

Une mise au point était nécessaire. On vivait, en littérature, un peu d'idées toutes faites. Le romantisme avait accrédité la légende des amoureuses sentimentales que la passion ravit au septième ciel, du poète prédestiné, bien avant sa naissance, aux pires tourments. « L'écornifleur » n'est pas de cette race. Poète de talent, il est pauvre, et ne s'en cache pas trop. Un bon repas, pris sans bourse délier, a pour lui beaucoup de charmes. Il pense à ses pieds nus, « avec leurs doigts déformés par les marches du régiment, avec leurs cors ». Il avoue que sa « vie de cœur est riche d'une dizaine de nuits à prix fixe », et qu'il est « vierge, ou peu s'en faut ». Le poète, l'artiste, un tombeur de femmes !... La gracieuse légende, en vérité. Ecoutez ce qu'en pense l'écornifleur.

Ah ! c'est vrai ! Vous me prenez pour un viveur. La tradition est

là : le poète est un dresseur de femmes. Il ouvre les bras en demi-cercle : une femme saute dedans. Il ploie le genou : une femme s'assied dessus. Il se met sur le ventre, une femme docile se couche le long de lui. Nos calepins sont pleins de listes de noms. Qui vous détromperait ?

Je ne sais pas si mes confrères sont plus heureux que moi, mais ma part a été insuffisante. Quand j'avais bu deux bocks et mangé une choucroute, je me disais : Mâtin ! Quelle noce!

Madame Vernet est une excellente épouse. Elle ne se perd pas, elle, dans les nuages : on la voit qui raccommode les caleçons de son mari. Pourtant un artiste lui en impose. De l'admiration à l'amour il n'y a pas loin.

« J'adore le beau! » dites-vous, Madame. Quel beau? Le beau quoi? Le beau Léandre! Car enfin, vous n'en doutez pas, pour la femme, l'art c'est l'artiste ; d'où il résulte que : à l'étranger, en province, et même à Paris, il y a, dans tout ménage bourgeois, un artiste qui le ronge au cœur (*Sourires pincés*).

Mais Madame Vernet n'est pas une femme romantique. Chez les réalistes même, elle fût tombée dix fois pour une dans les bras d'Henri. Elle ressemble un peu, lui dit-il, à Madame Bovary.

Un peu seulement, très peu. Madame Bovary résume des quantités de jeunes femmes de province, et même, pour parler comme Renard, de Paris. Observez chacune d'elles, et mettez sur le compte d'une seule ce qui appartient à beaucoup : vous avez Madame Bovary. Molière procédait ainsi pour Harpagon, Balzac pour Grandet et le père Goriot. Ce n'est ni un procédé, ni une recette que j'indique. Que ce soient des chefs-d'œuvre, tout le monde, ou à peu près, est d'accord à ce sujet. Mais on pouvait envisager la vie d'une autre façon, c'est-à-dire dans son absolue réalité. Avec Renard, le règne arrive des individus précis, nettement délimités, n'ayant rien de commun avec le voisin. Les détails psychologiques sont, comme les détails descriptifs, d'une netteté pittoresque, d'une vérité indiscutable. C'est Monsieur Vernet qui, ayant pris l'omnibus,

ne descend pas de voiture avant qu'elle ne soit immobile. Une fausse honte, bien excusable chez un homme, l'empêche de demander le cordon pour lui seul : il attend qu'une dame fasse arrêter, et profite de l'occasion. Sinon, il s'entête, dépasse le but, va jusqu'à la station prochaine, et retourne sur ses pas.

Maurice écrit à Blanche :

Vous êtes belle, et vous êtes bonne.

Vous êtes si indulgente pour les défauts d'autrui qu'on aime les vôtres.

Vous mentez à propos, sans mauvaise foi, c'est-à-dire que vous cachez la vérité quand elle blesserait, quand elle vous semble une cause d'ennui, et qu'il vaut mieux qu'elle reste au puits.

... Vous ne vous connaissez ni en art, ni en sport, et vous n'avez pas d'opinion sur les littérateurs, des hommes comme les autres, après tout (*la Maîtresse*).

D'autres réflexions encore :

Vous vous dites : Eloi, libre, heureux de voyager, admire chaque site et s'approvisionne de belles images. Point : je songe au pourboire que j'ai donné ou que je donnerai.

Tu as dit : Je sais que c'est prétentieux, ce que je vais dire, et tu l'as dit tout de même (*le Vigneron dans sa vigne*).

On demande à Philippe :

— Est-ce que vous mettez une chemise de nuit ?

— Celle de jour n'est donc pas bonne ? dit Philippe.

Elle est tellement bonne qu'elle dure au moins une semaine et quelquefois deux. Je ne suis pas sûr que Madame Philippe ôte son jupon. A quoi ça l'avancerait-il de tant se déshabiller ? Il y a belle heure qu'ils ne se couchent que pour dormir (*les Philippe*).

Pourtant tous ces caractères, eux aussi, sont généraux. Chacun d'eux résume toute une catégorie d'individus. La Bruyère nous avertit que son Ménalque « est moins un caractère particulier qu'un recueil de faits de distraction ». Avec le nouveau procédé, la nouvelle façon d'envisager la vie, de Renard, nous concluons du particulier à l'universel. Le réalisme accumulait, autour de ses personnages, des notations par trop nombreuses de gestes en soi indifférents. Les détails observés, traduits par Renard, sont essentiels ; ne s'appliquant, dans son œuvre, qu'à l'individu particulier, précis, qu'il étudie, ils sont communs, dans la vie, à des quantités d'autres.

« En poussant jusqu'au bout le procédé d'observation naturaliste, — Renard en a fait une sorte de critique par l'absurde. Il a montré que le détail isolé, que le fait pris en soi et regardé de près par l'observateur qui se penche, prenait presque toujours une valeur comique ; et c'est probablement ce sens du

comique, amer et presque douloureux chez Renard, philosophique et sournois chez Tristan Bernard, insouciant et averti chez Capus, qui les a fait désigner du nom singulier d'humoristes .»

Cette originalité, non pas forcée, mais naturelle, ce besoin de créer du nouveau amèneront Renard, ici comme dans ses images, à une sorte de déformation volontaire des caractères.

D'abord des traits à l'emporte-pièce lancés, non pas à la façon brutale et véhémente de Vallès, mais tranquillement, par quelqu'un que l'on sent certain de ne jamais manquer son coup et qui sourit au moment où ils frappent, et qui prennent d'eux-mêmes, à cause précisément de leur vérité neuve, une valeur ironique, et, tout en frappant juste, paraissent frapper trop fort, démolir, détruire le but.

Quand une femme vous dit : Oh ! Monsieur, moi, je comprends tout ! traduisez poliment : Je suis une vieille folle, et, pour offrir des pantoufles à mon amant, j'économise sur les polichinelles de mes enfants, et le tabac de mon mari (*Sourires pincés*).

Ce maître de maison, qui donne une soirée, dit à Eloi, qui est arrivé le premier :

Un homme est distingué et reçu dans le grand monde s'il ne crache pas sur le parquet, s'il ne tripote pas ses chaussettes en causant, et s'il s'assure, de temps en temps, que son pantalon ferme bien...

Ils me stupéfient, viennent chez moi, me regardent à peine, mangent tout mon sucre, et ne me parlent que pour me demander « où sont les cabinets ». Je cloue le tapis afin de les empêcher de secouer leur linge bimensuel, mais ils danseraient sur mon ventre. Je fausse le piano à l'avance ; mais ils joueraient sur un râtelier de dents fausses. En outre, ils aiment beaucoup le jeu des « petits papiers », ainsi appelés à cause des petites ordures qu'on écarte dessus. Par exemple, qui me mettra dans ma poche la clef des diseurs de vers? Ho ! les sales gars !

Toutefois, j'ai mon bénéfice, le droit de couvrir, au vestiaire, les épaules croûteuses des plus vieilles dames, et de glisser ma main dans leur dos, jusqu'aux reins (*Sourires pincés*).

Ensuite, recréés d'après une observation toujours méticuleuse, artiste, les caractères, véritablement, seront déformés par une exagération voulue. Et ce n'est certes pas le moins curieux de l'œuvre de Renard.

Le fiacre s'arrêta. Les trois amis en descendirent des cannes

hydrocéphales, si lourdes qu'ils les portaient à bras tendu, pour montrer leur force. Ils étaient bruyants, fiers de vivre, vêtus à la mode éternelle. Chacun avait une route nationale dans les cheveux.

Ils descendent de fiacre, font des politesses, dînent, fument, puis, « remmenant leurs cannes, ils allèrent se coucher » (*Coquecigrues*).

A ce point de vue, tout le petit volume *la Lanterne sourde* est caractéristique. Et que l'on y lise surtout *le Beau blé*.

III

C'est dans *Poil-de-Carotte* que nous voyons apparaître la deuxième manière, définitive, de Renard. Non qu'elle se soit brusquement révélée. Il y avait, dans *Crime de Village*, *Sourires pincés*, *l'Ecornifleur*, *Coquecigrues*, *la Lanterne sourde*, plus que des indications. Il a dit lui-même :

... Maupassant, pour qui j'avais un tel culte que mes premiers essais se ressentent de son influence.

Il s'en dégagea vite. Dans *Coquecigrues* déjà, la nouvelle vise uniquement à donner la sensation exacte de la vie, sans souci du mot de la fin, du trait brillant, quelquefois, souvent même, inventé. On y constate déjà la préoccupation d'être vrai toujours ; et c'est — puisqu'il faut bien parler de théorie, — à côté de l'Art pour l'Art, le vrai pour le vrai.

C'est à la campagne que Renard a surtout vécu. Je ne crois pas que, dans toute son œuvre, on puisse citer une seule description de Paris. Des notes sur la mer dans *l'Ecornifleur*, *le Vigneron dans sa vigne*, et c'est tout. Le reste vient de là-bas, de ce petit pays que bornent les collines du Nivernais et les montagnes du Morvan.

Trois ou quatre maisons, juste ce qu'il faut de terre et d'eau à des arbres, de pâles souvenirs d'enfance dociles à notre appel, comme c'est quelque chose de simple, la patrie! (*Les Philippe*, *précédés de Patrie*.)

C'est de ces quelques maisons, de ce peu de terre et d'eau, de ces pâles souvenirs d'enfance qui furent dociles à son appel, qu'il a fait *Poil-de-Carotte*, *les Histoires naturelles*, *les Bucoliques*, *le Vigneron dans sa vigne*, *les Philippe*.

Je songe à la Tiennette de *la Lanterne sourde* qui « roule

une baguette entre ses doigts, la gratte avec ses ongles, la mord du bout des dents, la déshabille de son écorce ».

Ce désir de la vérité devait amener Renard à dépouiller son style — ceux-ci le regrettent, ceux-là l'en félicitent, tous ont tort, tous ont raison, — de ces images pourtant si savoureuses, mais que, plus il avançait, plus il jugeait inutiles. C'est qu'il n'y avait pas que le romantisme touffu : il y avait le classicisme d'une tenue, d'une sobriété merveilleuses. La Fontaine n'avait pas besoin de plus d'un vers pour résumer tout un paysage :

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours.

Pascal, en des phrases heurtées, mais sans images apparentes, résumait l'infini. La Bruyère, en un style précis, résumait l'humanité de son temps et de toujours. Un peu moins reculé dans le passé, Buffon avait décrit les animaux tels qu'il se les représentait. Il ne fallait pas les imiter. *Le Chasseur d'images* ne s'approvisionne pas, chez les marchands de gibier tout tué, de sensations toutes faites qu'il ne reste plus qu'à accommoder à une sauce à son goût : il part de bon matin, regarde, écoute, observe, et ne revient jamais le carnier vide.

Les personnages cessent d'être ridicules : ils deviennent, ils restent simplement humains. Si quelques-uns, encore, font sourire, la faute en est, non pas à Renard, qui nous les montre absolument tels qu'ils sont, mais à eux, qui ne sont pas autrement. Et je songe que c'est d'après *Poil-de-Carotte*, son livre le plus répandu, que la plupart des lecteurs, que beaucoup de critiques rangent Renard au nombre des humoristes ! On rit peut-être à certains passages de *Poil-de-Carotte*, mais comme Figaro, on se dépêche, pour ne pas être obligé d'en pleurer. Je ne connais rien de plus précis à la fois et de plus douloureux que l'histoire de cet enfant, — martyr à sa façon, il n'a point le corps zébré de bleus, mais sa tête appelle si bien et si souvent les gifles ! — qui va de droite et de gauche, en quête d'une sympathie qu'il ne trouve point, qui, solitaire, rêvasse dans le Toîton, qui travaille, au collège, à la maison, comme quatre, fait plus de la moitié de la besogne de la servante, et que sa mère, continuellement, envoie promener.

Si les classiques sont ceux qui ont exprimé des vérités géné-

rales dans un langage parfait, Renard est, à coup sûr, un classique. *L'Enfant* de Vallès est un livre auquel on ne peut rester indifférent, mais les observations y sont un peu dispersées : la forme, par endroits, fléchit. A côté de passages superbes, Vallès a des longueurs. Dans *Poil-de-Carotte*, il n'y a point de déchets. Et Robert de Souza, très justement, a dit:

Il faut lire le livre pour se rendre compte que *Poil-de-Carotte* n'est pas le frère d'un des enfants célèbres de Dickens ni de *l'Enfant* de Jules Vallès. Il ne souffre pas d'un martyre exceptionnel ; son existence est affreuse en restant coutumière. Les passants ne remarquent rien en côtoyant la maison. Rien ne transpire de l'intérieur ; ils ne voient de temps à autre qu'une tête rousse, bouffonne, et ils rient (*la Poésie populaire et le lyrisme sentimental*).

Poil-de-Carotte est classique. Les paysans de Renard le deviennent peu à peu, le sont déjà. On ne peut parler, en littérature, paysans, sans évoquer le souvenir de Maupassant. Il y eut, grâce à lui, le paysan Normand, le « conte Normand » et, à sa suite, plus d'un auteur de nouvelles rustiques qui, sans doute, n'a vécu que de brèves heures, n'est peut-être même jamais allé en Normandie, fait parler à ses héros, grâce à de savantes apostrophes, à d'habiles déformations des mots originaux, le patois normand. Ce serait à croire que la Normandie, seule grande productrice de pommes, l'est aussi de paysans. Il y a une vérité plus large, plus humaine : l'homme est le même partout, à la ville et aux champs, avec, seulement, quelques qualités et quelques tares professionnelles. Qui connaît un paysan les connaît tous. Il y a des détails de costumes, des patois pittoresques : tout le monde le sait. Le paysan Breton, extérieurement, n'est pas le même que le paysan Morvandiau, Auvergnat. D'accord. Et après? Je tiens à faire remarquer que les paysans de Renard ne parlent jamais patois. Ils parlent un français brut, qui en est la traduction exacte, littérale.

Je serai un homme, chez ces hommes, « coupeurs de terre », comme ils s'appelle Marot. Mais je garderai l'œil de l'artiste, cet œil pur, incorruptible, que rien ne blesse, car toute la vie est à voir.
Je deviendrai un artiste humain (*Bucoliques*).

Et les voici tous, jeunes et vieux, riches et pauvres, fermiers, journaliers, cantonniers. Les voici, pris sur le vif, au milieu

de leurs occupations habituelles. Renard ne les place point dans des situations exceptionnelles, il s'en garderait bien !

Il ne nous les montre point s'engageant dans des procès, dans des aventures extraordinaires, et c'est là qu'il se sépare de Balzac, de Maupassant, de tous ceux qui ont, avant lui, parlé des paysans. Il nous les présente tels quels, bêchant, fauchant, cassant des cailloux. Des détails, des réflexions, des reparties dont personne, jusqu'alors, n'avait songé à tirer parti, parce qu'on les jugeait trop communs, sans valeur spéciale, prennent, notés par lui, un relief extraordinaire. Ecoutons Jérôme.

— La commune me donne dix livres de pain par semaine, et je cherche le reste quand je peux me traîner sur mes genoux, de porte en porte. Je ne serais plus capable de faire un fagot, même sur une chaise, si on m'apportait les branches. Pour les gens de notre misère, après le travail, il n'y a plus de possible que la fin de tout.

— Mon pauvre vieux, prenez cette pièce de dix sous, pour patienter.

— Oh ! cher monsieur du bon Dieu ! Je me doutais de votre charité. Et j'avais honte. Je n'osais pas déjà repasser devant votre porte. Je trouvais que c'était un peu trop tôt, et que, de cette manière, vos pièces de dix sous seraient trop près l'une de l'autre. La prochaine fois, allez, marchez, je les écarterai davantage (*Bucoliques*).

Renard ne cherche point à nous apitoyer. Mais sentez-vous comme, de ces quelques lignes de notation, en apparence, précise, sèche, une large émotion humaine se dégage ?

Voici encore, à ce point de vue, *le Petit Bohémien*, à qui Renard, sur la route où il le rencontre, donne quatre sous.

— Oh ! quatre ! dit-il.

— Oui, quatre ! Un, deux, trois, quatre.

Ses yeux, soudain, avaient fleuri ; et sa voix aigre de gamin était redevenue une voix douce d'enfant.

— Je vous remercie, dit-il. Merci bien tout à fait, beaucoup. Au revoir, Monsieur, bonne santé.

Il fallut se quitter pour la vie. Il s'éloignait déjà, mais il se tourna comme s'il avait oublié quelque chose et m'apporta sa main tendue que je serrai, sur la route déserte, d'une pression furtive (*le Vigneron dans sa vigne*).

Et que dire de ce portrait de la vieille Honorine :

Elle ose bien chercher son bois, parce que c'est presque un travail

comme un autre, qui n'humilie pas des vieilles plus riches qu'elle, et, chaque jour qu'il fait beau, elle en ramasse. Il ne s'agit que de mettre dans sa hotte du bois au lieu de linge, mais le bois sec lui semble plus lourd que le linge mouillé. La hotte se cramponne à son dos par les bretelles de chanvre; la vieille se courbe en avant, jusqu'à terre. Débarrassée, elle se redressera à peine, le pli étant pris. Quelquefois, elle va de travers parce que sa hotte tire de droite et de gauche, et quelquefois, bon gré, mal gré, elle s'assied sur un tas de pierres de la route. Mais, dans cette lutte, c'est toujours la vieille qui l'emporte. Elle aura du bois cet hiver (*le Vigneron dans sa vigne*).

Mais voici que Renard qui, tout à l'heure, volontairement, déformait la réalité, qui, maintenant, nous la montre telle qu'elle est, s'inquiète cependant. Ne l'a-t-il pas, en arrangeant ses observations pour qu'elles puissent entrer dans le cadre d'un conte, montrée un peu autre qu'elle n'est ? Nous trouvions cela, quant à nous, parfait. Lui, non. Et il en est arrivé à mettre debout, à faire vivre ses personnages, par des séries de petites notes brèves, sèches en apparence, mais d'un relief merveilleux. A la vérité, certains passages des *Philippe* nous avaient fait pressentir *Nos frères farouches*, dont des fragments très importants ont paru, cet été de 1907, à *Messidor*. En de brefs paragraphes, la physionomie des paysans, trait par trait, est fixée. Ce ne sont point des photographies, faites sans art, d'un seul coup. Ce sont des tableaux achevés avec une patiente lenteur; ce ne sont plus les esquisses de *la Lanterne sourde* où les images, à chaque instant, nous faisaient signe : Regarde comme je suis belle ! Ce sont des reparties, des réflexions brusques, inattendues, qui nous disent : N'est-ce pas, que c'est vrai ? Renard ne ridiculise plus, il sympathise. Il appuie sur la réalité sans la forcer. On dirait — mais seulement en apparence, — que l'homme de lettres, en lui, disparaît, pour ne laisser qu'un homme tout court, qui se mêle aux autres, vit avec eux leur vie, et qui n'estime plus, ayant fini de les regarder du haut de sa supériorité d'artiste, que leurs peines soient chose de peu d'importance.

Peu à peu la brume s'épaissit. Je me croirais perdu. Mon fusil n'est plus, dans mes mains, qu'un bâton qui peut éclater. D'où partent ce bruit vague, ce bêlement, ce son de cloche, ce cri humain ?

Il faut rentrer. Par une route déjà effacée, je retourne au village.

Lui seul connaît son nom. D'humbles paysans l'habitent que personne ne vient jamais voir, excepté moi (*Histoires naturelles*).

De la campagne, il a tout vu, tout montré en des images si nettes, si sobres qu'elles ont l'air de ne plus être des images, qu'elles s'incorporent à la réalité même. Voici la famille d'arbres qui se « flattent de leurs longues branches pour s'assurer qu'ils sont tous là, comme les aveugles », le bouleau « qui ne fait que se cacher derrière les chênes comme un homme en veste claire, qui voudrait fuir », le peuplier qui « jongle avec deux pies que le vent affole », et les tas de fumier « qui fument par les champs comme des chevaux dételés ».

Il y avait les animaux. La Fontaine, s'il leur donne une physionomie vivante, les enlève à la réalité pittoresque pour les façonner à l'image de l'homme. Buffon a singulièrement ennobli les uns, dénigré les autres. Des irréfléchis qui s'imaginent avoir une âme, — ils sont multitude, — des incompréhensifs — ils sont légion, — qui n'admirent de la campagne que les points de vue cotés, les altitudes tarifées par les agences, font fi des amimaux. De la campagne, Renard aime, admire tout. Chasseur d'images, mais chasseur, aussi, de gibier, par vieille habitude, — Poil-de-Carotte ne tue-t-il pas, un jour, sa première bécasse ? — il ira, d'éteule en luzerne, d'un pré le long d'une haie à la corne d'un bois, et, des perdrix partant, il flanquera dans le tas son coup de fusil « comme un coup de poing ». C'est un massacre. Mais il se juge lui-même :

Ah ! Je mériterais un bon coup de fusil dans les fesses !

Il n'y a rien de plus délicat, de plus mis au point que beaucoup de ses descriptions d'animaux. Elles sont dans nombre d'anthologies. Mais qu'il y a de gens — dirai-je de lettres? — que cela ennuie ! Comment ! Voilà Renard qui, de son vivant, figure, dans des recueils de morceaux choisis, à la suite, chronologiquement, des classiques, de ces hommes à perruque qui, dit-on, avaient du génie? Il n'y a donc pas besoin d'attendre, pour cela, deux cents ans, ni même cent ? Cela ne leur semble point naturel. Renard, de son vivant, classique ! Eh, mon Dieu, il paraît ! Mais avouons qu'il y a bien un peu de sa faute.

Il y a des traits qui sont dans toutes les mémoires. Tout jeune, ne connaissant point Renard, je savais par cœur :

C'est la cane qui va la première, boîtant des deux pattes, barboter au trou qu'elle connaît.

L'oie :

Si brave que le jars l'est moins, elle protège ses sœurs contre le mauvais chien.

Et Joseph Uzanne (*Album Mariani*, vol. 9e) a dit excellemment de Renard :

Ce qu'il est, c'est le poète exact de ce terroir, l'ami des bois, des vignes, des prés dorés de meules, des fermes tapies à flanc de coteau. Observateur minutieux de la vie locale, il se mêle de très près, pour mieux les étudier, aux terriens et aux vignerons, aux villageois retors, friands et malicieux. Cet homme sur qui pèsent, au dire d'Henry Bataille, « dix siècles bruts d'hérédité paysanne, » est peut-être, depuis Maupassant, le seul peintre excellent qu'aient donné les lettres de la vie rustique, des mœurs rurales, de toutes les poignantes et rapides petites comédies qui se jouent aux champs à chaque heure du jour.

Mais je pense avoir montré combien Renard diffère de Maupassant.

IV

Le théâtre s'accommode de tout, Revendications sociales et morales, résurrections historiques, études de mœurs, satires violentes, caricatures spirituelles, qu'elles soient l'œuvre d'érudits, de dramaturges ou, quelquefois, d'artistes, sont en droit d'y réclamer leur place, et méritent, quelquefois aussi, d'y trouver le succès. Qu'allait-être le théâtre de Renard? Caricatural, satirique, il l'eût certainement été, si, dès ses débuts, Renard avait abordé la scène. Mais ce n'est qu'en 1897 qu'il donna *le Plaisir de rompre*. Il avait écrit déjà *Poil-de-Carotte*, *les Bucoliques*. Son théâtre est donc une observation exacte des menus détails de la vie quotidienne, mais seulement, — je l'ai dit déjà — des détails susceptibles de généralisation. Je ne veux point m'amuser à énumérer les « précurseurs ». Je ne dirai point que la vie quotidienne avait été, de telle et telle façon, étudiée, présentée par tel et tel auteur. Je pourrais citer Molière, Beaumarchais, Marivaux, *les Proverbes* de Musset, Labiche, Becque, d'autres encore, et je n'aurais absolument rien dit. Renard, au théâtre, nous présente la vie de la même

façon que dans ses derniers livres. Il n'y a point de longues tirades : on ne parle pas si longtemps que cela dans la vie réelle. Il n'y a ni cris de douleur, ni exclamations de joie ; les crises se déroulent à l'intérieur des âmes. Est-ce que la plupart des existences, loin d'être bouleversées par des événements tragiques, ne sont pas d'une intense monotonie? Un peintre a plus de chances d'attirer l'attention en historiant une tempête, mais la mer est le plus souvent au calme plat. Quelques lames de fond, une brève agitation à la surface, et c'est fini.

Les « situations », dans le théâtre de Renard, ne sont point exceptionnelles. Quoi de plus quotidien, de plus banal même, si l'on veut? Un jeune homme, la veille de son mariage, vient prendre congé de sa maîtresse; un homme marié conte fleurette à l'amie de sa femme; un enfant délaissé cherche, autour de lui, une sympathie; un homme devine, apprend que sa femme va se laisser tomber dans les bras d'un de leurs amis, et dit à cet ami, avec combien d'énergie et, pourtant, de tact, de douceur :

— Voyez-vous : il faut vous en aller !

Mais, ici comme ailleurs, comme partout dans son œuvre, Renard, tout en nous montrant des personnages que nous pourrions être nous-mêmes, tout en leur faisant parler le langage de tous les jours, ne leur fait dire que l'essentiel. Il n'y a ni trop, ni pas assez. C'est exact, mesuré; cela ne déborde point. Un peu plus, ce serait trop. Un peu moins, nous nous dirions : Il manque quelque chose.

Blanche et Maurice se voient pour la dernière fois. Vont-ils, avant de se quitter pour jamais, s'aimer, se reprendre encore? Maurice insiste; Blanche refuse. Elle a, dit-elle, de la raison pour deux. Mais Maurice va partir, et elle s'écrie :

— Quel vide ! Que de choses vous emportez !

Pierre flirte avec Marthe; ils vont, l'un et l'autre, dépasser la mesure. Ils vont partir, tout à l'heure, tout de suite. Mais Marthe songe au retour, à son mari, Pierre à sa femme. Marthe dit aussi :

— Je vous connais : votre imagination a une envergure d'aigle et un appétit de moineau. Il vous suffit de déplacer un meuble pour

croire que vous déménagez, et d'ouvrir la fenêtre pour croire que vous êtes libre. La liberté dehors fait trop de poussière...

Et il vous suffit de baiser la main d'une femme pour croire que vous trompez la vôtre.

Ils ne partiront pas. Ils iront retrouver, tout de suite, elle son mari, lui sa femme. En vérité, cet acte est aussi admirable que *le Plaisir de Rompre*.

On dit communément de *Poil-de-Carotte* et de *Monsieur Vernet* qu'ils ont été « tirés », celui-ci de *l'Ecornifleur*, celui-là du roman *Poil-de-Carotte*. C'est expéditif. La vérité est que tous les personnages ont changé, parce que l'auteur a évolué. Seule, Mme Lepic est restée la même, parce qu'elle ne peut devenir ni meilleure ni pire. Ce n'est pas un autre aspect, un autre état du même sujet. Je sais que, dans *Poil-de-Carotte*, on entend, à la scène, quelques répliques déjà lues, à l'arrivée d'Annette, la nouvelle bonne, mais là n'est point l'essentiel, le nœud de la pièce. Poil-de-Carotte cherchait quelqu'un à qui se confier, devant qui déplier son âme roulée en boule, et c'est là qu'il trouve son père. Et pour la première fois de sa vie, il s'entend appeler :

— Mon cher petit François !

Monsieur Vernet n'est plus le bourgeois qui « a l'air plus distingué le matin que le soir », et dont la forme des yeux « rappelle quelque chose de déjà vu aux yeux des porcs ». Il a cessé d'être le mari ridicule derrière le dos de qui sa femme flirte à outrance, que son invité berne. Il n'est plus dupe. Qu'eût-il fait, dans *l'Ecornifleur*, s'il avait su? Ne le cherchons pas. Ici, au 1er acte, il dit tout bonnement que, s'il apprenait que sa femme le trompe, il tirerait dessus. Il n'est pas obligé d'en arriver là, mais — la pièce se termine sur ce mot, — *il était temps !*

A une époque où presque chaque auteur dramatique — comme s'il éprouvait le besoin d'être reçu docteur ès-théâtre, passe — je veux dire : fait passer, — sa pièce à « thèse », où l'on bataille, cinq actes durant, pour faire accepter, par un public qui s'en moque, une idée ou ce que l'on prend pour tel, le théâtre de Renard retient l'attention, appelle l'estime, force l'admiration. Quelles belles tirades — et longues ! — d'autres eussent écrites au cours de ces cinq actes ! Renard ne l'a pas

fait, et je lui en sais un gré infini : je me les monologue à moi-même, en sortant du théâtre, en fermant son volume de *Comédies*. Renard est — et c'est bien le couronnement de son œuvre, — un moraliste par contre-coup, en vertu du choc en retour. Cela m'ennuie d'abord que, dans *le Pain de Ménage*, Marthe et Pierre ne couchent pas ensemble. La femme de celui-ci, le mari de celle-là ne le sauraient certainement point. Oui; mais s'ils arrivaient, tout de même, à l'apprendre? Sachons sacrifier un bonheur certain pour éviter aux autres une souffrance possible.

Que dire, pour résumer cette étude? Tenterai-je de définir en quelques mots, en un, si c'était possible, Renard, de le cataloguer au moyen d'une étiquette? Réaliste lyrique, naturaliste classique, cela ne me satisfait point. Ce jeu des définitions, d'ailleurs, est vain. D'autres ont étalé à l'envi les développements, les variations de leur « moi ». Nous avons été informés, grâce à d'habiles indiscrétions de leur part, que telle scène, tel paysage avaient ajouté à leur âme. De Renard, non. C'est son œuvre seule qui nous le montre, après avoir commencé par envisager la vie au point de vue « artiste » avec, non pas la haine, mais le sens de l'infériorité du bourgeois, du paysan, c'est-à-dire de ceux qui n'ont pas ses idées, — arrivant à s'apitoyer sur le sort des misérables, et de tous ceux qui souffrent ou croient souffrir.

Mais si, du moins, j'essayais de définir l'art, non dans son essence, car on l'a fait trop souvent et de trop de façons contradictoires, mais dans ses manifestations, ce serait la *réussite de l'effort*.

Toute la vie de Renard n'est qu'une suite d'efforts réussis vers l'expression nette, sobre, originale, immuable, de sa pensée. Et c'est, dans sa vie et dans ses œuvres — je le dis parce que, strictement appliqué, je ne sais pas de plus bel éloge, — un homme de lettres.

HENRI BACHELIN.

Novembre 1907.

PAROLES DE LA TRENTIÈME ANNEE

—

I

L'âme, à vingt ans, rayonne au dehors, elle affleure
La surface des yeux et, qu'elle rie ou pleure,
C'est d'ivresse. Le fond de ses claires douleurs
Brille comme le lit des sources dans ses pleurs,
De même que sa joie est toute dans son rire.
Heureux âge où la vie intime est un reflet,
Un azur tamisé de feuilles qui se mire
Dans une eau glauque et semble un merveilleux filet!
Instants divins où l'âme est ailée et si pleine
De lumière, d'échos, d'odeurs, que l'univers,
Tout entier respiré, la gonfle à chaque haleine,
La soulève, la porte et se joue au travers!
Quel feu de la Saint-Jean qu'un cœur de tout jeune homme!
Que de paille légère y brûle! qu'il consomme
D'amours et d'amitiés éternelles, d'espoirs,
De beaux projets! combien de magnifiques soirs
Où l'on s'exalte, au bras d'un compagnon de fièvre!
Combien d'autres où la folie est lèvre à lèvre!

II

Dix ans ont mis un voile au regard ingénu
Qu'adolescent, provincial, nouveau-venu,
Je jetais sur la ville en tous sens parcourue.
Les énormes maisons, les passants dans la rue,

Qui se hâtent, l'éclat des boutiques, l'or noir
Des reflets ruisselant, la nuit, sur le trottoir,
Tout ce qui roule et gronde et fait trembler les pierres,
Tout imprimait dans le miroir de mes paupières
Une image accusée aux intenses couleurs.
Mais je ne savais point maçonnés de douleurs
Ces murs pareils, dans l'ombre, à de hautes falaises.
Sans doute, ils me causaient, déjà, d'obscurs malaises;
Ils me semblaient cacher, sous un front menaçant,
Quelque chose à la fois de triste et de puissant,
Mais quelle chose? Seul dans le grand labyrinthe,
J'errais, sans découvrir de raisons à ma crainte.

III

Vague appréhension passagère! La Ville
Bien plutôt me montrait son doux masque facile,
Souriante en sa fleur d'exquise nouveauté.
Je l'aimais, et mon cœur lui demeure fidèle,
Pour avoir, à cet âge ébloui, reçu d'elle
Le premier sentiment qu'il eut de la Beauté.
Je l'aimais. Que de fois, rêvant sur la terrasse
D'un jardin ou le coude au balustre d'un pont,
J'écoutai sa leçon de clarté qui répond
A l'idéal de ma pensée et de ma race!
C'est, au printemps, un soleil gris dans les nuées,
Un ciel fin comme un œil trop sensible qui cligne,
Des colorations de pierre atténuées,
Où le dessin toujours laisse entrevoir sa ligne.
Tant de noblesse gaie, aimable, tant d'esprit,
De mesure, de goût, m'enchanta, me surprit.
Mon âme, tour à tour enivrée, amusée,
Allait, venait, flottait du théâtre au musée,
Et parfois s'échappait vers les coteaux d'argent...
Nul souci : j'étais fort et, surtout, j'étais libre,

Et, très haut, dans les cieux d'après l'orage où vibre,
Emperlé d'eau bleuâtre, un rayon indulgent,
Toute rose, au-dessus des champs d'Ile-de-France,
L'alouette jetait son cri fou d'espérance.

IV

Mais le bonheur des yeux cache un piège, une pente
Insensible qui mène au douloureux désir :
La main brûlante s'ouvre et se tend pour saisir,
Puis la bouche, et, déja frôleuse, enveloppante,
La Beauté, qui d'abord était vague dans l'air,
Prend un sexe et devient un rêve de la chair...
O filles de Paris, grâces vous soient rendues,
Pour les larmes que j'ai sur vos seins répandues.
Vous passez : que de maux ont leur commencement
Dans un pas dont on suit le doux balancement !
Vous riez : c'est ainsi que la douleur s'éclaire
D'une gaîté d'enfant, lorsqu'elle veut nous plaire.

V

Et j'appris ce que c'est que de souffrir : on creuse
Un terrain qui, d'abord, semble étroit, quelque arpent,
A peine, d'herbe rare et de glèbe pierreuse.
Mais, à mesure que tâtonnant et rampant,
Vers le bas, du côté des ténèbres, l'on plonge,
Le champ de la tristesse à l'infini s'allonge.
Souffrir, c'est lentement perdre les yeux du corps,
C'est, bientôt, ne plus voir les choses du dehors
Et le ciel qu'à travers un déluge de cendre,
C'est au dedans de soi, chaque jour plus avant,
Jusqu'où meurt le grand bruit de la cité, descendre,
Et là, comme un mineur scrute l'ombre, en levant

Au-dessus de son front sa lampe qui vacille,
C'est marcher dans la nuit, sans autre feu qui brille
Que la lueur de sa conscience. L'instinct
Qui vous guidait, parfois un souffle obscur l'éteint :
On s'égare, on se heurte, un soir, contre une idée,
Et, lorsque de fatigue on s'endort, obsédée,
L'âme qui rêve tourne et revient sur ses pas,
Tâte le mur, voudrait s'enfuir et ne peut pas...
Mais cependant qu'au fond de l'œil en pleurs s'efface
L'image des décors qui l'ont charmé, souffrir,
C'est aussi dans son cœur, par degrés, découvrir
Tout un monde nouveau, c'est, lorsqu'à la surface
Les prés sont verts, l'azur serein, l'homme rieur,
Distinguer au dessous, d'une étrange prunelle,
Le feu, le sombre feu qui couve, intérieur :
La Douleur primitive, actuelle — éternelle.

VI

Le Bonheur m'a semblé gros, lourd, obtus, pareil
A la torpeur d'un jour d'été, saoul de soleil ;

Et le Mal si commun, si varié sur terre,
Que vraiment l'âme heureuse est la plus solitaire.

J'ai cru voir, sur la route où j'allais défaillir,
Tous les pauvres venir à moi, me recueillir ;

Celui qui soutenait ma tête endolorie,
Me disait : « Entre, frère, en notre confrérie. »

Et les autres chantaient en sourdine, et leurs chants
Religieux couvraient l'immensité des champs.

VII

Ah ! je sais maintenant, lorsque, sous ma fenêtre,
Paris gronde, et que j'ouvre aux échos tout mon être,
Ou lorsque, dans la rue, ami, quelque embarras,
Aux carrefours, m'oblige à prendre votre bras,
Je sais de quels destins mornes, courbés, serviles,
Sont faits l'encombrement et la rumeur des villes.
Leurs murs fiévreux, leurs toits l'un sur l'autre entassés,
La misère, la mort aux aguets dans leur brume,
Leur ronflement de forge et leurs sons clairs d'enclume,
Comme un amer défi, montent : « Jamais assez !
Que chaque aurore ajoute aux peines de la veille ! »
Et leurs nuits, ramenant de honteuses sueurs,
Ont un aspect de jours bizarres, des lueurs
Malsaines où l'en sent une angoisse qui veille.

VIII

Pourtant, un soir de juin — vous étiez avec moi,
Comme toujours, mon vieil ami — j'avais dans l'âme,
Ayant pleuré longtemps, à cause d'une femme,
Une tristesse lasse, apaisée, un émoi
Presque doux à marcher, à respirer, l'envie,
Moins la force, de croire au bienfait de la vie.
Car vous étiez venu me prendre par la main
Au fond de l'ombre souterraine, et le chemin
Que tous deux, trébuchant le long des galeries,
Nous avions remonté, clair, élargi soudain,
Aboutissait, ce soir, aux gazons d'un jardin,
Entre une eau vive et des murs gais d'orangeries.
J'allais comme une taupe en plein jour ; le soleil,
A son déclin, plus bas que les plus basses branches,
Sablait d'or les marronniers verts, les pierres blanches,

Et, chancelant, le front dans un brouillard vermeil,
La paupière étonnée, émue, à demi-close,
Je buvais, pénétré d'un feu brusque et divin,
Avec l'avidité d'un blessé, comme un vin,
La lumière en coulée étourdissante et rose.

IX

Alors, mais cette fois dans mon âme, indistinct,
Tout noyé de vapeurs encore,
Comme un bruit dans les airs se rapproche, s'éteint
Et, bientôt, renaît plus sonore,

Un chant monta. J'osais à peine y croire : Lui,
C'était lui, l'oiseau toujours ivre,
Le même qui, jadis, quand le bonheur m'a lui,
Criait à pleine tête : « Vivre ! »

Comme sa voix pourtant est changée ! Un sang noir
Sur son aile passionnée,
L'alouette aujourd'hui ne chante plus l'espoir
Joyeux de la vingtième année.

Au-dessus des cités, par delà les douleurs,
Stridente, à travers la fumée,
Elle rit, elle pleure, et son rire et ses pleurs
Font ensemble une ode enflammée :

C'est, à l'heure où l'on n'est ni vaincu ni vainqueur,
Un cri dans la lutte incertaine,
C'est un acte de foi quand même, c'est un cœur
Qui guette une aurore lointaine.

FRANÇOIS PORCHÉ.

LETTRES INÉDITES D'HORTENSE ALLART DE MÉRITENS A SAINTE-BEUVE

(*Suite*[1])

—

XV

Herblay [vendredi, 19 octobre 1845].

O l'agréable, ô l'innocente vie! que cette solitude est aimable! qu'elle est honnête! qu'elle est préférable même aux plus illustres emplois! Mers, rivages, dont je fais mon vrai cabinet, que vous m'inspirez de nobles, d'heureuses pensées!

Je me suis rappelé toujours ces mots des lettres de Pline et me les suis souvent répétés à Herblay, bien que d'illustres emplois (si on en était digne) dussent plaire, je crois, plus même que ce cabinet de rivages.

Et vous, il y a une chose pour laquelle je vous plains; non pour n'être pas encore ambassadeur, non pour quelques rêves perdus, non pas le poète, non pas le critique, je ne plains rien de cet homme-là, non pas même l'amant qui n'a pas gardé sa flamme antique, comme dit Virgile, et se montre à ce propos un peu injuste ou sévère, ou plutôt *homme*, c'est-à-dire ne comprenant rien à l'égalité des sexes. Non, je ne plains pas cela, la saison de l'amour est la jeunesse, et le temps amène des impulsions plus sages, sinon moins douces. Mais je plains, oui je plains sûrement, tendrement, l'homme organisé poétiquement *qui ne vit pas à la campagne.* Je vous plains tout simplement *d'être en ville.* Vous étiez né pour la fraîcheur du matin, le calme du soir, l'auguste repos, le beau silence des champs, et vous voilà au bord, non de la rivière, mais des quais! La lune, vous la voyez dans Paris. Je vous plains de cela, et c'est beaucoup. La douceur de l'âme, l'innocence des

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 252.

pensées, des impressions se perdent dans les mille petitesses inévitables d'une ville. Et je vous renvoie à ce passage de Pline.

J'ai souvent songé à cela pour vous, mais vous ne m'en avez jamais rien dit. Vous ignorez ce que vous perdez en vivant en ville. Et encore, si, comme un oiseau, vous vous envoliez durant vos vacances ? Mais que faites-vous ? Pourquoi ne fuyez-vous pas ? Et la mer ? Vous ne pensez donc pas à la mer ?

Ne dites pas que Cicéron est trop politique pour vous. D'abord on ne saurait l'être trop pour vous, mais il n'est politique dans ses lettres que pour déplorer sa faiblesse, son amitié pour Pompée, les malheurs de sa patrie, il tient la lyre et il a été fort digne de vous. Mais y a-t-il rien de plus touchant, de plus aimable, de plus charmant que cette douleur pour la perte de sa petite fille, calmée peu à peu par l'amitié et la philosophie ? On le voit se relever, se ranimer, c'est comme un chant harmonieux, toutes ses lettres respirent la tendresse, la tristesse et la simplicité. Bien peu de choses sur la terre ont cette hauteur secrète et surtout cette simplicité sublime.

Mais je n'en aime pas moins Pline et à propos de lui, je vous envoie, hôtel du Rhône (faites-le prendre), un livre qui vous donnera sa maison et son rivage. C'est cet ouvrage de M. de Bonstetten dont vous m'aviez parlé et qu'il m'a donné dans ma jeunesse à Genève. L'ouvrage vous plaira, je crois, gardez-le, si vous voulez.

Je suis aujourd'hui en plein dans la fête.

Entre les deux rivaux Athènes se partage,

c'est-à-dire qu'il y a deux partis pour le banquet qu'offre le village avant la danse. Les filles ont de l'éloquence et de l'énergie, les deux partis rivalisent d'hommages, les fêtes de villages sont les meilleures ; c'est la vraie joie, l'animation, la vivacité.

Je vous espère ici après ; si vous tardez trop, vous n'y trouverez plus Marie, qui fera, je crois, une courte absence. Si vous ne venez pas pour elle, cela est égal, mais votre ton à son propos est si galant et vous avez si bien l'air d'un amant piqué, que je vous devais cet avertissement. Que parlez-vous de testament ? Et Pascal ? Vous êtes bien jeune pour les lettres,

et vous le sentirez dans les champs, mais on est déjà mort dans les villes, et ce triste été n'est supportable que dehors Paris.

XVI

Mercredi soir [23 octobre 1845].

Les stoïciens poursuivaient la volupté, mais une volupté bienfaisante, qui, dans les sens, vient des ravissements de l'esprit.

Dans votre *idée fixe* (vous savez laquelle), vous me croyez peut-être ici agitée.

Non, monsieur, vous vous trompez tout à fait. Vous m'avez transformée très facilement. Le temps sans doute aussi devait m'amener à plus de calme. On dit que les femmes, à mon âge, sont plus indomptables que jamais. Ce n'est pas vrai, mais je dirai qu'à mon âge elles sont plus faites pour sentir les choses exquises.

C'est une douceur plus grande, et quand je ne sais par quel bonheur (ne fût-il que pour un jour) cette douceur va s'adresser à vous, le plus fin et le plus exquis des hommes, Sainte-Beuve, alors la volupté, dans le sommeil, dans la nuit, quand une veille stoïque ne la contient plus, s'en va, le dirai-je ? se glisser dans tous les membres et jusqu'à leur extrémité. C'est une plénitude du bien suprême pour lequel on était née. J'ai trop souffert dans ma vie par l'absence de cette volupté-là; le reste, on le trouve toujours, on le prend comme un rapide secours, mais ce bien-être suprême, cette mollesse de Dieu, ces impressions générales et délicieuses, je ne demande rien de plus et je ne les dois qu'à vous.

Mais comment, vous, à Paris, me les causez-vous ici, toujours ? Et pourquoi est-ce que je préfère à tout au monde de vous le répéter dans cette profonde solitude? C'est exister comme je suis faite pour exister.

J'ai reçu de vous cette force qui sait se régler. Je ne ferai que ce que vous voudrez. Heureuse si quelques jours d'une si douce tendresse pouvaient vous être chers et vous distraire de vos anciens regrets!

Je crois que vous craignez trop ces choses. Un homme qui a vécu comme vous avez fait ne doit pas tant changer, et on reçoit le même effet funeste pour l'esprit d'une austérité abso-

lue et d'un abandon déréglé. Ce qui me fait croire que vous vous trompez, c'est que vous dites vous conduire d'après la science, et que (hors en Italie) la science ne comprend pas cela.

Du moins puis-je croire que vous n'avez rien à Paris, dans ce moment. Ni Rose, ni Mme R... rien?

Vous avez une mauvaise réputation là-dessus, mais j'excuse tout ce que vous aurez fait, et je ne comprends pas même quel regret ces folies peuvent vous laisser. L'homme a toujours l'inconvénient des qualités qu'il possède, il va au delà, et les plus exquis des hommes et des poètes, qui étaient les Grecs, en faisaient bien d'autres.

Je vous retrouve, au contraire, en vous entendant, une an cienne foi qui m'avait un peu quittée. Je la retrouve dans vo ouvrages, dans votre mélancolie. Cependant satisfait, eussiez-vous eu cette fidélité? Est-elle propre à la passion?

J'ai fini vos *femmes*. Le portrait de Mme de Krudener, que je ne connaissais pas du tout, m'a paru beau. Je le crois bien; vous avez à traiter là une grande question et à juger en empereur. Ce que j'ai relu à la première page de Mme de Charrière (1) me fait voir que vous trouvez peut-être que je vous ai mal compris. Votre idéal ne serait, dites-vous, qu'une manière de coup-d'œil sur des coins de jardins d'Alcibiade; et moi je trouve que ce n'est pas dans ces coins que vous pouvez assez bien développer vos idées ou même les donner, et exhaler au détour, comme vous dites, une certaine poésie cachée. Mais c'est encore là un charme de votre modestie.

Jeudi matin. — Je ferme cette lettre, et je vais trouver que je vous ai écrit trop. Alors je me tairai pour quelques jours, mais vous, ne croyez jamais écrire trop, car je donnerais toutes mes correspondances pour la vôtre, et si je recevais une lettre de vous tous les jours, comme disait Cicéron à Athaïs, j'en serais charmée. Ne vous taisez que quand écrire vous ennuie, autrement ne suivez que votre fantaisie. Quand j'étais à Montauban vous m'écriviez que vous marchiez *comme un porte-faix*, pourquoi ne le faites-vous plus? Pourquoi ne prenez-vous pas l'air le matin? Il me semble que vous ne sortez que le soir, ce n'est pas assez. Ah! Sainte-Beuve, comme cette

(1) Sainte-Beuve avait publié, dans la *Revue des Duex Mondes* du 15 avril 1844, un grand article sur Benjamin Constant et Mme de Charrière.

santé me touche! Laissez-moi croire qu'un jour elle me sera confiée.

Passy m'écrit de fort belles choses sur notre politique habile et douce du midi. Il paraît que M. Guizot restera encore assez admiré de l'Europe.

XVII

Herblay, mercredi soir [13 novembre 1845].

Je n'irai à Paris qu'à la fin du mois, dans deux ou trois semaines. Mon fils me presse fort d'y aller, mais je résiste, je veux retarder le plus que je pourrai le moment où il sera seul à Paris. Oui, je résiste *sagement*, car mon penchant est aussi d'aller à Paris, moi plus folle que mon enfant et plus profondément folle. Il faut craindre de chercher ce grand charme de vous voir pour le perdre aussitôt. Oh! sur quelle pente de regret, de douleur, de tristesse, je suis, si je ne me rappelais que vous n'aimez que la jeunesse et que vous n'entendez rien à ce second âge, à cette seconde flamme de la vie, qui pour moi peut-être eût été la première. Car ce n'est pas la jeunesse qui est riche, qui est forte, qui est grave. Moi, je l'ai connue comme un trouble et un tourment; à présent je sentirais mieux la passion et son harmonie.

Mais vous me modérez bien, trop bien, et comme autrefois, à mon retour de Montauban, je disais : « Bon! il m'a oubliée, autant de sauvé; » aujourd'hui je me dis : « Bon! il est mort, il le dit et je veux le croire. » Mais je ne le crois pas, et je vous suppose tout près de vous envoler pour le premier oiseau. Je vous écris par entraînement, mais le plus souvent je pense que je vous écris trop et que je ne vous dis que des choses très communes et très bêtes pour un homme comme vous. Je crains jusqu'à ce goût du savoir peut-être à la fois lourd et frivole en moi, devant un homme comme vous, si savant, mais si fin et si élégant. Vous m'écrivez de belles lettres, où vous vous livrez avec bien de l'amitié. Croyez que vos lettres sont le plus grand charme de ma vie. Vous allez donc partir? Pour deux jours seulement! Vous aurez tout le temps de faire votre course avant la mienne.

Il y a presque deux mois que Marie est à Paris. En lisant son roman, vous verrez si quelques parties n'en sont pas

belles, si ce n'est pas une imagination haute et un grand talent. Et qu'est-ce donc qu'une femme supérieure ? Je pense que Mme Roland reprendra son nid, c'est une rupture pour rire. Aicard l'aimait beaucoup, je suis sûr qu'ils reprendront. Elle m'écrit souvent, mais ne dit rien qu'à moitié.

Vous êtes trop aimable de vouloir lire le premier Hippias. Leroux a un peu dans sa conversation de cette grâce de Platon, pas avec les hommes peut-être, mais je la lui ai trouvée dans des conversations *de trois ou quatre heures de suite*, avec ce sentiment divin des choses qu'il a augmenté là.

Il a trop gâté le *Phédon* dans ce qu'il en a pris, et on ne saurait admettre son changement. C'est un homme, celui-là, qui... mais non, aujourd'hui non.

Eh ! monsieur, je voudrais bien vous taquiner. Je ne suis pas toujours si douce, si humble que je vous semble, c'est vous seul qui m'avez ainsi changée et modérée. Je veux rester telle. Heureuse le soir de voir se diriger vers la forêt ces armées de corneilles qui me semblent aussi un Parlement.

Vous croyez déjà que c'est l'hiver à Paris, mais ici nous avons mille nouveautés, ce retour des oiseaux de passage, les teintes du feuillage qui changent presque à tout moment, un vent doux, un ciel parfois couvert, le grand langage de cette saison que j'appellerai, puisque je suis en train, *la saison sacrée*. Mais la vôtre c'est le printemps, et voilà!

Jeudi matin. — Mon curé, qui est un homme d'esprit et de mes amis, vient de publier un livre traduit de l'hindoustani ; il m'a prié d'en faire un article qui a paru ou va paraître dans la *Revue indépendante*. Ce sont seulement des citations sur la mort de Mahomet qui m'a rappelé... celle de Cromwell, car ce sont tous prophètes. Vous voyez qu'on est bien lettré à Herblay. Parlez-moi de vous, dites-moi ce que vous faites, si vous travaillez ?... Je suis interrompue par mon fils qui vient de mettre sa petite en voiture.

Adieu donc ce matin.

XVIII

Herblay, samedi, s. d. 1845.

En arrivant ici j'ai trouvé mon fils aîné avec un grand mal de gorge et occupant mon lit ; au lieu d'aller coucher dans sa

chambre, j'ai imaginé de dormir près de mon enfant dans un fauteuil, et j'ai passé la nuit dans les mêmes impressions, les mêmes sensations, les mêmes rêves qu'à Paris. Ce n'est pas la mère qui a veillé. Vous ne serez pas surpris pour moi que choses sont difficiles à naître, vous qui trouvez vos de mes enfants des derniers objets (c'est vous qui le dites). Quand je me suis donnée, lors des premiers, c'était comme de part en part, et surtout la vraie beauté, avec vous !... Mais c'est encore par les seules choses qui rendent ces sacrifices sacrés, la plus grande valeur, une tendre et vive admiration, une telle opinion de vous que je vous crois le plus honnête homme de mon pays, comme je vous en crois le génie et pour les siècles et l'éternité.

Je ne vous voudrais pas plus jeune d'un seul jour. Je ne voudrais pas de lorgne [illegible] avec ses vierges. Si les Latins préféraient les femmes à mon âge et quand déjà elles avaient quelques cheveux blancs je n'en pas l'orgueil qu'il a dû le leur est bien et qu'ils laissent. Mon fils et sa belle vierge que seront-ils? Ils sont jeunes, ils croient! Mais pourquoi cette triste loi de la nature, que le plus grand jour pour nous est presque le dernier, et que les choses belles comme ce que je veux pour vous ont une marche si lente, si craintive, si effrayée! Oui, je vous ai vue si beaucoup, pour ce qui reste encore en moi d'énergie et de calme d'âme à vous changer ce reste en pleurs pour un homme qui n'a plus femme et qui serait aimer autant qu'une femme. Lui dire un adieu douloureux, et quand je peux vous chasse, le regretter comme l'idéal pour moi de la volupté et de l'amour; c'était mon rêve mon dernier rêve. Mais vous! vous me faites infidèle au delà de l'infidèle, infidèle et coupable, et croyant presque échapper à un jour indigne de mes pleurs et de ma longue tristesse. Je n'en puis, sachez-le bien, que je crois que vous m'aimez, mais c'est moi qui vous aime et qui, depuis quatre ou cinq ans, me suis si bien pénétré de vous, que mes sensations, mes rêves, tout ce qui me reste à moi âgé où la volupté va nous fuir, mais triomphe, est à vous.

Mais quoique je vous aime si bien depuis si longtemps, et si parfaitement, quoique votre vue, votre présence éveille en moi toutes ces sensations d'un monde nouveau qui se rouvre encore pour moi et où je ne voulais plus pénétrer, je ne me

crois pas si bien faite pour vous aimer. Il vous faudrait quelque chose de plus poétique, de plus fugitif, de plus réservé, de plus vertueux selon le monde, une femme moins forte dût-elle être moins tendre, ce qui charme le poète et le tourmente. Vous vous envolerez au premier jour pour quelque jeune fille ou quelque grande coquette, vous vous rejetterez dans un monde où j'aime à vous voir briller. Aussi Minerve éprise se possède et voit l'avenir. Préservée par ma vie austère et rustique, c'est de loin que bien longtemps je me plairai à vous entretenir, en ne vous voyant que parfois, comme il convient à votre santé, et à la mienne, car l'amour est une maladie terrible, une maladie sacrée, un supplice.

Ainsi modérée dans ce qu'il y a de plus immodéré, pieuse par là et préférant votre repos, votre talent à mon plaisir, Dieu peut-être qu'à la longue j'ai rendu maître de toutes ces choses, et, dans le sein duquel je les dépose, Dieu me fera plus longtemps vous plaire et vous être chère. Et si les passions sont plus douces, plus entraînantes dans ce soir de la vie, il faut pourtant les retenir par cette même loi de l'âge et de la sagesse.

D'ailleurs l'homme qui fait ces beaux vers (*Laissez-moi! out a fui*) (1), ces vers si tendres et si passionnés, celui-là a encore bien des secrets, et pour celui-là, l'Hortense d'il y a huit jours vaut mieux. Pour de tels vers, de tels accents, une femme reviendra du bout de l'univers (2) ; elle ira encore à votre porte, vous la recevrez, et ce sera bien, vous devez tout lui pardonner, je le crois en y pensant mieux. On doit tout pardonner à ces natures qui ont quelques parties admirables, car elles n'ont la conscience que de ces parties-là et c'est par où on les possède; le reste ne compte pas (3).

Adieu donc, monsieur de Port-Royal, nous voici bien loin

(1) Poésie du *Livre d'amour* publiée d'abord sous le titre général de *Romances*, dans les *Poésies complètes* de Sainte-Beuve parues en 1840 chez Charpentier.

(2) Sainte-Beuve a écrit en marge : Mme V. Hugo.

(3) Sainte-Beuve a écrit au bas de la page :

« A cela je réponds : Ce que vous dites... est vrai ; aussi je pardonne, mais voilà tout. — Allez, un peu d'esprit, un peu de grâce, un peu de sensibilité ne nuisent pas, même à côté d'une grande et sublime passion ; ces petits ingrédients si charmants sont surtout fort utiles dans les intervalles, et ils ont toujours manqué à ma superbe et dure violente. » — N'empêche que Mme Victor Hugo revint tout de même un peu plus tard frapper à la porte de la petite maison de la rue Montparnasse, mais en femme chez qui l'ancien amour était devenu de la bonne et pure amitié. (Cf. notre *Sainte-Beuve.*)

de Pascal, mais revenons-y; et pour moi je vous tiendrai les discours que vous voudrez. O jour! ô temps!

XIX

Dimanche, 15 mars 1846.

Vous ai-je montré mon lit? Mais j'en suis confuse, mais c'est une indécence inouïe. Montrer son lit à son amant:

> Quel crime épouvantable!
> Rien que la mort était capable
> D'expier ce forfait!

Mais, hélas! vous n'étiez pas mon amant, vous ne vouliez pas l'être, vous ne savez pas ce que vous voulez, et je ne doute pas que vous n'ayez les mêmes caprices, les mêmes indécisions auprès des belles qui vous ont fait m'oublier. Vous êtes un homme indécis, un poète, un de ces hommes divins dont on n'a pas toujours le secret.

Et puis, belle leçon! Nous y voilà! Ce qui est un mal c'est de menacer, non d'agir. Il fallait me taire. Il vous faut toujours des coquettes, de l'art. Il y a longtemps que je voulais vous envoyer une lettre à moi d'un homme qui m'a rendu justice sous quelques rapports, mais cette lettre est si outrée d'éloges que je n'ai jamais osé vous la donner. Cependant, vous comprenez que je vous la donne seulement pour ma *virginité* et pour vous montrer que d'autres hommes comprennent les amazones.

Je vous envoie aussi une lettre de Marie où il est question de vous; vous y comprendrez comment votre avis lui fera plaisir. Lisez tout cela très lentement et sans fatiguer vos yeux. Ne croyez pas que je ne puisse plus vous lire; écrivez-moi en fermant les yeux, je vous lis très bien, et je sais par cœur vos rigueurs.

Je lirai bientôt *Mignet*, je ne doute pas qu'il soit très bien, car le sujet est assez grave pour que vous y soyez excellent.

Vraiment, vous m'aviez crue au-dessus de ces propos? J'y serais peut-être si votre conduite et vos lettres ne les confirmaient tous. Mais n'en parlons plus, puisque vous m'aimez plus que l'amitié...

Mme Hamelin m'écrit que *Nélida* est une belle œuvre. Elle me parle de B. Constant et de Mme L... peints par Mme Gay, et

me dit : « Dieu ! si ces charmants esprits se voyaient fagottés de la sorte ! »

Elle va ma donner la nouvelle édition du duc de Raguse : Adieu, et je salue timidemen votre vertu, votre sévérité confuse, étonnée, pâmée de tout ce que je vous ai dit.

Ce monsieur qui m'écrivait, il y a déjà longtemps, ces belles choses de Montauban, est un homme âgé, mais distingué, la fleur de la noblesse et du bel esprit, très moqueur et satirique. C'est lui qui retint jadis la duchesse de Polignac à Montauban où ils sont encore amis intimes ; c'est lui qui m'a liée avec elle là-bas, et j'ai eu beaucoup à me louer de son obligeance et de ses attentions en tout. Il a beaucoup habité Paris et l'Italie. Je passais mes soirées chez lui avec mon farouche mari.

Adieu, votre lettre était très aimable.

XX

Herblay, jeudi [18 juin 1846].

Il y a par le monde un M. Littré, on me dit qu'il est un penseur, on me dit qu'il est de vos amis. Je trouve une petite brochure ou quelques articles de lui réunis, je les prends, je les lis, et je vois que le mérite est surtout à Aug. Comte, qui lui fournit les idées.

Je lis ! et je vous écris : « O poète, ô homme tendre et incertain, gardez-vous de M. Littré, de M. Comte, ne fréquentez pas les impies, les hommes que Dieu a privés des raisons déterminantes. »

Voilà pourquoi je n'aimai jamais la démocratie, ce gros parti du peuple. Ils finissent toujours par des conclusions rustres. Ceux-ci nous disent naïvement : « Supprimez de votre vie l'étonnement, l'inquiétude, le sentiment de l'infini, ne regardez ni les campagnes ni le ciel, ni la mer avec émotion, ne pensez point à l'âme, à ce je ne sais quoi de sublime qui est dans l'univers ; bah ! tout cela est pure bêtise. Pascal, Dante, des rêveurs ! Que n'étaient-ils constructeurs de chemins de fer, fouilleurs de houille, marchands de chiffons ou entrepreneurs ! En un mot supprimons la métaphysique, et jetons tout d'un coup à l'eau Platon, Descartes, Dante et compagnie ! »

S'ils disaient seulement : « Nous, gens de chair et d'os, nous, la plèbe du genre humain, nous ne voulons nous occuper

que des pavés, que de l'or, que de l'économie publique », il faudrait les applaudir. Certes, il faut cultiver les sciences positives, et Bacon lui-même les a recommandées. Mais nous dire en vrais *manants* qu'il n'y *a que cela*, c'est trop fort; que le genre humain en arrive à supprimer la métaphysique, c'est trop fort. Il dit bien cependant, il me semble, en disant que l'esprit de l'homme a été parcouru, sondé comme le globe connu, et qu'il sait ce qu'il peut. Oui, mais s'il n'a rien pénétré des secrets de Dieu, il les garde en son sein, il les portera jusqu'à la fin des siècles, et ces braves gens ne nous ôteront pas une émotion.

Ils viennent nous dire, avec pompe et avec obscurité, des lieux communs que les Saint-Simoniens avaient, avant eux, liés à un système analogue. Mais Leibnitz, mais Kant, mais Descartes, mais Voltaire même ont fait justice de ce matérialisme. C'est toujours la même question. On sent ou on ne sent pas. Dieu se révèle intérieurement, comme il se révèle par ses merveilles et ses combinaisons. Mais ces gens-ci n'ont point de sentiment intérieur, et ils ne sont pas frappés des merveilles et des combinaisons qu'ils n'atteignent pas, comme ces gens qui, arrivant à Rome, vous disent : « Est-ce si beau? moi, je m'étais fait une autre Italie. » Ils se sont fait une autre Italie, mais les penseurs du genre humain, depuis Pythagore et Platon, s'étaient contentés de l'Italie.

Pour vous, qui êtes un spiritualiste véritable, vous vous laissez si bien séduire et éblouir par chaque objet que vous allez, j'en suis sûr, défendre ces hommes. Ils ont peut-être une certaine force d'esprit, car ils remuent assez d'objets, mais c'est la grosse force d'Ajax, ô Énée, et cela n'a rien à faire avec vous.

XXI

Herblay, dimanche [20 octobre 1846].

Il me semble que votre lettre est un peu d'un coquin, si je ne me trompe. Quoi ! la politique n'est que fraude et mensonge et n'est justifiée que par son but? Oh ! non pas. Bien au contraire, c'est une prêtrise, c'est ainsi que les grands politiques l'ont conçue, non que toutes leurs mesures soient justiciables, mais en général l'honnêteté y préside. Le prin-

cipe de toute beauté c'est l'honnêteté, et que diraient donc, à vous entendre, Henri IV, Sully, Elisabeth, Chatam, Cicéron, Platon, Alexandre, Charlemagne, l'Hôpital, Montesquieu, Bacon et Machiavel lui-même, qui a bien pu s'égarer dans son *Prince*, mais qui attribue à la vertu tous les succès des Romains? Si nous pensons comme vous faites là, nous voilà de bons stoïciens, c'est le rebours de leur sagesse et de leur dévouement. Eh ! comment s'enchanter de cette science, si elle n'était pas une science certaine et sacrée qui a vu des crimes sans doute, mais qui se rallie dans ses progrès à la hauteur antique et à sa libéralité?

Appliquez, si vous voulez, vos idées à Louis XIV qui, bien que grand roi, a plus de vanité que d'ambition.

Mignet admire trop toute cette habileté secondaire où le génie manque; il y a plus d'élévation dans deux lignes de Sully, de Richelieu, de Pitt, de Sainte-Beuve, que dans tous ce fatras de pièces.

Passez vite, et faites-vous lire plutôt, comme leçon du gouvernement représentatif, ce règne de Charles II intéressant pour nous, curieux à cause d'un roi perfide, mais libéral et charmant, et surtout admirable par l'historien.

Je nie aussi, monsieur, votre : « *C'est assez pour qui est mort, pour qui ne vit plus que par grâce, pour qui a tout senti. Or, nous en sommes là, chère Hortense.* »

Je n'en suis pas là du tout, et je ne vous en crois pas là. Meurt-on jamais? Je craindrais plus que la mort la tristesse des passions, que j'ai déjà connue, qui s'éveille sous un certain aspect du ciel, sous tous ces nuages qui couvrent aujourd'hui la forêt, dans ce doux et paisible air d'automne, tristesse que vos lettres, sans la respirer, m'apportent parfois ici, et par laquelle Dieu peut-être à la fin nous presse et nous rappelle.

Vous avez été malade et vous vous faites lire. J'aimerais trop de vous donner les soins d'une femme tendre et de vous lire moi-même, si le sort ne me retenait pas dans cette tranquille campagne, Athenis, comme vous voulez bien dire. Votre lettre est belle, aimable et mélancolique, mais pas la politique, vous n'y êtes pas stoïcien du tout. J'ai enfin trouvé *Zénon* dans Diogène Laerce, c'est son meilleur *portrait*, il me semble; il y là quelques hommes importants qui sont Thalès, Anaxagore,

Platon, Zénon, Pythagore, Héraclite, Démocrite, Pyrrhon et Epicure. Les recherches seraient peu de chose, il y faudrait le sentiment que Bayle n'a pas eu. Les premières vies du commencement de D. Laerce rappellent un peu Voltaire, ce sont les mots et le parfum de la Grèce. Je fermerai ma lettre demain. Les vôtres me sont aimables et utiles, car vous me faites voir les sujets sous un nouveau jour. Adieu donc, très cher penseur.

Lundi. — Je vous écris je ne sais à quelle heure, tant mon enfant me fait lever matin en jouant et m'appelant dès avant le jour. Ce jour-ci est le plus tranquille et le plus doux qu'aucun automne ait jamais vu, bien qu'un peu sombre. Rien n'a tant de langage que nos automnes des Gaules, et souvent en Italie je les ai regrettés. J'ai lu, bien après vous avoir écrit, le *portrait* de Bernardin de Saint-Pierre, qui est le plus délicieux que vous ayez fait. Beaucoup de vos pensées pourraient se détacher et sont admirablement exprimées, mais tout le monde vous aura dit cela.

Décidément, votre lettre est d'un coquin. Et je vous renvoie à vous-même. La politique est ce que vous avez peint dans *Volupté*, car il y a de la politique là. M. de C[ouaën] en a les passions, Amaury par moment les partage, et certes ce ne sont pas des fourbes et des coquins. Mais je comprends ce que vous voulez dire, c'est l'action seulement que vous attaquez, ce n'est pas la science politique, et l'action a été très souvent coupable.

Cependant l'action, la science, l'héroïsme, la vertu devraient n'être qu'une même chose et ne sont réellement qu'une même chose, quand on a la force et le bonheur de les atteindre, comme vous dites que ces lettres de Washington ont un germe de beauté simple, sensée, calme, majestueuse, religieuse, qui élève l'âme et mouille par moment l'œil de larmes. Permettez-moi, en retour de ce que vous dites de Machiavel, de vous indiquer un beau *discours* de lui, très peu connu en France, que j'ai traduit dans ma petite *Histoire de Florence*, page 472 ; faites-vous-le lire un jour où vous n'aurez rien à lire, c'est très court, trois ou quatre pages, très haut, très noble, adressé à Léon X. Machiavel ne s'est égaré que dans son *Prince*, mais partout ailleurs il est au ciel. Sans doute, dans notre ordre barbare, à l'origine, on a dû être rude, criminel, féroce, mais

il faut voir où l'on est arrivé, où même Leroux et ma Reine nous mènent, où en étaient les Grecs, les Romains, les Chinois, les Indiens, tout ce qui a su penser, agir, mener les peuples. Heureux peuples! disait Montesquieu des Indiens et des Chinois, dont le caractère traduit la bonté des mœurs et la douceur des lois! (c'est mieux dit que cela).

Adieu, soyons stoïciens, soyons convaincus; ils disaient que *la vertu n'est que la nature*, comme la politique aussi n'est que la vertu, mais armée, éveillée, puissante.

XXII

Herblay, vendredi, s. d. 1846.

Votre justification est parfaite, vous avez raison. Et si vous ne faites pas de la critique votre seul ouvrage, le public n'y perdra rien. Il y a ici des passages sur l'*érudition* (à propos des journaux chez les Romains) et sur *l'histoire* (à propos de l'histoire de la Royauté) qui sont excellents. On trouve toutes sortes d'idées et des richesses, mais trop de développements pour des bêtises; ainsi *les Mystères de Paris* ont fait la fausse gloire de cet homme, et vous vous étendez sur des ouvrages de lui les plus mauvais du monde. Pour un critique, vous aimez trop la vogue et l'opinion. Un homme, l'autre jour, chez ma voisine, disait qu'avec plus de sévérité c'est vous qui eussiez donné les titres de noblesse, que c'était le rôle pour vous.

Cet homme était Lehmann (1), qui est ici depuis huit jours, et je voudrais vous en voir jaloux, mais il n'est pas pour moi, mais aussi pour ma voisine (2) qui a été ces jours-ci plus belle et mieux rangée que je ne l'ai jamais vue. J'y vais peu, la sachant jalouse de tout ce qui est près d'elle, mais il y a des échappées, des visites, et j'ai fait hier une grande promenade avec le peintre, qui est venu me chercher. Je ne le crains pas du tout, quand *vous* ne le rendez pas redoutable, quand *vous* n'êtes pas là. Je crois que ce charmant visage est celui de mon fils, que je me promène avec Marcus, et cet esprit agréable et naturel, cette verve et cette bonne grâce m'amusent beaucoup. Avec ma voisine je le trouve un peu flatteur, avec

(1) Henri Lehmann, le peintre.
(2) Mme d'Agoult.

moi pas du tout, mais amusant, original, à l'aise, un esprit qui s'abandonne.

L'esprit est très rare à trouver, et c'est le seul homme d'esprit que j'aie vu chez elle en comptant Liszt, que j'ai jugé fort bête; cependant on dit que non. Mais les esprits qui pensent sont encore plus difficiles à rencontrer. Et pourquoi ceux-ci ne se donnent-ils pas à jamais aux sujets faits pour eux? Vous citez Montaigne. Bon! il n'a de frivole que le titre du chapitre. Hé bien, faites cela. Mettez un nom au chapitre et parlez d'autre chose. Vous étiez en bon chemin pour l'histoire. Comme vous êtes le premier à la Revue (sans comparaison, dit Béranger) vous y pouvez faire ce que vous voulez. Donnez des leçons à tous ces écrivailleurs, mais n'oubliez pas en quelque occasion de dire un mot de *Nélida*, qui sort de ligne et dont je peindrais l'auteur par deux mots, frivole et sublime, qui conviennent aussi à son livre.

Quel beau temps! la campagne est un enchantement; ce ne sont, comme dit René, que roucoulements et doux mugissements. Tout s'anime, mais ma muse, c'est la reine Elisabeth, avec son collet plissé, ses plans sérieux et l'Eglise réformée. Vous parlez de Jansénius, mais que voulez-vous dire? C'est Pascal, Racine, Athalie! Et le roman? Quand le commence rez-vous donc? Comme ces dames de Paris vous font perdre du temps! Libri, qui est fort jaloux de vous (et c'est vous qui lui avez dit je ne sais quoi)? vous a dénoncé bien plus que vous ne l'étiez, et c'est toujours la même histoire.

XXIII

Herblay, dimanche, 14 avril 1848.

Venio ad Piræa, in quo magis reprehendendus sum, quod homo romanus Piræa scripserim non Pirœum. — Je trouve cela ce matin dans Cicéron qui me donne occasion de revenir sur ce *felices agricolas* que j'ai jeté l'autre jour, je crois, dans une lettre à vous, et si ce n'était pas vous, je ne le relèverais pas. Ce n'est pas *felices*, mais *fortunatos*. C'est la question du moment, et il faut savoir ses vers.

C'est la question du moment, car avec un peu moins d'heures de travail (et on a déjà commencé) le travail manuel convient même à l'homme d'esprit. Si Pascal eût été à la fois géomètre et paveur,

Il vivrait, et sa vie eût comblé nos souhaits.

Vous vous êtes plaint un jour d'avoir à soulever de gros livres dans votre Bibliothèque ; j'ai remarqué cela qui sortait de mon système ; si vous eussiez manié un peu la bêche, vous eussiez eu une meilleure santé, et cela ne nuit à l'esprit que poussé à l'excès. Mais nos paysans ici ont chacun leur degré particulier d'intelligence, et le plus intelligent en général est le plus laborieux, le plus intéressé, celui qui pioche le plus.

Je voudrais pour remède à beaucoup de vos beautés souffrantes, d'aller laver à la rivière et visiter la vigne. Je disais cela à la Reine en opposition à sa pitié du peuple, et elle m'accordait que j'avais raison, mais que le peuple ne sentait pas son bonheur.

Ce n'est pas de son bonheur pourtant que nos réformateurs parlent au peuple. Mais sans doute les travaux sont trop inégalement départis : les uns ont la campagne, l'innocence et la joie : les autres la ville et les ennuis, avec des travaux presque toujours méconnus. Port-Royal-des-champs avait trouvé quelque chose de cette saine répartition de travaux, car plusieurs de ces MM. prenaient même la pioche.

Il est vrai que le peuple souverain se compose dans ce moment d'une poignée d'ouvriers des villes, et que nos trente millions de campagnards ne comptent pas. S'ils comptaient, nous en serions encore à saint Louis. Voilà la difficulté. C'est pour cela que Burke dit bien que les affaires humaines ne sont que difficultés. Lamartine ne voit rien partout que de simple et de clair, et il parle à faire rougir ce portefaix rival de Thiers, qui doit être un grand homme. C'est pousser la bêtise et la fatuité jusqu'à l'indécence, mais qui peut s'étonner de voir l'eau tiède faire mal au cœur ? Pourquoi Barbès et les gens de courage qui voudraient la guerre et le renversement des traités de 1815 ne portent-ils pas Thiers à la Chambre ? Ils auraient un organe. Barbès a de bonnes choses à dire, sur l'extérieur, mais il ne sait pas parler. Thiers reprendrait la question des traités et des frontières, et cette fois nul Roi [ne serait] là pour le jouer. La question sera emportée, et que la gloire nous console d'avoir perdu la doctrine. Faire une révolution pour redevenir plus plat qu'en 1840, c'est inadmissible, et quand les Francs sont bouleversés, il ne faut pas les tenir au camp de Clovis.

Vous n'avez pas l'idée de l'enchantement de cet endroit à la première verdure de la forêt, et avec un jardin en fleurs. Je ne crois pas d'ailleurs que vous quitterez jamais Paris. Pourquoi donc? Vous êtes fort aimé d'une partie des vainqueurs. Tout ira de mieux en mieux. Ce n'est pas aux concitoyens qu'on en voudra, c'est à l'étranger; tout tombera sur la Prusse et le Rhin. Le Rhin ! le Rhin c'est le cri barbare. Vous serez un des modèles de la Société future ; le savoir avec la modestie, une fortune petite, une grande richesse morale, beaucoup de livres, peu d'embarras, la science sans oppression du peuple. Vous n'avez pour répondre entièrement à mon idéal que ces gros livres à soulever et une pioche parfois. Puis un peu plus de mépris des villes et du monde, un peu plus de vaste mer où tout est confondu, un peu moins de Louis XIV et de Lafayette, de Sévigné, toute sotte espèce, quoique aimable, égoïste, vaine, petite et basse.

Basse n'est pas trop. Voyez leur conduite avec cette pauvre M^lle^ de Grignan, qu'on fait religieuse pour la frustrer de son héritage, et cette autre fille qu'on sacrifie aussi au jeune M.Q. Mais celle-ci, c'était sacrifier sa fille et soi-même; l'autre, c'était manquer de probité et d'humanité.

Gibbon s'occupe toujours de Bayle, n'est-ce point Bayle en dépit du vraie génie de Bayle ?

XXIV

Herblay, samedi 1848.

Vous avez été un peu malade ? Est-ce pour cela que vous tenez si mal vos promesses? Je n'ai eu ni *bonnes feuilles* ni vous, et votre visite ici reste un rêve. Vous parlez même de *m'envoyer* votre volume dans dix jours ; vous ne venez donc pas encore ? Vous parlez de projets. Depuis que je vous ai vu juger le plus grand ennui et le plus rude malheur de se retirer à la campagne, j'ai fort désiré de vous voir rester à Paris, et les événements ont secondé mes vœux, car pourquoi quitteriez-vous une position agréable, quand, dans peu, tout sera rentré dans l'ordre, dans l'esprit, et, je le crois, dans la monarchie. Je ne m'étonne pas de la capitulation de Milan dans de telles circonstances, et je ne trouve pas les Lombards à blâmer. Depuis la capitulation de Paris, les grandes villes capi-

tulent, c'est la guerre de civilisation. Ils comptaient sur nous, nous irons pour tout recommencer, car je ne crois pas les négociations possibles, à moins cependant que Vienne ne soit trop embarrassée.

J'ai eu ici une visite de Damas-Hinard, républicain de la veille, mais bien dégoûté. Il n'arrive que ce qu'on devait attendre, et il n'y a que les républicains desurpris. On pouvait craindre des événements bien plus malheureux.

Dites-moi si vous voyez Thiers et s'il lit *le Carrosse de M. Aguado.*

S'il ne le lit pas, ce n'est pas ma faute, il m'a dit qu'il le lirait volontiers, mais je ne sais s'il lui est parvenu. Ce travail fait comprendre ce que Leroux voulait dire l'autre jour avec sa *vraie* propriété.

Je reste un peu socialiste, socialiste-royaliste, c'est-à-dire humanitaire avec Leroux et politique avec Royer-Collard. Il faudra bien admettre ce que le socialisme a de bon, mais ce ne sera ni Ledru-Rollin ni Proudhon.

Vous ne m'écrivez plus, vous ne dites rien, je suis fort curieuse de vos projets. J'espère que ce n'est pas pour quitter la France. Ne faites rien d'imprudent à ce sujet, nous aurons pour *Président* un ami, comptez-y, ou un Roi, dont il sera le premier ministre. Et vous voilà ambassadeur !

Je crois que le mien (1) va arriver. Vous avez donc renoncé à Oxford ?

Je voudrais bien lire votre *Sainteté*, j'en ai besoin aussi pour un travail. Je suis retournée à la littérature, j'en ai retrouvé les charmes, on n'a d'esprit que chez soi dans ce moment, tout est bête au dehors.

Parlez-moi de vous, et dites-moi ce que vous faites et apportez donc le volume vous-même. Je vous croyais au *Marais* (2); passez-vous donc toute la belle saison en ville? C'est cela qui vous rend malade.

XXV

Herblay, mercredi 7 septembre 1848.

Je ne me flattais pas que vous viendriez à Herblay, mais je

(1) Bulwer.
(2) Chez M. Molé.

croyais que vous ne quitteriez pas Paris. Je trouve votre résolution d'un homme ferme, vous faites bien d'aller vers ces pays où Bayle et d'autres ont été penser librement. Mais ce départ me touche, non pas que je vous aie aimé autrefois, non pas pour des souvenirs que vous ne semblez pas garder même pour d'autres qui les méritaient plus que moi, mais parce que vous êtes l'homme le plus distingué, le plus aimable, le meilleur de ce temps. Vous vous en allez seul, avec une santé délicate, assez mélancolique, et vous changez, je crois, pour la première fois de vie et de patrie. Pour moi, cela m'amuserait, et les objets nouveaux ont leur attrait, mais je ne sais si vous êtes ainsi fait. Vous regretterez vos salons de Paris, des dames, peut-être des demoiselles, dont vous avez l'habitude à Paris.

Vous êtes si secret dans ce que vous faites, on sait si peu votre vie intérieure, vous craignez si fort d'inspirer quelque chose de vif même en amitié, il faut si bien se modérer sur vous même pour ne pas vous effaroucher, qu'on peut être liée des années avec vous sans vous exprimer rien de son intérêt et de son admiration. Peut-être c'est dans votre livre qu'on vous trouve le plus, et c'est là que vous vivez. Mais ces hommes, que vous avez étudiés, avaient, même dans leurs austérités les plus outrées, des affections, des soins, et Pascal avait un besoin perpétuel de Mme Périer, chez laquelle il est enfin venu vivre. Vous, cette sœur des hommes distingués, qu'en eussiez-vous fait? Ne vous eût-elle pas été importune? Avec cette nature fugitive de la poésie volante, unie à la pensée, on a du sérieux sans sérieux, et les formes et les apparences détruisent les réalités et les vraies beautés de la vie. Vous imposez aux autres ce que vous faites pour vous-même, se renfermer en soi et se taire. Mais ces hommes de Port-Royal ne faisaient pas cela. Ce qui fait cela c'est l'homme à moitié solitaire, à moitié évaporé, qui reçoit sa loi à la volée du monde ou de la retraite, qui compte trop la foule et s'en laisse éblouir, qui passe sans cesse d'une impression à l'autre, ne voulant se livrer à aucune. Depuis longtemps que vous m'avez écrit que vous ne vouliez être qu'un homme du monde, j'ai bien vu qu'il fallait vous laisser passer cette fantaisie singulière dans un homme d'esprit. Vous disiez aussi, il est vrai, alors (car vous dites souvent le contraire) que vous iriez vivre dans la retraite

dès que vous le pourriez. Pourquoi n'êtes-vous pas composé de ces éléments plus solides, qui vivent dans le monde sans en être et dans la retraite à fantaisie? Vous prenez au sérieux dans votre livre les faiblesses de tous ces bêtes de gens dont le monde se compose. Oh! quand j'y vivais, comme leur *bêtise* me paraissait leur excuse! Vous êtes sévère et cent fois meilleur au fond que vous ne semblez dans votre livre. Je compte que, dans cette Université de Liège, vous allez trouver ces hommes qu'on rencontre par toute l'Europe, que j'appelle *le vrai public*, hommes d'une autre trempe qu'à Paris, hommes forts et simples, qui vivent d'une vie à eux, mêlée de famille et d'affections, mais qui ignorent absolument l'existence de Paris. L'air, le jour n'est que hors de Paris, le calme aussi et la force, et l'universalité des choses. Edward Bulwer (frère d'Henry) dit bien « qu'il y a deux choses au monde : la nature humaine et la nature française ». L'importance excessive attachée aux petites choses à Paris interdit les plus tendres et nuit à toute chose.

Laissez-moi espérer que si Herblay n'est pas votre retraite aujourd'hui, il le sera peut-être plus tard, quand vous serez rendu à l'Académie, quand vous n'aurez plus que le côté sérieux, quand les femmes ne seront plus tant dans la vie du poète, et qu'il se tournera vers l'éternelle beauté. Vous saluerez en attendant ces blonds et frais visages flamands, ces filles naïves et lourdes qui ont leur charme. Mais vous ne ferez qu'effleurer non plus ces beautés-là. Une Université eût été toujours chère à Platon. C'est là que de jeunes esprits, de jeunes cœurs se préparent à vivre, à souffrir, à briller et qu'un mot de vous saura les charmer. Les plus intelligents seront les plus pauvres et les plus mal mis, par cette loi de la rareté de l'esprit qui ne le fait ressortir que d'un grand nombre. Vous pourrez choisir quelques disciples favoris. Liège doit être dévote un peu ; n'allez pas vous laisser séduire et songez que l'avenir est comme vous l'avez tracé dans ce troisième volume.

Pour moi, vous voyant partir seul, je me reproche de vivre ici heureuse avec mes enfants. Je suis pourtant occupée et charmée du petit, qui est plus d'un âge qui convient aux mères ; il est fort intelligent, plein d'agrément. L'aîné a déjà sa vie et ses passions à lui ; c'est un ami plus qu'un fils, et la maternité d'ailleurs est surtout pour les petits. Tout s'envole autour de

nous ; la race qui nous suivra n'a pas besoin de nous long-temps, et les amis sont en définitive ce qui nous restera de plus cher et de plus aimable. Ils sont nos contemporains, ils en savent plus long que nos enfants ; nos enfants grandissent et partent ; nos amis vieillissent et nous restent. Laissez-moi du moins cet espoir.

Mais pourquoi souhaiter que vous fussiez plus grave ou plus ouvert ? Vous perdriez peut-être de vos charmes. C'est tout un ensemble inquiétant mais charmant. Si je crois qu'au fond il y a pourtant quelque solidité dans vos affections, je n'en suis jamais sûre, et par un accent glacé qui vous est facile au besoin, vous savez vous replacer sur ce terrain de la sublime indifférence, et nous commander d'y rester.

La lettre de Mme Hamelin n'était-elle pas comique et spirituelle? Vous attendiez-vous que Port-Royal eût fait la République? Elle n'est pas très contente de Capponi, mais il est premier ministre à un mauvais moment, quand l'Italie veut s'unir. Le père de mon enfant est ministre avec lui (des cultes) et le domine fort (1).

(1) Nous apprenons ainsi que le père du second enfant de Hortense était Jacobo Mazzei. Sainte-Beuve, qui n'avait pas conservé de lettres d'elle postérieures à celles-ci, avait écrit sur la partie contenant son adresse : « de Mme Allart, à garder ».

LA RESPONSABILITÉ CRIMINELLE

Bien que le débat sur la question de la peine capitale ait paru clos théoriquement, il n'est pas de jour qui ne nous apporte des pétitions spontanées de jurés ou d'autres collectivités tendant au maintien de la peine de mort. Pétitions plus impulsives que raisonnées, sans doute; néanmoins, il y a lieu de s'inquiéter de telles manifestations.

Rien d'étonnant dans la circonstance à ce que l'égoïsme vigilant des individus (disons leur souci de la sécurité sociale) pousse le cri d'alarme. Force nous est, en effet, de reconnaître que la justice criminelle est de plus en plus débordée par le crime lui-même.

L'aggravation du danger tient à deux causes synergiques: d'une part l'augmentation absolue du nombre des attentats contre la vie humaine, d'autre part le nombre de plus en plus grand des accusés qui échappent — ou quasi— à toute répression, grâce à la notion de plus en plus élargie de l'irresponsabilité médicalement certifiée.

On comprend donc que les jurés, hommes quelconques, c'est-à-dire ne se piquant de philanthropie et d'équité que pour autant que leur sécurité ne se trouve pas compromise, refusent délibérément d'entendre quoi que ce soit, et s'écrient avec Alphonse Karr: « Que MM. les assassins commencent ! »

Malheureusement, pour un symptôme aussi grave que celui de la criminalité croissante, il serait puéril de s'hypnotiser sur cette malheureuse question de la peine de mort; la solution n'est, à coup sûr, pas là ; c'est ailleurs, plus loin et plus haut, qu'il faut rechercher les causes de cette calamité sociale, et peut-être le remède qu'il conviendrait d'appliquer.

§

Il n'est pas d'institution sociale plus incohérente que notre justice criminelle contemporaine. Imaginez la médecine continuant à respecter comme des textes intangibles les décisions

d'Hippocrate, de Galien et de tous les hommes qui successivement arrivèrent à imposer à la science de leur époque leur propre manière de voir, de telle sorte que tout s'additionne pêle-mêle sans se neutraliser, vous aurez une idée approximative du gâchis où patauge notre justice criminelle.

Constituée par une série de traditions qui vont sans cesse se compliquant et s'imbriquant les unes dans les autres, elle représente un assemblage hétéroclite des tendances les plus diverses où s'égara l'esprit humain à travers la suite des âges: loi du talion atténuée, conceptions métaphysiques et enfin applications scientifiques dosées au petit bonheur des modes.

Un esprit traditionnaliste aussi rigoureux que celui des religions maintient l'édifice des lois. Poussée par une pression trop forte de l'opinion publique, la loi en vient pourtant à tenir compte, dans une certaine mesure, des nouveaux progrès de l'esprit humain ; mais elle ne renonce pas pour cela aux textes sacro-saints qui lui ont été légués ; une contradiction de plus ne fait qu'enrichir sa complexité luxuriante.

Ce fatras inextricable, où les plus érudits parviennent rarement à se reconnaître, semble cependant le plus intangible de nos monuments historiques : sa vétusté même en fait une chose sacrée, et, dans une époque comme la nôtre, où la critique et l'analyse n'ont plus d'égards pour quoi que ce soit, la juridiction criminelle, seule, plane au-dessus de toutes les atteintes.

La constitution de la législation criminelle est telle que — chose incroyable ! — les juristes eux-mêmes ne sont pas d'accord sur le sens de la fonction qui lui est dévolue. Les uns, métaphysiciens intransigeants, en font une sorte de sacerdoce laïque n'ayant d'autre but que de faire régner sur terre une justice divine absolue ; les autres, utilitaires résolus, veulent limiter sa fonction à une police intérieure, à l'établissement de la sécurité matérielle au sein de la société.

Les éclectiques, enfin, croient pouvoir concilier ces deux préoccupations, non seulement entre elles, mais avec des éléments nouveaux, scientifiques ou humanitaires.

En dépit du courant de l'esprit moderne, qui laisse délibérément l'absolu chez lui, et ne lui permet aucune intrusion dans la vie pratique, en dépit des tendances très sérieuses de certains hommes de loi, le *souci* de l'équité absolue reste la

pierre angulaire de l'édifice. Le point essentiel est de savoir si telle chose est juste ou injuste. L'homme de loi condescend, certes, à tenir compte de la sécurité individuelle ; mais ne lui demandez pas de renoncer à cette idée qu'il est le représentant sur terre de la Justice métaphysique. C'est là sa citadelle sacrée.

Le Magistrat, qui ne connaît rien de la vie, fort peu de psychologie, rien des méthodes scientifiques, est un homme d'un autre âge. Dans l'éducation qu'il reçoit, rien ne l'a préparé aux redoutables fonctions qu'il doit remplir. Le formalisme étroit qui fut toujours la tare caractéristique des gens de robe n'a pas varié de nos jours et est peut-être une des causes les plus profondes de tout le malentendu.

Pour la majorité des jurisconsultes, pour ceux qui, dénués de tout parti pris outrancier, pratiquent un prudent éclectisme, le but de la justice est d'atteindre à la fois trois buts différents, de trouver le terme de conciliation où la justice puisse être à la fois l'expression aussi approchée que possible de l'équité absolue et l'assurance de la sécurité sociale, tout en amendant la rigueur de ses arrêts par la commisération humanitaire qui convient à nos temps plus sociables.

Concevoir la justice comme l'expression d'une équité absolue est assurément une intention très louable. Ce parti pris est beau, comme une belle religion est belle, comme est belle une vie remplie exclusivement par le souci d'un idéal très pur. Il est vrai que l'Homme de loi représente une espèce de saint très spécial, un saint qui imposerait *à autrui* ses macérations et ses sacrifices, en se contentant de donner des indications qui sont des ordres, d'une voix doucement autoritaire.

Il est vrai aussi que cette Equité métaphysique, notion idéologique et par conséquent irréelle, paraît devoir être réservée au domaine exclusif des religions. Une notion idéale est une chose qu'il faut s'efforcer de faire admirer aux hommes, mais qui ne doit en aucun cas être *imposée*. Ce n'est pas un repère d'une précision suffisante pour qu'il soit légitime d'en faire le pivot d'un appareil comme la justice. Le moins qu'on puisse lui reprocher est la proportion d'arbitraire qu'il comporte. Comparez les différences prodigieuses qui séparent les idéals des diverses religions.

N'importe : cette équité absolue serait une conception de

la justice dont la beauté n'est déniée par personne, si du moins elle était réalisée.

D'autre part, le rôle plus modeste de la justice gardienne de la sécurité sociale, intéressant directement notre instinct de conservation, ne peut nous paraître si méprisable. Si nous nous différencions des peuplades barbares par une activité plus intensive, plus intelligente, c'est grâce à la sécurité intérieure relative dont nous jouissons. Une collectivité dont toutes les énergies sont absorbées par le souci d'une constante défensive individuelle est incapable de vaquer à des occupations plus complexes, plus intellectuelles, plus fécondes, etc...

Ni l'une ni l'autre des deux grandes polarisations de la justice n'est donc négligeable en soi et les champions de chacune d'elles ont beau jeu à mettre en valeur leur propre manière de voir.

Le malheur est que les deux buts sont contradictoires, inconciliables : autant vaudrait chercher la quadrature du cercle.

Notre législation actuelle est incapable d'assurer valablement la sécurité de ses protégés, parce qu'elle en est empêchée par le souci de l'équité absolue ou par l'émotion humanitaire, et d'autre part, elle ne peut réaliser l'équité désirable parce qu'il lui faut, malgré tout, tenir compte de la sécurité sociale.

C'est qu'en effet la notion de l'irresponsabilité humaine (dans certains cas déterminés) vient contraindre la justice à opter entre deux solutions contradictoires : d'une part, l'équité absolue, d'autre l'application pratique. Par l'adoption de l'idée d'irresponsabilité, la justice est obligée de reconnaître qu'elle n'est ni une religion ni une spéculation pure. Un irresponsable à tendances criminelles constitue un fléau social permanent : le libre exercice de son activité est inadmissible dans une société policée.

L'équité absolue ne permet pas, en effet, d'infliger un dommage, si léger soit-il, à un malfaiteur dûment reconnu irresponsable de ses actions. Même si vous prenez soin de dénommer asile d'aliénés la prison dans laquelle vous l'enfermez, l'atteinte à la liberté individuelle n'en est pas moins flagrante : votre justice s'apparente fâcheusement à un bas égoïsme.

Un particulier que le hasard met en présence d'une vipère l'écrasera avant qu'elle ait eu le temps de le mordre, s'il est

un homme quelconque, sacrifiant sans vergogne l'équité absolue à sa sécurité individuelle. Pénétré au contraire des principes d'une équité absolue, il est clair qu'il ne s'arrogera pas un droit *bestial* de vengeance; la vipère peut le mordre, il sacrifiera sans hésitation sa sécurité individuelle à l'équité absolue.

La législation criminelle ne présente pas des réactions aussi logiques : elle se comporte comme un homme ignorant, attendant bénévolement l'attaque, puis comme un être bestial, assouvissant sa vengeance. Elle sacrifie la sécurité à l'équité, puis celle-ci à celle-là — Un malandrin, je suppose, exécute, soit par cupidité, soit par *perversité essentielle*, sa première tentative d'assassinat. Tout a été prévu par lui, minutieusement, sauf ce qui advient en réalité : la victime en est quitte pour la peur et l'assassin se fait pincer. C'est là un cas quotidien. Que fait la justice, notre Justice? L'équité absolue ne permettant pas d'infliger quelque dommage à celui qui, en fait, n'a réalisé aucun mal, on remet le malandrin en liberté, après un laps de prison insignifiant. Mais ensuite ? Si la cupidité a été la cause du premier méfait et qu'on omette de pourvoir le malfaiteur de tout ce qu'il peut désirer, il est évident qu'il recommencera en prenant mieux ses précautions, et la même conclusion pratique intervient, si c'est une perversité essentielle qui avait déterminé le crime. Dans les deux cas, une ou plusieurs victimes anonymes se trouvent, de propos délibéré, immolées au concept de l'équité absolue. Mais suivons notre malandrin : après une série plus ou moins longue d'affaires qui ont réussi, il retombe entre les mains de dame Justice : cette fois, plus d'hésitations, la société doit être purgée de ce dangereux malfaiteur. Vainement les philosophes invoqueraient-ils ici l'étroit déterminisme qui régit les actions humaines; il faut qu'il soit mis hors d'état de nuire : l'équité absolue est à son tour immolée à la sécurité sociale.

La Justice, en effet, ne peut suivre les spéculations du philosophe concluant au déterminisme rigoureux, puisque la notion même d'une irresponsabilité limitée à certains cas, imposée par les médecins, est subie par elle avec répugnance, non acceptée. Si en effet la justice acceptait franchement cette notion, avec les conséquences qu'elle comporte, elle devrait reconnaître que les notions de *juste* et d'*injuste* ne sont pas

de son ressort : on ne peut dire qu'un irresponsable délinquant soit *injuste ;* on peut dire seulement qu'il est *dangereux*. Les notions de juste et d'injuste devraient donc céder la place à celles de dangereux ou non dangereux. Malheureusement, une telle conception ne peut être proclamée en toute franchise : amputé de ses prérogatives métaphysiques, le rôle du grand lama n'est plus que celui d'un chien de garde ; on ne peut songer à une telle abdication.

Rien n'est donc changé dans la notion essentielle du juste et de l'injuste ; l'irresponsabilité, dont on ne peut pas ne pas tenir compte, devient une question secondaire, une sorte de coefficient zéro qui arrache définitivement le patient aux représailles de la justice. L'irresponsable est abandonné à lui-même si le crime est passionnel, aux médecins aliénistes dans les autres cas.

L'irresponsabilité est devenue un moyen très simple d'échapper à la justice : les malfaiteurs le savent bien, et ceux qui ont la chance de pouvoir établir qu'une arrière-grand'tante fut atteinte de troubles cérébraux, bénéficient, dans l'exercice de leur *profession*, d'une impunité quasi complète. Au nom de l'équité absolue, ils ont acquis le droit de poignarder ou de fusiller (à leur choix) tout citoyen qui passe à leur portée.

Si nous observons de plus que, les progrès de la psychiâtrie aidant, le domaine de l'irresponsabilité gagne du terrain de jour en jour et ne saurait manquer d'englober bientôt toute la catégorie des individus susceptibles de commettre un mauvais coup, il est clair que l'immunité des irresponsables est un gros danger pour la société.

On comprend dès lors que le magistrat n'abdique pas volontiers ses prérogatives en faveur du médecin. En outre de la répugnance bien naturelle que l'homme, habitué à prononcer *cela doit*, éprouve à s'effacer devant l'homme qui constate *cela est*, le magistrat le mieux éclairé ne se résout qu'avec les plus grandes difficultés à faire intervenir les experts psychiâtres. C'est seulement pied à pied que le médecin gagne du terrain et arrache aux griffes de la justice un plus grand nombre des sujets que sa science lui démontre irresponsables. Le triomphe de la science apparaît comme une déroute de la justice ; une telle antinomie est flagrante.

Observons d'ailleurs combien l'attitude de la justice actuelle

vis-à-vis de la question de l'irresponsabilité est une attitude de réticence et d'ignorance, sinon de mauvaise foi.

Il est vrai, l'intervention officielle des experts psychiâtres semble attester que la Magistrature s'abandonne en toute confiance aux données scientifiques. Ce n'est là pourtant qu'une apparence : les conclusions des experts aliénistes sont presque toujours respectées, mais ces experts ne sont appelés que si les magistrats le jugent bon, c'est-à-dire s'il y a pour eux, hommes de bon sens, une suffisante présomption de folie. C'est un triomphe pour un avocat que d'obtenir l'intervention des experts auprès de son client. On sait que le Procureur de la République, champion du sens commun, conserve le droit de veto sur les décisions des psychiâtres au sujet de l'internement des aliénés. En cas de contestation, le Magistrat a le droit de juger par lui-même, et de décider l'élargissement d'un malade malgré les protestations du médecin traitant.

Le premier et le dernier mot, dans cette question, restent toujours à cette raison courante qui se décide sur la moyenne des apparences.

Reconnaître franchement la compétence de la science, ce serait se conformer aux indications essentielles de cette science. Or, s'il est une donnée précise en aliénation mentale, c'est précisément *l'insuffisance du vulgaire bon sens à démêler, dans les cas difficiles, le fou du non-fou*. Nombre de cas exigent de la part du spécialiste une étude attentive, où des nuances psychologiques assez ténues jouent un rôle important. La faculté d'analyse du bon sens ne va pas si loin : la présomption de folie s'établit en général sur des données beaucoup trop restreintes. L'idée banale qu'on se fait du fou est limitée à l'idiot et à l'excité maniaque. Maint homme de loi reconnaît pour fou tout sujet incapable de distinguer un sou d'un louis. Excellente pierre de touche ! à cela près que, sur 100 aliénés, 99 au moins seront capables de faire la distinction, et que d'ailleurs la simulation d'un tel symptôme ne comporte pas d'insurmontables difficultés.

Les distinctions de meurtre et assassinat, préméditation ou non-préméditation, ne sont nullement, d'autre part, des critères définitifs de folie ou de bons sens.

A côté de l'impulsif, de celui qui voit rouge tout à coup, il existe nombre d'aliénés authentiques qui sont capables de pré-

méditer leur crime, d'en étudier les conditions avec une minutie, une précaution incroyables : les persécutés, les *idiots*, les épileptiques, etc...

Mais c'est là une des données sur lesquelles le bon sens est intransigeant : il accorde volontiers qu'un homme qui a agi brusquement dans un éclair d'impulsion est irresponsable; au contraire, celui qui a longuement prémédité les circonstances accessoires de son crime, qui a mûri avec précaution toutes les chances favorables, celui-là apparaît pleinement responsable : *il a eu le temps de la réflexion.*

Le raisonnement inverse serait, sans doute, d'une logique plus serrée : pour qu'un homme ait mûri aussi longuement son forfait, dans des conditions telles que la réflexion a eu tout le temps de se produire, il faut vraiment qu'une cause profonde ait inhibé la mentalité de ce malheureux : la réflexion même n'apporte aucune correction à ses actes.

Il s'en faut, d'ailleurs, que le dernier mot ait été dit dans cette question, et le mot « responsabilité », autour duquel médecins et magistrats mènent si grand bruit, n'est lui-même qu'une étiquette trompeuse derrière laquelle se dissimule un compromis entre la notion idéale de justice et ses indications pratiques. Il n'y a pas de responsabilité atténuée, ni de quart de responsabilité, ni de centième de responsabilité.

Il n'y a pas de volonté, à proprement parler, indifférente : la conception du libre arbitre a vécu. Tout acte accompli portait avec lui ses raisons déterminantes. Nos philosophes se sont rangés au déterminisme assez récemment; mais il y a beau temps que l'opinion générale avait pris parti, implicitement. Imaginez un cas où ni la passion ni l'intérêt ne viennent adultérer la spontanéité de ses décisions : faites jouer devant un public quelconque une pièce où les personnages agiront en vertu d'un libre arbitre propre, où le déterminisme ne jouera aucun rôle, et vous vous rendrez compte que la conception du libre arbitre n'a pas du tout la faveur populaire. C'est une idée complètement démonétisée : elle n'a plus cours qu'au Palais de Justice. Nos magistrats continuent à distribuer en son nom la prison et la mort : cela n'a aucune importance; mais qu'on n'aille pas croire que nous prenons cela au sérieux.

En vérité, nous portons tous avec nous notre fatalité inté-

rieure d'atavisme, d'éducation, de tempérament : d'une façon absolue, personne n'est responsable de ses actes.

Seulement, une telle opinion, reconnue pour vraie dans l'ordre spéculatif, ne saurait être appliquée en un Code, parce qu'elle rendrait toute justice impossible : l'équité absolue ne peut être réalisée, à cause du rôle pratique qui incombe à la Justice.

Aussi bien, il faut en prendre son parti : tout ce qui est vivant, société ou individu, ne persiste à vivre que par un égoïsme fondamental, par une rupture de l'équité absolue : l'être vivant doit se décider à violer la justice métaphysique ou se résoudre au suicide. On appelle homme juste celui qui restreint à un minimum pratique la nécessité de commettre des injustices.

§

Telle qu'elle existe, notre jurisprudence criminelle est donc un instrument hétéroclite qui n'est proprement adapté à aucune fonction définie. Nous venons de le voir : elle n'hésite nullement à violer l'équité métaphysique; mais, pour ce qui est de la sécurité individuelle, il faut avouer que les résultats obtenus sont loin d'être satisfaisants.

Le nombre chaque jour croissant des méfaits de toutes sortes, agressions, meurtres, assassinats, démontre assez que tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des justices; il suffit d'ouvrir un journal, à la rubrique faits-divers, pour être complètement édifié : la sécurité individuelle, spécialement dans les grands centres, est un mythe.

Qu'une telle défectuosité soit imputable en partie à l'organisation de la police, cela ne saurait faire question : mais c'est dans le droit criminel qu'il faut chercher la cause principale d'un tel état de choses.

Peine de mort mise à part, un quantum de séquestration correspondant à chaque délit constitue la réaction uniforme du Code criminel. Cette réaction doit-elle être considérée comme un mode édulcoré et uniformisé de la vengeance individuelle ou comme une méthode de traitement de la maladie criminelle?

Le premier point de vue, n'ayant qu'une valeur strictement émotive, ne nous arrêtera pas : nous sommes donc obligés d

considérer la séquestration comme la panacée universelle destinée à amender, sinon à guérir toutes les manifestations, de la criminalité.

Or, les actes criminels, abstraction faite des détails négligeables de « main d'œuvre », sont d'une diversité assez restreinte, il est vrai, mais les processus psychiques qui les rendent possibles paraissent beaucoup plus nombreux. L'uniformité du traitement appliqué à des individus si différents ne semble avoir d'autre avantage que de simplifier la tâche des magistrats. Le paradoxe quotidien des gens qui se livrent à des méfaits quelconques dans le seul but de se faire conduire en prison en est une attestation suffisante : pour certains dégénérés, en effet, la vie de prison, avec son recueillement claustral, la sociabilité de ses pensionnaires et la régularité de ses habitudes, apparaît comme la terre promise qui les débarrassera de leur ingrate et stérile liberté.

Mis à part ces cas exceptionnels (?), il est très certain que, pour le reste des délinquants, la séquestration est considérée comme un châtiment. Châtiment uniforme, ne variant à peu près que par la durée d'application, voilà notre panacée universelle. Le crime, peut-on dire, est une maladie sociale que nous soignons à coups de bâton. Cette méthode de traitement constitue-t-elle la méthode la plus efficace, est-elle même une méthode efficace? voilà ce qui n'a jamais été démontré d'une façon sérieuse. Les procédés de rigueur, ne l'oublions pas, étaient encore employés au siècle dernier pour le traitement de l'aliénation mentale, maladie psychique. On y a renoncé, et les avantages de cette renonciation se sont trouvés incomparables.

§

Loin de nous, certes, la prétention folle de résoudre ici en ses détails un des problèmes sociaux les plus complexes qui soient à l'heure actuelle. Ils nous paraît seulement nécessaire de souligner les raisons principales de l'imperfection du système judiciaire actuel, d'une part, intentions multiples et contradictoires, d'autre part, mauvaise adaptation des moyens employés.

Admettons, en effet, que, reconnaissant son impuissance à réaliser des visées trop ambitieuses, la justice criminelle consente à n'être que le modeste instrument de sauvegarde des

membres de la société : elle abdique toute préoccupation autre, *son seul effort vise à diminuer, sinon à empêcher, l'apparition du crime.*

Avec ce parti pris très net, la Justice renonce aux dogmes, aux sentiments, aux formules toutes faites, elle devient impassible comme une investigation scientifique ; le Magistrat, sans aucune arrière-pensée, devient un homme de science ouvert aux éclaircissements de l'observation et de l'expérimentation.

La justice, devenue humaine, moderne, contemporaine, ne connaît pas d'autre axiome que le suivant :

Les notions de juste et injuste, responsable et irresponsable sont chassées de la préoccupation judiciaire.

Un seul point reste à examiner : tel individu est-il ou non dangereux ?

Tel individu n'est pas dangereux pour la société? Ne vous mêlez pas de savoir s'il est innocent ou coupable : c'est affaire entre lui et sa conscience, vous n'avez rien à voir là-dedans.

Tel autre est dangereux, au contraire? Peu m'importe qu'il soit innocent selon votre conception de la justice. Débarrassez-moi de ce juste dangereux, mettez-le hors d'état de me nuire de nouveau. Faites mieux : mettez-le hors d'état de nuire définitivement dès la première fois, si la science dont vous disposez vous permet d'affirmer qu'un tel sujet en arrivera fatalement à devenir criminel.

Affirmer qu'un individu est dangereux lorsque, pour la septième fois, il se fait pincer à pratiquer la tentative homicide, est vraiment d'une science trop rudimentaire.

Les données acquises par la psychologie normale et par la psychologie morbide donneront en cette matière des conclusions utiles.

Le magistrat psychologue, mis en présence d'un malfaiteur, ne se bornera pas à chercher dans sa balance juridique quelle peine correspond à un acte déterminé. Il saura que l'acte commis n'est qu'un accident, qu'une *révélation* dont l'importance est, à tout prendre, assez secondaire. On peut avoir tué nombre de ses semblables, sans cesser d'être l'homme le plus inoffensif du monde; on peut n'avoir encore pas commis le plus léger méfait, et être néanmoins le plus dangereux de tous les malfaiteurs. Il est nombre de cas où la science psychologique peut affirmer de tels pronostics.

Certes, la science, ici comme ailleurs, laisse encore beaucoup à désirer, et il s'en faut qu'elle soit pleinement en mesure de jouer un tel rôle. Mais la médecine générale elle-même laisse aussi beaucoup à désirer ; n'importe : nous l'utilisons avec avantage, et la somme des bienfaits répandus à travers le monde par la médecine l'emporte assurément de beaucoup sur les méfaits et les dommages dont elle a été l'instrument. L'imperfection de la science, dans certains cas litigieux, ne saurait être un argument propre à anéantir la certitude dans les cas où elle existe.

§

Voilà donc un certain nombre de sujets reconnus pour *dangereux*. La réaction de la justice consiste à les mettre *hors d'état de nuire*, sans plus, sans que soit impliquée par là aucune idée de punition quelconque.

Ce premier triage accompli, allons-nous imposer un traitement uniforme (uniforme, avec seulement des modalités de durée) à tous les sujets dangereux que la justice a retenus dans ses filets ? Les traitements doivent évidemment différer suivant la nature de la maladie.

Et tout d'abord, un tel sujet est-il dangereux d'une façon incurable ou peut-on espérer modifier ses réactions dangereuses ?

Dans le premier cas, il est évident que le sujet doit être mis hors d'état de nuire d'une façon définitive. Que le moyen choisi soit la peine de mort, ou l'internement dans une prison ou un asile, c'est affaire de sentiment : observons seulement que, pour cette catégorie spéciale de condamnés, les moyens de rigueur en général employés sont spécialement odieux : ils n'ont pas pour excuse de vouloir amender le sujet reconnu incurable, ils sont une survivance de la loi du talion dans sa froide brutalité.

Lorsqu'au contraire on peut espérer modifier les réactions dangereuses du sujet, tout l'intérêt se porte sur le choix des moyens propres à employer pour atteindre ce but. C'est ici que peut-être l'application du châtiment pourra intervenir. Mais le Magistrat n'en usera qu'avec une extrême modération. Il se rappellera que si les moyens de violence rebutent le roquet, ils exaspèrent au contraire le dogue. Il n'oubliera pas

que si la répression brutale est capable d'arrêter, d'inhiber les velléités criminelles d'un certain nombre de sujets, — elle ne fait au contraire qu'exaspérer, pousser à la révolte et à la vengeance une catégorie beaucoup plus importante et plus essentielle de malfaiteurs.

C'est précisément ici qu'interviendra l'appréciation de la différence psychique rangée à tort sous la notion de responsabilité ou non-responsabilité.

Pour certains sujets (je n'ose dire pour beaucoup), la perspective d'un châtiment entre en jeu dans le conflit des causes déterminantes. Elle est un élément prépondérant dans la détermination volontaire. Appelez ces sujets *responsables* si vous voulez : dites qu'ils sont *amendables*, ce sera plus exact. Un enfant ou un animal peuvent être amendés, — corrigés, par la crainte du châtiment.

Pour d'autres, au contraire, la perspective du châtiment est incapable d'entrer en lutte avec les impulsions psychiques, soit parce que celles-ci sont trop puissantes, soit parce que la représentation mentale du châtiment est trop faible. Dans ce second cas, le châtiment représente une brutalité inutile ; si au contraire les impulsions psychiques sont trop puissantes, le châtiment, loin de servir de frein, entrera en jeu au contraire comme un excitant nouveau et vous aurez pour résultat d'exaspérer le feu que vous vouliez éteindre. Ne dites pas qu'ils sont *irresponsables :* dites qu'ils sont *non-amendables*. Un enfant de six semaines ou un idiot sont non-amendables, par défaut de représentations psychiques ; un animal vicieux ou une bête féroce sont non amendables par prédominance des impulsions instinctives.

Il ne faut, en aucun cas, perdre de vue que les malfaiteurs criminels sont presque toujours des anormaux, sinon des aliénés.

Or, dans la catégorie des aliénés purs, la distinction dont nous parlons est connue depuis longtemps. Il est certain que les méthodes de brutalité ne présentent aucun avantage pratique. Les méthodes de douceur, au contraire, ont fait leurs preuves depuis le commencement du siècle et leur supériorité ne fait plus question à l'heure actuelle chez les aliénistes. L'action appelle la réaction. Tenez tête à un agité, vous entretenez son agitation, vous la renforcez. C'est un miracle quoti-

dien que de voir s'atténuer l'agitation du furieux devant le calme de son entourage.

Au contraire — et le fait est beaucoup moins évident — certains autres malades semblent sensibles aux méthodes de coercition et la menace d'une punition peut déterminer l'inhibition de certaines impulsions délictueuses.

On conçoit donc que la substitution de la notion *d'amendabilité* à celle de *responsabilité* renferme autre chose qu'une querelle de mots. Au lieu de l'étiquette métaphysique de responsabilité, subterfuge puéril et qui se disloque de jour en jour sous les attaques de la science, nous avons une notion précise d'ordre scientifique, expérimental. Nous quittons le pays de La Chimère pour entrer dans celui de la réalité. Dès lors, les progrès de la psychiâtrie serviront à augmenter pratiquement la sécurité sociale, au lieu de la diminuer, comme ils font à l'heure actuelle.

MARCEL RÉJA.

POÈMES

—

SEXTINE DE L'ESPOIR MERVEILLEUX

As-tu trouvé des mots et des voix merveilleuses
Pour susciter l'astre nouveau de ton espoir
Triomphant de la mort, et des temps, et des soirs,
Révélant d'âge en âge à des âmes pieuses
La route qui conduit aux portes précieuses,
La route salvatrice à qui saura la voir?

A celles qui t'auront aimé feras-tu voir
Un geste dessiné par des mains merveilleuses
Sur l'horizon tragique où des fleurs précieuses
Adhalent des parfums de délice et d'espoir,
Geste annonciateur des aurores pieuses
Où s'anéantira l'ombre triste des soirs?

Sombres comme la mer s'endormant dans le soir,
Des âmes du futur t'attendent pour te voir
Déchirer, d'un transport de ta fureur pieuse,
Les voiles dérobant des clartés merveilleuses
A leurs yeux éperdus de douleur et d'espoir
Et que confirmerait ta force précieuse.

Plus ardent que l'éclat des pierres précieuses,
Que les ors d'un soleil sous le baiser du soir,
Dresseras-tu le corps vivant d'un jeune espoir,
Assez puissant pour que les yeux le puissent voir
Leur jeter la moisson de roses merveilleuses
Prise aux jardins enclos de ténèbres pieuses?

Marche dans un manteau d'humilité pieuse,
— La gangue est tutélaire aux gemmes précieuses ; —
Ainsi peut-être après les transes merveilleuses
D'approcher, sans faillir, de ton aube à ton soir,
L'étoile que ta foi n'a pas cessé de voir,
Auras-tu reculé l'horizon de l'espoir.

Si tu restes fidèle au merveilleux espoir
Dont la réalité, dans tes heures pieuses,
Arrachait à tes yeux, éblouis de la voir,
Des larmes que l'Archange estime précieuses,
Quand l'aube paraîtra qui n'aura pas de soir,
Elle te vêtira de couleurs merveilleuses.

Merveilleuses amours dont vivait ton espoir,
Aucun soir n'éteindra leurs mémoires pieuses,
Précieuse rançon des jours que tu pus voir.

★

SERVENTOIS POUR INVOQUER NOTRE-DAME DE LA JOIE

Si tu n'es à jamais emmurée à l'écart,
Si, pour fermer sur toi le ciel de ta retraite,
Nul démon n'a tranché, d'un seul coup de poignard,
Le lien qui t'attache à notre humble planète,
Si ta réalité, sensible aux seuls Voyants,
Veut nous toucher de ses rayons efficients
Venus du cycle des dieux intermédiaires,
Notre-Dame de Joie, entends notre prière !

Nous mettrons à tes pieds notre offrande : la part,
Que l'adverse destin nous fit large et complète,
Dans l'angoisse de vivre et dans son cauchemar,
Les infâmes désirs de nos heures secrètes

Qui rivent un fardeau de larves à nos flancs,
Et l'antique péché du désespoir gonflant
Nos seins blessés par les ongles de nos chimères :
Nous mettrons à tes pieds la douleur de la terre.

Nous ferons le silence en nous sous ton regard
Pour que ta voix y chante un hymne de conquête :
Quand nous aurons chassé les fantômes épars
Des mauvaises douleurs dont grimacent nos têtes,
Alors nous t'ouvrirons, jeune comme un printemps,
Clair comme un ciel après l'orage, et palpitant
D'une virginité reconquise et plus fière,
Notre cœur prêt à devenir ton sanctuaire.

Aide-nous à bâtir le magique rempart
Qui nous tienne à l'abri de toutes les défaites
Où nous aura plongés, complice des hasards,
Notre volonté faible et toujours imparfaite ;
Aide-nous à créer sur nos fronts triomphants
L'auréole propice à nos espoirs vivants,
Où s'épanouiront dans leur splendeur solaire
Les nobles fleurs de nos puissances les plus chères.

Un jour, notre âme ira sur son sidéral char
Vers le miroir où sa nudité se reflète.
Trouble comme un navire en proie aux vents échars,
Quand elle viendra, neuve à franchir les tempêtes
D'un monde de merveille et d'épouvantement,
Ivre de prononcer son propre jugement,
A la porte du ciel quêter sa fin dernière,
Tu seras là pour l'assister dans la Lumière.

ENVOI

Notre-Dame-de Joie, une sueur de sang
Baigne les pèlerins qui vont en frémissant
Chercher tes pieds perdus dans l'ombre du mystère ;
Mais ils communieront en tes fêtes austères.

☆

SERVENTOIS DE LA PARFAITE AMANTE

Tu veux être l'amante atteignant cette gloire :
Mener vers un ciel plus puissamment nuptial,
A travers l'heure d'or, à travers l'heure noire,
Une vie acharnée à son œuvre royal
D'incarner justement son occulte idéal!
L'aile de ton baiser, quelle est son envergure?
Es-tu femme à bâtir jusqu'un divin niveau,
Sur ton cœur délivré d'innéités obscures,
Le palais de l'amour et non pas son tombeau?

Ah! dans ce cœur, détruis le coin de territoire
Où les démons jaloux sèment les fleurs du mal;
Fais-y épanouir la rose probatoire
De volupté baignant dans son orbe aromal
Le couple devenu par elle baptismal,
Et donne au bien-aimé dénouant ta ceinture,
D'un élan contre quoi nul enfer ne prévaut,
Belle par la pudeur, belle par la luxure,
Le charme d'un baiser toujours jeune et nouveau.

Que tes yeux voient, de leur ferveur divinatoire,
Sa vie intérieure en clartés de cristal;
Concentre ta tendresse et tes dons méritoires,
Et tu fondras cet or natif et virginal
Avec l'airain de ses rêves en un métal
Enveloppant vos seins d'une magique armure.
Ajuste ton désir à son vœu, comme l'eau
De la mer immuable épouse la structure
D'insondables rochers dans son mystère enclos.

Qu'aux puissances de l'ombre arrachant la victoire,
L'instant de ta beauté touche à son but final :
Vêtir d'éternité le désir transitoire,
Et sublimer l'ardeur d'un geste d'animal
Pour en faire le Signe utile et le signal
Sur lequel descende en nous et nous transfigure,
Rayonnement de notre originel flambeau,
Cette part de notre âme excellente et plus pure
Dont nous désespérons à la sentir si haut.

Tu t'offriras toi-même, hostie expiatoire,
A l'amour prêt à regagner son ciel natal,
Tel un songe venu par la porte d'ivoire ;
Car tu dois désarmer de son instinct brutal
Ce frère de la mort, autant qu'elle fatal,
Qui fuirait, ne laissant que désastre et blessures ;
Car il faut que tes pleurs, théurgiques joyaux,
Forts par ton sacrifice adorable, conjurent
Ce maître souriant du monde et son fléau.

ENVOI

Maîtresse élue aux fins d'une haute aventure,
Sois la parfaite amante au grand cœur de héros,
Si tu veux, de l'amour terrible aux créatures,
Nous faire un dieu propice et non pas un bourreau.

VICTOR-ÉMILE MICHELET.

NOTES SUR LA LITTÉRATURE RUSSE DE NOTRE TEMPS

—

Rien n'est moins aisé que de se faire une idée juste et nette de l'état actuel de la littérature russe. Les uns idéalisent; d'autres parlent de décadence; il en est même qui affirment qu'il n'a jamais existé en Russie de littérature proprement dite. J'avoue, pour ma part, qu'on a bien de la peine à parler, pour la Russie, de milieu littéraire, de développement constant et régulier de la littérature, d'ensemble de traditions. La Russie a produit de grands génies isolés, des « maîtres » et leurs noms — Tolstoï, Dostoïevsky, Pouchkine, — égalent les plus célèbres de l'Europe. L'absence de traditions, de vrais milieux d'art, d'écoles ne doit pas être imputée à ces créateurs, car leur talent n'était pas par nature trop individuel et n'exigeait pas nécessairement l'isolement. Il demeure pourtant que la « littérature », au sens qu'a ce mot en Europe, existe à peine en Russie.

La vraie cause de ce fait échappera toujours à qui devrait ou voudrait ignorer les conditions dans lesquelles la littérature russe est née et a vécu. Pour ne retenir que l'essentiel, nous dirons seulement que toute la vie intellectuelle a toujours été si étroitement liée à la vie sociale et politique et a si bien dépendu d'elle que, de nos jours encore, l'art et la science, anormalement unis à la politique, sont comme écrasés par elle. Cette circonstance trop réelle est difficilement saisissable du dehors. La contrainte extérieure s'est constamment mêlée en intruse à la vie russe, a tâché de rendre impossible toute vie intellectuelle collective, a redouté tout groupement et dispersé de son mieux les « coupables ». N'est-il pas remarquable que nos écrivains de valeur ont tous été des réprouvés, parfois des exilés? Aucun n'est resté « sans tare », pas même l'innocent Pouchkine, pas même le sentimental et cosmopolite Tourguéneff. En Russie, quand les hommes de quelque notoriété ne se mêlent pas de politique, c'est la politique qui va les cher-

cher et se mêler de leurs affaires. Dès lors, s'ils ne sont pas encore dangereux, ne *peuvent*-ils pas le devenir? Toute « idée» artistique, scientifique ou philosophique, ne *peut*-elle pas devenir sociale, mener à l'action sociale? Or, c'est cela qu'on a toujours le plus redouté.

Le premier essai de créer un milieu esthétique et littéraire date de l'année 1895 environ.

En 1898 se fondait la revue *Mir Iskousstva* (éditée jusqu'à l'année 1904) autour de laquelle se groupait tout ce qu'il y avait de moderne et de combatif en littérature et en art (1). A la rédaction on rencontrait des poètes comme Balmont, Brussoff, Sologoub, etc., qui fondèrent en 1903 une revue à eux, *la Balance*, des écrivains comme Rosanow, Mérechkovsky, Minsky, préoccupés surtout de questions religieuses et philosophiques (ils ont eu aussi une revue, *la Voie Nouvelle*, 1903-1905), des critiques musicaux, Nouvel et Newrock (depuis 1902 ils organisent des soirées de musique moderne, très suivies par le public progressiste), des artistes comme Séroff, Korovine, Benois, Bakst, Somoff, rassemblés maintenant dans « l'union des peintres russes » et connus du public français par l'exposition universelle de 1900 (le pavillion russe était construit d'après les dessins de Korovine), ainsi que par l'exposition de 1906. Le *Mir Iskousstva* formait ainsi un centre, qui depuis s'est différencié.

Ces chercheurs et ces rebelles ne niaient pas qu'un étroit lien les unissait à la culture européenne. Mais bien qu'on ait souvent reproché à ces « novateurs » de n'être que des imitateurs, des « symbolistes » et des « décadents » français, leur mouvement demeurait original. Certes, nos « décadents » parlaient de « voies nouvelles » et d'art libre; ils haïssaient le réalisme et le moralisme de leurs devanciers; ils affectaient la plus profonde indifférence en matière de politique; ils prêchaient, non sans excès, l'art pour l'art. Cela a suffi pour que la société « libérale » russe mît ces libertaires au nombre des conservateurs, — conservateurs d'ailleurs inoffensifs, fous plutôt. Mais cela leur a permis d'être épargnés par le régime

(1) L'exposition russe, au « Salon d'Automne » de 1906, ainsi que les concerts russes au Grand Opéra de Paris au printemps de 1907, furent organisés par le Directeur du *Mir Iskousstva*, M. Serge Diaghilew.

policier : leur groupe a pu vivre. Sa prospérité lui fit des imitateurs.

Il ne comptait aucun écrivain qui égalât par son génie les Dostoïevsky et les Tolstoï. Sa force n'était pas celle du génie isolé. Bien que d'esprit individualiste, il se proposait avant tout le travail collectif. Je ne m'attarderai pas sur les destinées de ce premier mouvement littéraire russe, caractérisé par un profond respect pour la culture artistique de l'Europe et du monde, dans le passé et dans le présent. Ce respect d'ailleurs n'allait pas jusqu'à l'imitation ; il était une aide pour créer. Le groupe resta relativement restreint. Mais il ne faut pas oublier que les conditions sociales de la vie n'avaient pas changé ; le premier coup n'était pas porté encore.

On donne souvent Tchekhov et Gorky comme les plus remarquables écrivains russes de notre temps. Peut-être en effet sont-ils les plus remarquables ; mais sont-ils les plus caractéristiques? Malgré leurs différences, ils sont, au même titre, plutôt des représentants du passé, des « individualités isolées ». Leur talent est trop encore uniquement un don naturel. C'est surtout vrai de Gorky, dont le talent est exclusivement fait de la force inconsciente et aveugle d'un homme du peuple. L'action des événements de ces dernières années et l'influence des cercles intellectuels ont achevé de le perdre ; comme écrivain Gorky n'est plus, à l'heure actuelle, qu'un médiocre socialiste et un artiste défunt. L'Europe, toujours curieuse d'exotisme, l'a admiré un moment; mais il est sur le point d'être complètement oublié. Quant à Tchekhov, cet artiste profond et tendre, au dessin si merveilleusement fin et si menu qu'on ne peut le percevoir de loin, il est resté, jusqu'à sa mort, à la fois trop « lui-même » et trop russe, pour qu'on pût jamais le comprendre et le goûter en Europe.

A notre époque tout mouvement littéraire ou scientifique étroitement national, sans de fortes attaches à la culture universelle, est condamné à rester sans réelle valeur. Ces attaches, notre groupe « symboliste » les avait, et le courant qu'il créa alla peu à peu s'élargissant. Il marquait déjà quelque tendance, fort naturelle d'ailleurs, au mysticisme et à la religion, quand la Russie fut ébranlée par de grands événements d'ordre social et politique. On comprendra aisément quels changements imprévus les premiers symptômes de la révo-

lution devaient apporter à toutes les manifestations de la vie intellectuelle, y compris la littérature.

Bien des choses cachées nous ont été ainsi révélées ; les passions contenues, mais non détruites, se sont déchaînées ; nous avons dû reconnaître notre barbarie, notre manque de culture et bien d'autres défauts encore. Quelque pénible que cela fût, c'était bienfaisant : il faut savoir regarder la vérité.

Qu'est donc la littérature russe dans sa phase actuelle, au moment où la situation politique est équivoque et incertaine, où la presse, bien que sa liberté soit équivoque aussi et très précaire, est moins dépendante qu'autrefois? Il est difficile de voir clair dans le chaos qui nous entoure. Un regard attentif permettrait pourtant de discerner que les deux grands courants anciens ont persisté : la littérature à tendance sociale, qui n'avait pas grand'chose de commun avec l'art vrai, s'est transformée en littérature « révolutionnaire » et s'est multipliée ; la littérature « symboliste » a suivi sa voie, les secousses du dehors n'ayant fait que précipiter son évolution nécessaire ; elle s'est transformée et divisée. Ses représentants sont, à peu près tous, restés fidèles à leur principe essentiel, à la nécessité de rester en contact étroit avec la culture de l'Europe et du monde ; mais, tandis que les uns ont continué dans la voie de l'art pur, les autres sont allés au travers de leur mysticisme incertain et vague, jusqu'à des conceptions nettement religieuses. Il y a eu des déplacements : comme l'art ne peut s'unir à un matérialisme grossier et à un étroit marxisme, Gorky, peu cultivé et inconscient, a succombé malgré la puissance de son talent naturel. Léonide Andréieff, plus jeune que Gorky, non moins talentueux que lui, mais aussi primitif, a hésité quelque temps entre le positivisme des intellectuels « socialisants » et le raffinement esthétique des « symbolistes ». Comme quelques écrivains proches de Gorky, sinon de son *école*, Andréieff est une nature richement douée, plus instinctive que consciente ; il pose des problèmes trop profonds pour ses conceptions philosophiques demeurées puériles. Naïf, tourmenté et flottant, il est pourtant resté artiste. Ses dons naturels lui ont permis d'éviter encore la décadence où Gorky est tombé.

C'est peut-être dans le mouvement littéraire qui se devine de nos jours, et auquel Andréieff commence à se mêler, qu'il

sombrera. Je m'attarderai sur ce mouvement, le « mysticisme anarchiste », qui crée déjà de fâcheux malentendus. Tantôt on le loue, tantôt on le bafoue; il ne mérite aucun de ces traitements. La vérité, en effet, est qu'il n'a une grande importance ni dans la vie, ni dans la littérature russe. M. E. Séménoff, qui s'en est occupé dans ses « Lettres russes » (*Mercure de France*, nos 238, 242), a vraiment beaucoup trop fait attention à lui. Il s'est laissé prendre au bruit que font au tour d'eux quelques petits cercles ; son erreur de nouveau venus'explique et s'excuse aisément.

L'existence même de ce nouveau cercle littéraire s'explique autant par les faits sociaux et politiques que par le progrès de la littérature. Né au moment des premières lueurs révolutionnaires, quand l'ancien groupe des « symbolistes » quittait les vêtements déjà râpés de l'impressionnisme et du mysticisme vague et se divisait en deux groupes, distincts mais non ennemis (des *religionistes* et des artistes purs), né, dis-je, au moment de ces importants événements, ce courant, n'était pas précisément nouveau : la vie, jusque-là opprimée, mettait à nu son grouillement primitif et chaotique, notre barbarie et notre enfance. Ce sont des « petits » plutôt que des « jeunes ». Certes les talents n'y manquent pas : Block, Remisoff, V. Ivanoff, presque tous sont des poètes bien doués. Je laisse de côté les autres, ceux qui, dépourvus de tout don littéraire, font grand bruit autour de leur « mouvement » et essayent de se donner pour ses « guides », comme M. Tchoulkhoff, celui-là même qui a fait faire à M. E. Séménoff la gaffe d'exposer ses « théories ».

C'est précisément comme manifestation littéraire et philosophique que le groupe en question est un groupe de « petits ». Il n'a rien donné de nouveau; ce qui lui semble nouveau n'est que trop vieux parfois, vieux comme le monde; mais le monde semble nouveau aux enfants. Les membres de ce groupe n'ont de sincère et de beau que leurs aspirations instinctives. Mais à peine éveillés, arrogants et, hélas ! déjà contents d'eux-mêmes, ignorants et peu travailleurs, inconsciemment secoués par les événements sociaux, ils sont pitoyables avec leur vieille découverte du mysticisme vague, leur amoralisme primitif et surtout leurs prétentions philosophiques. Tout chez eux reste d'ailleurs flottant, informe et indécis. Ils ne savent

bien ni ce qu'ils veulent ni où ils vont. Avec des mots pris un peu partout et rapprochés au hasard, ils s'efforcent de construire quelque « système philosophique » ou quelque « théorie esthétique »; le lendemain, ils lâchent sans regret leur œuvre de la veille et se mettent à combiner d'autres mots, sans voir que leur nouvelle combinaison n'a pas plus de sens que la précédente. Du reste, l' « anarchisme mystique », qui a tant séduit M. E. Séménoff il y a quelques mois, est déjà abandonné pour le « réalisme mystique », formule aussi absurde que la première.

La tendance « érotique » que l'on rencontre dans la littérature russe de ces tous derniers temps n'a rien de nouveau non plus et s'explique également en grande partie par des circonstances sociales : la censure ayant été restaurée pour les choses d'ordre social et politique, la presse demeura libre, ou à peu près, dans les questions de « mœurs »; on s'est hâté d'user de cette unique liberté, et, tout naturellement, parce qu'on n'a pas l'habitude d'être libre, on exagère. Mais on ne donne rien de neuf : on prend seulement goût à dévoiler un coin de la vie, resté forcément caché jusqu'à maintenant. Les minutieuses descriptions érotiques de M. Arzibacheff, les réalités crues de M. Serguéieff-Zensky, les malpropretés cyniques de MM. Kouzmine et Ivanof, données par celui-là pour de l'hellénisme, par celui-ci pour du mysticisme, sentent parfois l'enfantillage, parfois la corruption, toujours un peu la barbarie. Pour la plupart de ceux qui ont quelque talent, les sujets érotiques ne sont que des sujets à la mode du jour; pour leurs grossiers imitateurs, un mauvais jeu sans conséquence. Aucun d'entre eux n'a abordé d'une façon sérieuse et originale la grosse question du sexe. Léonide Andréieff même qui, dans ses nouvelles *Le Gouffre* et *La Brume*, a instinctivement senti la tragédie du problème, n'a pas pu dominer son thème et arriver à une nouvelle compréhension du sexe, trouver une issue à cette impasse. Les anciens seuls l'ont fait, ceux qui s'étaient déjà autrefois occupés de ce problème.

Plusieurs, sortis des premiers groupes de « décadents » et de « symbolistes », sont restés fidèles aux principes de l'individualisme pur, presque de l'égotisme. Tel est F. Sologoub, poète un peu sec, mais incomparable et périlleux charmeur avec son culte du « Moi »; il a fait des avances trompeuses et

perfides à la barbarie, aux cercles des « petits » ; en réalité, il ne se mêle pas à eux et demeure seul, froid, sombre, profond et pervers à sa manière. On trouve également de l'érotisme sérieux chez Valery Brusoff, un autre poète. Celui-ci était déjà bien connu au temps des premiers « symbolistes ». Mais, loin de faire la moindre avance aux « petits », il est leur franc ennemi, parce qu'adversaire irréconciliable de la barbarie sous toutes ses formes. Sa poésie est colorée, brillante, aiguë et hardie, froide parfois, mais d'une froideur de métal, toujours sonore. Il est en outre un écrivain consciencieux. Son principe d'art, c'est l'art lui-même, l'art au sens le plus large, lié à la vie et à la culture universelles, descendant jusqu'aux profondeurs ténébreuses de l'âme des hommes et de l'âme des choses, jamais faible, indécis ou vague. Soutenu par son amour de « l'art pour l'art », V. Brusoff n'a pas cherché sa voie dans le sens de la lumière religieuse; il ne s'est pas non plus hasardé avec « les plus jeunes » à découvrir des choses connues et n'a pris aucune part aux jeux puérils des « nouveaux mystiques ». Ces derniers, blessés peut-être, ont vite traité de « parnassien » et même d' « académique » un poète qui n'est ni l'un ni l'autre. Et si même il l'était? N'est-il pas suggestif le fait que pour ces « chercheurs » au maillot, qui ignorent sereinement tout de la culture, de l'art, de la philosophie et de l'histoire, le mot de « parnassien » sonne comme une injure? Il n'y a là-dedans d'injure que pour eux-mêmes. V. Brusoff et un groupe resserré autour de la revue moscovite *la Balance* (dirigée par Brusoff) l'ont d'ailleurs bien compris et poursuivent tranquillement leur guerre d'escarmouches contre les « mystiques » effrontés de Saint-Pétersbourg, ou plutôt contre leurs prétentions et leurs méprises, sans toutefois nier la valeur de quelques beaux talents égarés dans ces milieux tapageurs.

Mais, dira-t-on peut-être, les espérances littéraires de la Russie sont-elles donc toutes concentrées dans le petit cercle de Moscou? Faudrait-il chercher là l'unique source des courants futurs? Non, certes. Les espérances sont partout; le chaos sera fécond. Le groupe moscovite, qui d'ailleurs manque d'unité sur des questions de détail, n'est que le gardien des principes indispensables de l'art, de traditions souvent menacées, mais nécessaires à l'épanouissement futur de la littérature

russe. Ce que sera cette littérature russe de demain, il est impossible de le dire avec précision. Dans quel sens ira le courant principal qui remue déjà dans le chaos de nos jours, nous n'en savons rien. Quelques indices à peine perceptibles permettent seulement de prévoir deux des caractères essentiels de la vraie littérature russe de l'avenir. Elle sera liée à la culture de l'Europe et du monde ; mais elle conservera les traits propres à l'âme russe. Un de ces traits est l'aspiration vers une vie religieuse, consciente et métaphysique autant que mystique ; l'art reposerait donc sur des conceptions religieuses. Ceci peut paraître étrange aux « Européens », habitués à confondre la religion avec l'église catholique ou à faire de la religion une affaire d'opinion individuelle. Or, le sentiment religieux du Russe, tout en étant détaché de tout *cléricalisme*, demeure quand même une tendance *collective*. Le poète-métaphysicien fameux, Vladimir Solovieff, a été précisément l'interprète de ce sentiment religieux, de cette aspiration vers une « église anticléricale ». Ses idées, malgré leurs contradictions apparentes, sont des plus caractéristiques. La jeune littérature mystique les accepte en grande partie, bien que, égarée dans le mysticisme pur et dépourvu de bases philosophiques, elle soit incapable de comprendre la nécessité logique qui fait aboutir Solovieff à la religion. La vogue de Solovief est le signe certain que le chaos actuel porte en soi les vrais germes de l'avenir.

Pour l'instant, classer nos prosateurs et nos poètes en groupes définis serait une tâche ingrate et vaine. Nous nous contenterons donc, pour clore ces notes rapides, des grands cadres suivants.

On mettra d'un côté les écrivains restés fidèles aux règles de l'art raffiné, au travail sérieux et lent, et on y joindra ceux qui fécondent ces règles par des conceptions religieuses et philosophiques.

De l'autre côté, on est en présence d'un mouvement littéraire naissant, encore indécis et chaotique, plein de belles aspirations, mais démesurément prétentieux, ignorant, imitateur, incapable pour l'instant de se fixer et de se comprendre. Les écrivains de talent, qui s'y trouvent mêlés à d'adroits ambitieux, deviennent souvent les victimes de ces derniers. C'est, par exemple, le cas d'Alexandre Block, le chevalier de

la Dame mystique qui perd beaucoup à répéter docilement des phrases vides sur le « mysticisme anarchiste » sans s'apercevoir de leur manque de sens. La même chose arrive aux écrivains de l'ancien cercle de Gorky. C'est le cas de Léonide Andréieff, chez qui on peut aisément noter la tendance à s'unir aux « petits », au risque de rapetisser aussi son talent brutal et inconscient. Son drame *la Vie d'un homme* est un symptôme très dangereux de sa décadence.

Mais à quoi bon s'attarder encore sur les faits pitoyables des jeunes cercles littéraires, sur leurs faiblesses et sur leur barbarie, si naturelle d'ailleurs? Il faudrait douter du développement de l'histoire, pour s'alarmer de tout cela. Aux moments où l'on pourrait se prendre à douter, il suffit, pour être rassuré, d'évoquer les grandes figures de Dostoïevsky, prophétique génie aux idées plus profondes que celles de Nietzsche, du poète et martyr Gogol, du grand Tolstoï enfin, qui vit encore. En méditant sur leur destinée qui fit d'eux des isolés, mais qui n'a pu briser leur force ou amoindrir leur grandeur, en voyant, en un mot, le passé de la littérature russe, on peut bien augurer de son avenir.

Les géants ne sont pas morts. Le sang de Pouchkine, de Gogol, de Dostoïevsky coule dans les veines de leurs petits-enfants, de leurs disciples inconscients encore. La brume qui entoure la littérature russe de notre temps se dissipera et forcera les intrus et les esclaves à s'éloigner. Cette brume n'entoure pas seulement la littérature, elle s'étend sur la vie russe tout entière. Mais l'effort de libération se poursuit. Ne l'oublions pas.

Z. HIPPIUS.

MADAME GREUZE

OU

« LA CRUCHE CASSÉE »

(*Suite* [1])

—

III

Greuze était de taille moyenne ; il avait la tête forte, le front très grand, les traits délicats, une figure douce et spirituelle. Il avait une animation expressive dans les yeux et, dans le moment de l'amour ou quand il s'emportait ardemment pour peindre, il fallait voir ses regards se charger d'éclairs, devenir étonnamment vifs et fascinateurs. Durant qu'il peignait, ses tableaux étaient sa passion ; il ne voyait plus qu'eux, et c'étaient son âme, sa pensée, sa chair, qu'il y mettait à mesure avec volupté et si spontanément que ses œuvres, à mesure, élargissaient le cadre et vivaient avec la même expression que leur auteur. Peignait-il *le Fils ingrat* ou *Septime Sévère*, il avait les traits durs et tendus de la vertu, le regard concentré, l'attitude observée et sérieuse. Avait-il à peindre *le Paralytique ?* Il savait, dans les traits de ce malheureux, exprimer tant de douleur qu'une jeune fille, en les admirant, pouvait s'écrier bien haut : « Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! comme il me touche ! Mais si je le regarde encore, je crois que je vais pleurer (2) ! » Et, quand c'étaient *l'Accordée de village*, *la Jeune fille qui pleure son oiseau mort*, ou cette *Cruche cassée* que la petite Phlipon — plus tard Mme Roland — admirait si ingénûment, alors quel triomphe ! « O la belle main ! la belle main ! le beau bras ! » s'écrie Diderot avec transport. « Quand on aperçoit ce morceau, on dit : *délicieux !* Si l'on s'y arrête, ou qu'on y revienne, on s'écrie : *Délicieux ! délicieux* (3) ! » « Greuze est mon peintre », dit Diderot encore.

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 252.
(2) Diderot : *Salons*
(3) Diderot : *ibid.*

Et ce que Diderot dit, tous et toutes le répètent. Cette chair si douce et si fine, comme duvetée, des enfants et des jeunes filles, ces gorges soulevées et pâmées, ces épaules, ces cous ronds et blancs, un peu renflés, ces beaux yeux, ces torsades et ces mèches de cheveux collées au front par la fièvre et le frémissement passionné de l'amour et de l'innocence, c'est cela qu'aiment les hommes! Mais ces yeux baignés de pleurs, ces lèvres tout humides, cette peau moite d'angoisse ou d'attente, cette sensualité ingénue dans les larmes : voilà ce qu'aiment les femmes! Greuze, plus que nul autre au monde, a su le pouvoir des pleurs; il en a usé au point que c'est, dans ses tableaux, comme une rosée qui perle et met de la grâce aux visages. Et ce sentiment dont il jouait à tel point qu'on ne pouvait pas l'imaginer autrement qu'à côté de ses œuvres, avec elles et en elles! Et l'air las, la langueur, la mollesse et le mal dont il affectait de souffrir! Et ce cœur toujours épanché pour plaire! Et ces façons! Ces coquetteries! Le jour qu'il peignit *l'Accordée de village*, avec son air spirituel, attentif et tendre, empressé auprès du modèle! ah! sans doute qu'il était bien! Et doux, et tendre, et simple, et languissant à force d'être heureux... Mlle Babuti, maintenant qu'elle le connaît, ne peut plus se passer de ce joli homme-là. Il est désormais, à ses yeux d'amante, ainsi que le fiancé du gracieux tableau. Il se tient debout et avec gravité devant son vieux père, le libraire Babuti. Pour elle, elle est Jeannette, elle est l'Accordée ; elle a un bras au bras de M. Greuze ; elle a « une figure charmante, décente et réservée... elle est jolie vraiment, est très jolie (1) ». Sa mise est simple et modeste. « Jeannette est douce et sage, dit le bonhomme de père à celui qui devient son gendre; elle fera ton bonheur, songe à faire le sien. » Ce mariage, comme elle y pense! Aura-t-il lieu à Pâques ou à la Trinité? Se fera-t-il à l'Octave de la Fête-Dieu, le jour où les peintres exposent le long du Pont-Neuf leurs derniers chefs-d'œuvre, le mois de la fête des libraires ou de celle de l'Université ? Ah! que ce jour-là elle sera belle ! Qu'elle aura de bijoux! Et déjà elle songe à se parer! Elle va chez Magimel, bijoutier au *Vase d'or*, dans la rue Dauphine, ou au *Petit Dunkerque*, sur le quai Conti; elle a bagues et linons, mouchoirs et dentelles. Et, le lendemain encore, elle est quai des

(1) Diderot : *sur l'Accordée de village.*

Orfèvres auprès de M. Strass, et se fait faire de belles « boucles d'oreilles de diamants faux ». La rusée, ainsi parée, a imaginé un joli stratagème. Elle se vêt à ravir, s'attife au mieux de satin, de soie et de fanfreluches; elle met les pendants d'oreille comme il faut. « Comme elle demeurait dans une boutique, les voisines ne manquèrent pas de lui en faire compliment et de lui demander qu'est-ce qui lui avait donnés; et à demi voix, les yeux baissés, elle disait : — « C'est M. Greuze qui m'en a fait présent. — Vous êtes donc mariée? — Ah ! non (comme on dit *oui* en secret à tout le monde) (1) ».

M. Greuze le sut; et tout ce qu'on en disait dans la rue Saint-Jacques, entre le rôtisseur et l'apothicaire et jusque chez le coiffeur tenant le fer à friser. M. Greuze aimait bien à être vanté comme peintre, mais non comme mari. Le bruit qu'on fit de son nom au milieu des poissardes et des marmitons, les libéralités qu'on lui attribuait chez les Babuti, enfin tout ce qui lui revint, par Diderot, le frère Côme et le Neveu, du rôle qu'on faisait jouer à ses engagements, l'indisposèrent au point qu'il en fut fâché. Une semaine se passa, puis une autre. Notre Accordée allait du comptoir aux livres et de ceux-ci à la rue, toujours anxieuse et toujours parée. Souvenez-vous : le tableau qu'a peint Greuze, la jolie *Ecouteuse aux portes*, de la collection San Donato, c'était tout à fait la petite Babuti dans ces moments là, impatiente et sensible, écoutant les pas, épiant les voix et, dans le chatoiement de la longue rue animée, regardant, du haut en bas de la Montagne Sainte-Geneviève, si ne surgissait pas la silhouette aimée de son ami. Et puis cela se traîna quelques jours encore ; elle avait les yeux rouges ; elle soupirait d'amour et de dépit; elle haletait ainsi que font les filles qui vont pleurer. Bientôt elle n'y tint plus et, un beau matin, arrangée coquettement sous un bonnet à *la moissonneuse*, en petit négligé et d'autant plus belle qu'elle était impatiente, elle sortit vivement dans la rue Saint-Jacques, gagna le Luxembourg et, par la rue de Condé, fut rue du Petit-Lion, à l'Hôtel des Vignes. Le peintre la reconnut aussitôt à l'éclat qu'elle fit dans la maison ; il se méfiait de ses ruses et surtout de l'idée qu'elle avait de vouloir l'épouser à tout prix. « Elle vint frapper à ma porte accompagnée d'une petite cuisinière qu'elle avait, écrit-il lui-même. Je ne répondis point; elle savait

(1) *Archives : ibid.*

que j'y étais; elle redoubla des pieds et des mains comme une vraie furie (1). » M. Greuze était honnête homme; il fut effrayé autant qu'attendri; laissant là sa toile et posant sa palette il alla ouvrir. Elle se précipita dans l'atelier avec ardeur. Elle riait, larmoyait, se plaignait tout à la fois; elle s'excusait aussi: « J'ai tort, monsieur Greuze; mais c'est l'amour qui m'a égarée; c'est l'attachement que j'ai pour vous qui m'a fait me servir d'un pareil artifice; ma vie est dans vos mains (2). » En même temps elle était aux pieds de M. Greuze, elle pressait ses genoux, elle embrassait ses mains, les baignait de ses larmes. La douleur et l'amour, en animant ses traits, les faisaient plus charmants; les pleurs mouillaient ses yeux, mais sans les éteindre, et M. Greuze voyait, à mesure qu'elle pleurait, alternativement monter et s'abaisser, avec des soupirs, la gorge du monde la plus palpitante et la mieux faite. En même temps, tous les mots passionnés ou brûlants qu'elle avait lus dans *Clarisse* ou dans les autres ouvrages qu'elle était accoutumée de vendre chez son père revenaient dans sa mémoire; elle les mettait à la mesure de son amour:

— Ah! Ingrat! disait-elle, inconstant! J'étais trop malheureuse. Il fallait que vous vissiez mes yeux pleurer pour vous!

Et lui, que rien au monde ne mettait plus volontiers hors de soi-même qu'une femme en désordre, une voix suppliante et des pleurs coulant sur des joues charmantes, le voilà aussitôt gagné, serrant cette imprudente contre sa poitrine, mêlant ses baisers à ses pleurs et à ses baisers.

La petite Babuti redouble alors de caresses, se fait mille fois plus câline et plus séduisante. Elle dit, en venant avec ruse au sujet qui l'amenait, qu'elle ne quitterait point l'Hôtel des Vignes qu'il n'eût juré de l'épouser. Comment résister à tant de baisers et d'effusions? Il fallut céder; M. Greuze céda. « J'en eus pitié, dit-il; je lui promis tout (3). » C'était bien ce que cette fille voulait. Elle se mit aussitôt à danser devant lui en tapant des pieds et des mains; elle riait, elle chantait et elle était folle, et si M. Greuze n'eût été amoureux, il eût pu longuement épiloguer, à ce moment-là, à la façon de M. Diderot son ami ou du Neveu de Rameau, sur ce singulier pouvoir qu'ont

(1) *Archives : ibid.*
(2) *Archives : ibid.*
(3) *Archives : ibid.*

les femmes de passer dans le même temps et sans transition de l'affliction la plus vive au plaisir et des larmes à la joie.

La fine mouche s'approchait de lui en hochant la tête avec coquetterie. Il vit ses belles boucles et lui fit compliment. Et, comme c'était là l'objet de leur grief, elle simula, à la façon de la fille de *la Cruche cassée*, une petite moue boudeuse agréable. Il n'en fallait pas plus pour agacer Greuze. En un moment le voilà aussitôt au chevalet ; il prend une toile blanche, ses couleurs, ses pinceaux ; il esquisse à la hâte et voilà la petite Babuti qui commence à vivre sous son bonnet fin d'où les cheveux s'échappent à droite et à gauche. On voit le cou entier et un peu de l'épaule, tout le haut de la gorge et les bras bien faits ; le visage s'anime et prend l'attitude un peu consternée du modèle. Le peintre campe celui-ci ; enfin il lui passe une grande cruche au bras. Ainsi elle est Perrette, la laitière du conte, ou elle est la fille qui va à la fontaine. Le feu avec lequel M. Greuze esquisse et trace et peint avec ardeur son tableau ne lui permet pas de décider encore de la petite comédie de son ouvrage. Mais ce qu'il sait bien c'est qu'en ce moment il a eu l'idée de celui-ci. Cela s'est fait tout d'un coup et d'une façon si vive que le modèle et lui et la petite cuisinière entrée avec Mademoiselle et qui rougit d'aise à les contempler en sont tout étourdis. Enfin l'instant arrive où il faut cesser de peindre. Et le voilà qui ne peut plus se séparer de cette fille qu'il adore! Il saisit sa canne, il prend son tricorne, il est dans la rue avec elle. Sur le seuil de l'hôtel le portier est là ; des gens causent. On dit : « Mme Greuze ! » La matoise l'a bien entendu. Elle bat des mains avec transport et serre étroitement M. Greuze contre elle. Enfin ils sont dans la rue Saint-Jacques et la voix des poissardes et des vendeurs d'habits, le bruit des broches tournant devant un brasier et du jus retombant des oies et des poulets dans la lèchefrite, la musique que font les violons des mendiants italiens accueillent comme un hymne d'épousailles leur venue. — « Ah ! quand nous serons mariés, monsieur Greuze ! — Quand nous serons mariés ? — Vous me mènerez au spectacle chez Nicolet. — Mais oui, Mademoiselle. — Au Bois de Boulogne, vis-à-vis la Meûte chez les petits comédiens ? — Mademoiselle ! — Nous aurons une maison, une servante et un petit jaquet? — Mademoiselle ! — J'aurai un équipage, des bijoux, des robes ! — Mais, Mademoiselle ! » Il n'ose point

protester trop. Il est malheureux. Il est heureux aussi. On joue, en ce moment, son tableau de *l'Accordée* dans *les Noces d'Arlequin*, au Théâtre Italien; son nom est sur toutes les lèvres. Et il semble vraiment, dans la docte et gourmande rue des livres et des rôtisseries, que Colin et Colette, Jeannot ou Jeannette, échappés du tableau, avancent au bruit nuptial des broches et des violons. Les marchands de pommes cuites, les poissardes et les écosseuses, les modistes et les dentellières les saluent sur les portes. La petite est joyeuse ; elle perd un peu la tête. Aux unes elle dit: — Mon fiancé. Et, à d'autres: Mon mari. Les commères rient amicalement:

Eh ! mais oui dà,
Comment peut-on trouver du mal à ça ?
Oh ! nenni dà,
Péut-on trouver du mal à ça ?

Enfin les voilà vis-à-vis Saint-Yves, les voilà dans la librairie. Le bonhomme Babuti est là, « les yeux éraillés et larmoyants (1) », ainsi que dans le portrait que son gendre a peint. Et voici Anne-Marie Réal, sa bonne femme ; voilà Jacques-Christophe le fils ; et des parents, des amis et jusqu'aux poules et poulets du voisin venus pour les accordailles. Le tabellion, seul, manque encore à la scène pour que tout soit conforme au tableau. Mais Greuze n'y prend garde. Il est heureux de vivre enfin son œuvre, de voir s'animer la scène si attendrissante où il semble s'être peint en garçon de village auprès de son amie...

Les choses ne se firent pourtant pas aussi diligemment que ces accordailles le laissaient prévoir. Le mariage n'eut lieu que deux ans après, non pas à Saint-Yves, mais à Saint-Médard, là où l'abbé de Choisy s'était vu habillé en femme. « J'entrai en ménage avec trente-six livres le lendemain de mes noces (2) », écrira M. Greuze plus tard. Qu'importe? il avait une belle femme et qu'il adorait au point que, dès le début, elle lui inspira cette pensée reconnaissante égarée au milieu de ses croquis : « Le but du mariage : deux êtres se réunissent pour se garer des malheurs de la vie... Je suppose que la vie est un fleuve... (3). » Jamais l'homme sensible et reconnaissant que fut le

(1) Diderot : *Salon, sur le Portrait de Babuti père.*
(2) *Archives : ibid.*
(3) Charles Normand : *Greuze.*

peintre de *l'Accordée du village*, du *Rêve d'amour* et de *la Paix du ménage* ne se leurra plus aveuglément que le jour où il traça ces mots ironiques. Et jamais le grand Denis Diderot, qui avait souvent, au-dessus de son nez et de ses yeux malins, un toupet de coiffeur, ne mentit plus effrontément que le jour où il écrivait, de sang-froid et d'un trait : « La femme du peintre Greuze est sage (1) ».

IV

Au début tout alla bien. De la rue du Petit-Lion à la rue de la Sorbonne, et de celle-ci à la rue Pavée, qu'on nomme aussi Pavée d'Andouilles, à cause des charcutiers qui y font commerce, M. et Mme Greuze portèrent leur petit ménage. Et, comme ils s'aimaient, cette jolie femme et ce joli homme ne tardèrent point à faire de jolis enfants. Ils en eurent bientôt toute une *poussinée*. Le mot — qui eut le tort de fâcher Greuze — est de Mme Geoffrin. Et il est vrai au point qu'on ne peut pas ouvrir le *Journal* du graveur Jean-Gorges Wille, leur voisin du quai des Augustins (2), sans y voir tous ces petits enfants à tête blonde, ces petits chérubins à cheveux bouclés, à bras potelés, à mains roses, se montrer et sourire. Jean-Georges Wille était une espèce de bon brave homme de bourgeois, plus bourgeois qu'artiste, et qui avait, en plus du talent, une excellente femme. Malgré son « air brusque et dur, sa raide encolure », son maintien guindé, un peu britannique que Greuze a bien peint et que Diderot a vu (3), Wille avait un cœur affectueux ; c'était un Anglais, certes, mais à la façon de Sterne, jovial et bonhomme, et qui aimait les enfants de Greuze autant que ses propres fils : Frédéric et Pierre-Alexandre. « M. Greuze, dit Wille dans son *Journal* (le 19 septembre 1763), me vint voir de très grand matin et me proposa de l'accompagner, en compagnie de Mme Greuze et de M. Doyen, peintre, à Champigny, pour voir leur enfant qui est en nourrice. Je consentis d'autant plus volontiers qu'il est mon ami particulier et, comme nous avions un bon carrosse de remise,

(1) Diderot : *Salons, sur le portrait de Mme Greuze enceinte.* « Sur ce point Diderot se trompait. » (J. Assézat : notice (dans les Œuvres complètes de Diderot).

(2) Jean-Georges Wille habitait 29 quai des Augustins, entre les rues Pavée et Gît-le-Cœur.

(3) Diderot : *Salons :* Greuze, portrait du graveur Wille

nous étions de retour sur les six heures du soir. » Et une année après (en mai 1764, le 15) : « Ma femme a tenu sur les fonts du baptême une fille dont Mme Greuze venait d'accoucher. Je me rendis avec mon fils Frédéric à l'église Saint-Benoît. L'enfant fut nommée Louise-Gabrielle, du nom de ma femme et de celui de Mme Greuze (1)... »

En peignant toutes sortes de bambochades et de menus tableaux où l'on voit des enfants, notamment une *Petite fille qui tient un petit capucin de bois*, *l'Enfant gâté*, la *Petite fille en camisole* et beaucoup d'autres œuvres où il a représenté tant de jolis bébés joufflus, de joues pommées et dodues, de petits fronts, de petits bras, de petites menottes, M. Greuze a trahi son cœur de père sous son pinceau de peintre. Mais, dans tous les tableaux que M. Greuze a peints de sa femme, c'est son cœur d'amant qui paraît. Diderot, à voir les portraits qu'il fait d'elle, écrit (salon de 1765) : « Ce peintre est certainement amoureux de sa femme. » Greuze en est plus qu'amoureux ; il en est ivre ; il en raffole ; il en a la tête tournée à peu près. Dans l'avenir ils pourront se haïr et se quereller ; ils pourront se fuir l'un l'autre ; une tyrannie, plus forte même que l'amour, s'imposera à lui désormais. Et plus tard, bien plus tard, à l'extrême des ans, lorsque l'ingrate aura quitté son foyer, il les verra encore s'animer devant lui, sur la toile offerte, les traits doux et charmants qui l'avaient conquis. Il les verra encore le menton à l'arc si fin et si tendre, la gorge un peu grasse et blanche, la narine frémissante et les jolies lèvres ! Il les verra ces yeux empreints de tant de candeur qu'on n'y voyait pas rôder les mensonges, ces yeux qui sont vraiment de grands yeux d'innocente, et où la perfidie, à travers les larmes, à travers le rire, à travers le voile d'azur des grands regards rêveurs, n'apparaît jamais. Avec son minois agaçant, un peu mièvre, un peu chiffonné, elle ne cessera jamais, même aux temps les plus difficiles, de s'imposer ainsi qu'une vision persistante de grâce, d'amour et de candeur, à sa naïveté. Les titres les plus doux, les mots les plus passionnés, les plus caressants, les plus fins, il les emploie à nommer tous les jolis bustes, toutes les têtes légères, jeunes et évaporées qu'il peint d'après elle. Elle est la fleuriste, la frileuse, la petite mère, la petite liseuse, la petite manette, la jeune nourrice,

(1) G. Duplessis : *Mémoires et Journal de Jean-Georges Wille* (1857).

le doux regard de Colette; elle est tout cela à la fois et séparément.

Elle est aussi la *Jeune fille qui pelotonne de la laine*, achetée par M. de la Live ; elle est la *Vestale*, la *Mère Bien-Aimée*, elle est la *Philosophie endormie*, qui a été gravée et au bas de laquelle le graveur, au crayon, a pu écrire, à son tour : « Oui, elle avait une très belle figure, la Babuti ! » Cette belle figure gâta tout. Le peintre ne vit trop qu'elle et ne pensa trop qu'à la représenter; il en subit trop l'excessive puissance. Anne-Gabrielle en acquit une sorte de vanité insupportable. Mais aussi Greuze en fit des chefs-d'œuvre ! Voyez cette *Philosophie endormie*, où Mme Greuze est vue, surprise dans le sommeil, en une pose de mol abandon. « Ici, disent les Goncourt, la volupté se dégage et paraît sous la jeunesse. » « Assise et comme glissée sur une bergère, elle a la tête renversée de côté, contre l'oreiller jeté sur le dossier du siège. Un *battant l'œil* ouvert et flottant met autour de ses cheveux roulés la blancheur et la légèreté de son chiffonnage. L'espèce de gilet déboutonné qui enferme la poitrine et soutient la gorge s'écarte sur un fichu de cou. De ses deux bras abandonnés, l'un pose sur un livre ouvert que porte une table, l'autre descend le long du corps, jusque sur le genou où veille, couché, un carlin aux oreilles rognées, au mufle froncé, aux yeux en colère. A ses pieds, auprès de ses mules aux hauts talons, elle a laissé tomber son tambour à broder et glisser sa bobine... Les étoffes (autour d'elle, sur elle) sont comme affaissées, la toilette est entr'ouverte, la pose est morte, les paupières sont closes, la bouche est chatouillée, l'haleine palpite... »

Ainsi vue, qu'elle est jolie, la dormeuse ! Et qu'elle est belle aussi en *mère bien-aimée !* Je pense que c'est au matin, au petit lever ; elle n'a pas encore soigné sa toilette ; les frisons de ses cheveux passent sous son bonnet; elle a une jupe légère et un caraco; à peine a-t-elle eu le temps de chausser de bas charmants ses mollets plus beaux que ceux de Mme Gromdon ! Mme Greuze a un pied mignon, un tout petit pied, le pied que Restif aimait dans *Fanchette*. Il va, vient, court, ce petit pied, dans la jolie mule. Et toute la maison à présent s'éveille. Voici M. Greuze tout ébouriffé du sommeil de la nuit; voici les petites Greuze ; voici le carlin lui-même qui jape et bondit. Et, déjà, voici quelqu'un qui paraît; c'est Wille, le bon Wille, le

cher voisin, le même qui écrit : « Je me rends chez M. Greuze de grand matin, selon l'invitation qu'il m'avait faite, pour prendre le chocolat avec Mme Greuze (1). — Bonjour voisin ! — Bonjour voisine ! » Elle rougit sous son petit bonnet ; elle va vient, court et se porte en hâte, du dressoir à la table et de la table aux cuisines.

Elle appelle ; la petite servante aux cheveux tignonnés, au bonnet de picot, paraît à son tour. Mme Greuze prend le beurre et le lait de ses mains. Elle sert son mari et Wille ; elle se sert, elle sert les petites Greuze ; son bras blanc, extrêmement potelé, fin et beau, est sorti des manches, un peu rose au coude. Ah ! Mme Greuze n'est pas de ces femmes de Chardin, claustrales et sérieuses, engoncées dans la toile et qui ne font jamais rien entrevoir d'elles. Anne-Gabrielle est maintenant une femme grasse et que la maternité a embellie encore. On voit ses bras, ses poignets, sa gorge et ses chevilles apparaître à tous les mouvements qu'elle fait. Cette Babuti ! C'est presque maintenant une Flamande ; le corset, l'étoffe craquent au moment qu'elle bouge ; il faut de l'aise à toute cette belle chair opulente, à cette gorge, à ces bras, à cette taille moins svelte, alourdie d'amour et que le sensuel Greuze ne peut pas, plus qu'au premier jour, étreindre sans pâlir de désir. Maintenant Mme Greuze papote, elle minaude, elle plaisante. M. Wille pense à la petite cafetière d'argent qu'il a dessein de lui offrir bientôt, à l'an nouveau ; les enfants rient sous leurs jolies boucles. Quoi de plus heureux que M. Greuze ? Il a une jolie femme, un ami et de beaux enfants ; il a du talent et de la réputation. Une fièvre secrète le pousse, une grande force le soulève. Il a comme un immense désir de peindre tout ce qu'il aime. « Ah ! monsieur Greuze, lui a dit Diderot, que vous êtes différent de vous-même lorsque c'est la tendresse ou l'intérêt qui guide votre pinceau ! Peignez votre femme, votre maîtresse, votre père, votre mère, vos enfants, vos amis, mais je vous conseille de renvoyer les autres à Roslin ou à Michel Van Loo ! » Il sait bien que Diderot, cet être fantasque et fou (mais ce grand cœur, cette vaste intelligence), a toujours raison. Et le voilà ; il est au chevalet ; il assied Wille, aux trois quarts, sous un jour clair. Il peint, il peint avec frénésie. Voilà le bonhomme aux joues un peu couperosées, « et le velours, et le

(1) Duplessis : *Mémoires et journal* de Jean-Georges Wille (1857).

jabot, et les manchettes d'une exécution (1) ! » Le portrait du voisin commence à vivre dans la lumière ; « l'ébauche en est faite d'une manière admirable et digne d'un Rubens et d'un Van Dyck (2). » Ah ! comme c'est là l'Anglais ! Voyez : le voilà avec ses lèvres minces, son œil animé, son teint vif et un peu sanguin. « Quand on a vu ce Wille, on tourne le dos aux portraits des autres, et même à ceux de Greuze », dit Diderot.

Mais, ici, Diderot exagère : on ne tourne pas le dos à *la Philosophie endormie ;* on ne peut pas le tourner davantage à *la Mère bien-aimée*. Voyez-la, cette bonne mère « sortant la tête de cette couronne de têtes d'enfants qui l'étouffent de baisers (3) ». Quoi de plus vigoureux, quoi de mieux senti dans l'amour et dans la peinture ? Jean-Baptiste a fait vivre, autour d'Anne-Gabrielle, toute une fricassée de jolis enfants, de jolis bambins, les uns cul nu et les autres habillés, un tas de petits polissons frisés et délicieux. Mais ce qu'il a fait surtout, en peignant la mère, c'est montrer l'épouse, c'est trahir l'amante. En vain Greuze a-t-il dessein de jeter un voile chaste sur cette femme, de l'appeler *la Philosophie*, *la Vestale* ou *la Mère bien-aimée*. Toujours c'est l'amoureuse de qui la beauté impose à son art, toujours c'est la maîtresse ; et, sous le titre austère, on voit palpiter l'âme, on voit le corps frémir et la chair s'animer. Diderot, qui connaît bien notre Greuze et pour qui rien n'échappe de ce qui touche à son peintre, a bien vu cette domination. « Cette bouche entr'ouverte, ces yeux nageants, cette attitude renversée, ce cou gonflé, ce mélange voluptueux de peine et de plaisir font baisser les yeux et rougir toutes les honnêtes femmes dans cet endroit. Tout à côté, c'est la même attitude, les mêmes yeux, le même cou, le même mélange de passions ; et aucune d'elles ne s'en aperçoit. Au reste, si les femmes passent vite devant ce morceau, les hommes s'y arrêtent longtemps ; j'entends ceux qui s'y connaissent et ceux qui, sous prétexte de s'y connaître, viennent jouir d'un spectacle de volupté forte et ceux qui, comme moi, réunissent les deux motifs. » Ce qui n'empêche pas Diderot de prêcher autour du tableau, de moraliser, de larmoyer et finalement d'écrire, à la vue de cette mère libertine et de ce peintre sen-

(1) Diderot : *Sur le portrait de Wille.*
(2) *Id.*
(3) Diderot : *Sur la Mère bien-aimée.*

suel : « Entretiens ta famille dans l'aisance ; fais des enfants à ta femme ; fais-lui-en tant que tu pourras ; n'en fais qu'à elle, et sois sûr d'être bien chez toi. » Et Greuze est docile ! En mari fidèle, en peintre amoureux, il fait à sa femme autant d'enfants que de tableaux.

Mieux même, au salon de 1765, il envoie *le Portrait de Madame Greuze enceinte*. On n'offre pas plus ouvertement sa femme en public ; on n'a pas moins de pudeur. Diderot même est choqué. Et que sera-ce au moment de l'envoi d'un second portrait de Mme Greuze ? « Le peintre a penché la figure en avant, et, par cette attitude, il semble dire au spectateur : « Voyez la gorge de ma femme ! — Je la vois, monsieur Greuze. Eh bien, votre femme a la gorge molle et jaune ; si elle ressemble, tant pis encore pour vous, pour elle et pour le tableau (1). » Et puis, une autre fois, avec plus de mordant, alors que M. Greuze envoie au Salon sous les traits d'une Vestale le portrait de cette femme qui a tant fait d'enfants : « Cela, une Vestale ! Greuze, mon cher, vous vous moquez de nous ! »

Mais quoi ? Que veut dire Diderot ? Mme Greuze n'est-elle plus sage ? N'est-elle plus jolie ? N'est-elle plus la même innocente que notre philosophe avait connue en compagnie du moine et du neveu de M. Rameau le musicien, jouant « les Accordées », quai des Augustins ou dans la rue Saint-Jacques ? N'est-elle plus celle dont il avait écrit avec chaleur : « Je l'ai bien aimée, moi, quand j'étais jeune et qu'elle s'appelait Mlle Babuti (2) ? » Ne fait-elle plus aussi bien les enfants et le chocolat ? Que s'est-il donc passé dans ce ménage de bergers ? Le tonnerre a-t-il grondé sur cette pastorale ? Sans doute ! Et les coups aussi ! Qu'on en juge au moins par les mots méchants et les gifles sonores dont un indiscret (Wille ou Diderot ?), venu en visite, entendit soudain, par la porte ouverte, éclater l'orage : — « Monsieur, cette gravure de Flipart, si elle est belle, nous vaudra beaucoup d'argent ? — De quelle gravure voulez-vous parler, Madame ? — De celle du *Paralytique*. — Heu ! Heu ! je le souhaite, Madame, mais sans l'espérer ! — C'est que, Monsieur... — Madame ? — Il me faudrait un domestique et aussi l'équipage que vous m'aviez promis dans vos engagements ! — Un équipage ! Un valet ! Madame, y

(1) Diderot : *Portrait de Mme Greuze.*
(2) *Portrait de Mlle Greuze* (*ib.*).

pensez-vous ? M. Doyen, M. Vernet, M. Chardin ont-ils des valets et des équipages ? — Mais MM. Chardin, Vernet, Doyen ne sont pas M. Greuze ! — Oh ! Madame ! — Passe encore l'équipage ! Mais le valet, Monsieur, il me faut un valet ! — Après Pâques, Madame, et si la vente est bonne. » Là dessus voilà Mme Greuze qui rougit, qui pâlit, qui suffoque et de qui la belle main porte un soufflet sonore au front de M. Greuze. M. Greuze — tant le soufflet est fort — n'en voit d'abord plus que trente-six chandelles ; mais la colère lui vient ; il est sur sa femme ; il lui rend son soufflet (1). Et les voilà tous deux criant, pleurant, s'invectivant et, sans souci de l'honneur, se jetant à la tête tous les objets qu'ils trouvent ! Si bien que celui qui venait — Diderot pour son portrait ou Wille avec sa belle écuelle en or de 200 livres, dont il veut faire présent — ne franchit pas le seuil, s'en retourne en hâte et s'enfuit, certain que la cruche — la cruche conjugale du joli tableau — sans être encore cassée, est déjà fêlée !

V

Comment cette fille sage, cette blanche « accordée » aux grands yeux innocents, cette petite bourgeoise si fraîche et pimpante, à l'air vif et candide, au front enrubanné, ce joli modèle de toutes les grâces et de tous les sourires, de toutes les ingénuités, de toutes les vertus, d'honnête femme et de mère aimante, devint-elle une marâtre, une gaupe, une voleuse, enfin une catin digne d'être ramassée par le sergent d'armes, jetée en charrette et, de là, menée en Amérique par le Havre de Grâce ? Comment, dans cet atelier où il n'y avait que des colombes heureuses, des amours chastes, des toiles édifiantes, des esquisses de sentiment, le modèle aimé, le plus gracieux des modèles du maître, a-t-il pu se transformer en drôlesse et en virago ? Comment, dans la maison du peintre de la famille, dans la demeure de l'homme à qui Diderot avait écrit, après *le Paralytique* : « Courage, mon ami Greuze ! Fais de la morale en peinture et fais-en toujours comme cela ! » comment une pareille débauchée, une pareille guenipe a-t-elle pu soudain percer sous l'épouse et venir mettre, ainsi que les Gon-

(1) *Archives de l'art français* (*ib.*).
(2) Diderot : *Sur la jeune fille qui envoie un baiser*, tableau de Greuze.

court l'ont dit, par ses emportements, son libertinage et sa cupidité, un « enfer autour de son chevalet » ? C'est ce qu'aidé du *Mémoire* du malheureux mari, des sarcasmes de Diderot et de tous les souvenirs des témoins de ces actes nous allons montrer.

A force de donner, par les motifs de ses chefs-d'œuvre, dans le ton pathétique et familial, de peindre la vie domestique dramatisée et de faire de la peinture un sujet de théâtre, le succès était venu enfin pour l'artiste. On aimait à voir annuellement paraître, aux Salons de l'Académie, ces ouvrages sentencieux et toujours moraux : la *Malédiction paternelle*, le *Fils ingrat*, le *Mauvais fils puni*, la *Dame de charité* et tant d'autres où les sentiments les plus beaux se montrent en façon d'exemples aux joueurs, aux prodigues et aux libertins. La sensibilité que l'artiste apportait encore à la représentation des mères et des enfants, mais surtout des jeunes filles, touchait infiniment. Comment ne pas aimer ces laitières, ces bouquetières, ces écouteuses, ces espiègles, ces pleureuses, ces mutines, toutes ces gracieuses filles anxieuses ou attentives, graves ou légères, songeuses ou nonchalantes dont il connaissait à merveille les beaux yeux, les belles dents, les belles larmes et les rires ? Comment ne pas les chérir, ces êtres délicieux qui étaient vraiment les créations de son cœur, qui avaient de si belles gorges, une pulpe si charnue des lèvres, un regard si vaporeux, si tendre et surtout ces cous, ces longs cous sinueux, gras et délicats, si doux, si nacrés, ces cous enfoncés dans les épaules nues, comme jaillissant d'elles dans un feu de passion, ces cous pâmés, ces cous « roucoulants » de Greuze dont personne après le maître n'a pu, depuis, retrouver la volupté? Diderot, le grand Diderot, devant ces filles du génie de Greuze, ne se tenait plus de joie et d'extase. « Il est impossible, disait-il, de vous peindre toute la volupté de ces figures. Ces yeux, ces paupières en sont chargés ! Quelle main que celle qui a jeté le baiser ! Quelle physionomie ! quelle bouche ! quelles lèvres ! quelles dents ! quelle gorge ! » Diderot — et tout le monde après lui — en est électrisé. Le succès, déjà si grand rue des Vieux-Augustins, suit l'artiste, rue des Orties, au Louvre, dans le logement que le roi lui a donné. Ce ne sont bientôt plus qu'équipages, carrosses, petits laquais stationnant à la porte : et, dans les escaliers, les plus

belles, les plus grandes dames, les hommes les plus élégants, les plus connus se pressant à ses nouvelles œuvres. On vient « admirer son tableau de Danaé », on veut voir son *Paralytique*, on veut connaître sa *Malédiction*. « Une jeune, une délicieuse femme, la nouvelle Mme Roland, écrit avec transport: « Je me suis rappelé avec attendrissement, jeudi dernier, le plaisir que nous goûtâmes ensemble, Sophie, en allant chez M. Greuze (1). »

Mais, s'il s'agit de ses portraits, de ses études féminines, de ses œuvres plus directement sensibles et inspirées, le succès s'accroît avec la séduction. Toutes veulent voir, se pencher, se reconnaître, s'aimer dans ces effigies tendres, dans ces grands yeux, dans ces regards chargés d'un attrait enivrant, dans ces poses molles, alanguies, charmantes où le cou et l'épaule, le bras, les mains, la gorge acquièrent un tel charme, produisent une si vive impression amoureuse. Dans ce vaste atelier où Greuze reçoit, sous le jour clair, tout ce monde va et vient, s'agite et cause. Ici M. de la Live, Mme de Grammont (2) choisissent des tableaux; là d'autres en commandent; et ceux qui ne viennent ni pour acheter, ni commander, se pâment devant les œuvres dernières de l'artiste. Au-devant de *la Mère bien-aimée*, de *la Philosophie*, ce ne sont qu'exclamations, louanges, murmures flatteurs et caressants : « La belle femme, dit-on, le beau bras ! La belle jambe ! Le joli pied ! Cette main-là est parfaite ! Ah ! l'heureux peintre ! » M. Greuze a entendu; il a un rire amer; mais Mme Greuze, entrée au moment, a tout tout vu. Elle sait que c'est d'elle qu'on parle. « La belle femme ! la voilà ! » disent les hommes. — « Mais, Monsieur, dit Mme Greuze, une femme aussi belle, aussi flattée par les plus belles bouches, une femme qui fait de moitié vos tableaux avec vous puisqu'elle les inspire, cette femme-là n'a ni les bijoux, ni les manteaux, ni les robes, ni le carrosse, ni enfin la maison qu'il faudrait ! Monsieur, c'est indigne ! » Et voilà les scènes qui recommencent — les portes closes, la foule en allée — avec plus d'ardeur. L'argent est leur querelle et quelque somme que gagne M. Greuze Madame n'en a pas assez. La voilà qui fait, à son tour, des tirages clandestins

(1) Mme Roland (*Lettres*).
(2) *Archives* (*ib.*).
(3) *Archives* (*ib.*).

de gravures, qui trafique des toiles, qui reçoit — en secret — des commandes. Ce qu'elle veut, dans cette maison où tout n'est plus que bruit, colère et désordre, c'est régner et commander, c'est avoir les comptes et diriger tout. Harcelé, le pauvre mari cède. Et voilà Mme Greuze caissière ! Un instinct de rapine — qu'elle tient du petit commerce où elle fut élevée — un goût effréné du luxe et de la toilette ajoutent à la tentation. Bientôt elle est voleuse; elle puise à pleines mains dans la bourse conjugale. Et elle est menteuse ! — « Vos comptes ne me paraissent pas clairs ! » dit un jour le mari. — « Monsieur, répond-elle, vous n'y entendez rien; croyez que je régis vos affaires mieux que vous ne feriez-vous même (1) ! » Et cela d'un ton sec, péremptoire, définitif, à quoi le pauvre peintre a pris le parti résigné de se soumettre. Emet-il un doute ? Aussitôt voilà cette belle bouche qu'il a tant aimée et qu'il chérit encore, tant elle a gardé de sa fraîcheur de rose, émettant le sarcasme et l'injure. Ces yeux, qui ne brillaient jadis que d'amour, les voilà chargés d'éclairs, ces lèvres se pincent, ce front se plisse. Ah ! qui reconnaîtrait dans cette femme impérieuse, irritée et menaçante, la mignonne libraire de la rue Saint-Jacques? Qui pourrait croire que c'est là la Babuti? Pourtant c'est elle, c'est bien elle, toujours jolie, mais si changée ! Son appétit de fortune, son goût insatiable d'argent et d'or, il lui faut que M. Greuze travaille sans relâche à les satisfaire. Elle a une fièvre inassouvie de richesse. Et, ce qui est terrible, c'est qu'elle donne cette fièvre, cet appétit, ce goût, ce sentiment de l'argent au malheureux peintre. Il veut gagner, gagner quand même, pour donner à cette femme une idée du luxe et de la grandeur où elle veut atteindre. Mais l'argent qu'il gagne, elle ne se contente plus de le lui voler : elle le joue; elle le perd et elle ment pour en avoir d'autre. « J'ai bien du malheur, lui dit-elle un jour d'un air d'affliction dont il fut étonné; j'ai mis sans votre aveu (je m'en repens) trente ou trente-six mille livres sur un vaisseau, croyant faire votre fortune; les Anglais viennent de le prendre à la sortie du port (1). » Il fut atterré. — « Comment, lui dit-il, avez-vous pu faire une pareille chose sans le faire assurer et comment s'appelait le capitaine? Jamais elle n'en put dire le nom (2). »

(1) Diderot : *Salons.*
(2) *Archives de l'art français* (*ib.*).
(3) Diderot : *Salons.*

Hélas ! hélas ! Trente-six mille livres ! Que de *Paralytiques*, que de *Fils ingrats*, que de *Semeuses*, que de *Mères bien-aimées* représentait une pareille somme ! Que de soirs et de matins il avait passés là, devant son chevalet ! Que de sa tête et de son cœur, que tout son talent, il avait donné ! Ah ! le coup était dur !

Il en fut de plus durs encore.

Ce fut vers le temps où elle cessa complètement de les aimer, ses enfants et lui. « Maman, mandaient les petits Greuze à leur père, n'est pas venue nous voir depuis un an et sept jours. » Tout sentiment, toute tendresse, toute affection pour ces êtres naguère si chers à son cœur disparurent devant le flot de passion dont elle était prise. Jamais une femme, laissant là toute pudeur, ne voulut, plus que celle-là, jouir avec excès, dans le désordre affreux où la jetaient ses vices. Ah ! que la petite robe simple, le jupon de basin, le bonnet mignon, la petite croix d'or à la Jeannette étaient loin de ses goûts ! Elle allait maintenant poudrée et parée, noyée d'eau de beauté et de vinaigre de Maille, un doigt de rouge et des mouches partout ! Ses corsages étaient de satin à fleurs, ses souliers de droguet, ses jupes de soie ou de brocart. Avait-elle à se chausser, elle allait chez Bourbon, rue des Vieux-Augustins, à se coiffer, c'était chez Legros, à se vêtir, chez la Bertin ! Les atours, les jupons, le linge, les manteaux et les polonaises, les bijoux, les chapeaux, les bonnets, tout ce qu'il y a de mieux et tout ce qu'il y a de cher n'étaient pas de trop pour elle. Tout à fait petite-maîtresse, elle avait honte, maintenant, de ces ornements simples, de ces voiles, de ces chapeaux de bergère, de ces atours bourgeois qui, jadis, avaient fait son charme et sa séduction. Le miroir était maintenant son seul, son meilleur confident. Et il fallait la voir — pendant que M. Greuze, le niais ! épuisait ses forces et passait ses jours et souvent ses nuits à barbouiller de la morale peinte — penchée au bord du cristal et, au-dessus des lèvres, sous le nez friand, se poser des mouches, aviver ses lèvres de carmin de chez Mme Martin, lisser ses joues, autrefois si pudiques et si roses, des pâtes de chez Montclar. Et ces rouges, ces pâtes, ces mouches, c'étaient autant d'amorces d'amour ! La rouée le savait bien. Elle acquit bientôt, de ces pratiques de coquetterie, un orgueil exalté de ses charmes, une vanité de sa grâce et surtout un

vif goût du libertinage. On ne tarda pas, surtout parmi les visiteurs les plus titrés de l'atelier, à lui faire compliment sur ses avantages et sur la séduction qui émanait d'eux. Sa lasciveté s'en accrut d'autant. Elle devint tout à fait petite-maîtresse, petite caillette, petite drôlesse; elle s'apprit à marcher avec ce balancement du dos et des reins qu'avaient Manon Gogo, Tonton Minette, Aspasie Citron et toutes les autres filles du Palais-Royal. Elle minauda, papota, sourit, se prêta aux coquetteries, aux cajoleries, aux œillades; bientôt elle s'apprit dans tout le frivole manège, acquit ce vif du regard, ce « chien » des lèvres, ce sémillant du visage et ce ton enjoué, provocant, de la voix qui ajoutent une si singulière puissance à la femme. Elle fut une espèce de poupée à la façon de celle de la rue de Saint-Honoré, craquante de soie et de satin, fardée, arrangée, parée, enluminée, et si coûteuse que tout ce que M. Greuze gagnait ne suffisait plus à sa perfection. Enfin elle se décolleta. C'est un ton qu'elle prit. A tout ce qu'il y avait d'agaçant en elle elle ajouta ce qui était plus agaçant encore : cette gorge si parfaite, si forte et si belle que même M. Greuze, avec tout son amour, n'avait pu bien la peindre. « Mme Greuze, avait dit Diderot, a la tête fort belle; et rien n'empêchera M. Greuze de dire aussi quelque jour (comme M. de la Martelière le disait de sa femme) : « Oui, oui, mais je l'attends à la gorge ! » Hélas ! ce fut cette gorge qui perdit tout. M. Blondel d'Azincourt la vit des premiers, un jour qu'il était venu, comme les autres curieux, admirer le beau tableau de *Danaé* chez son peintre. M. Blondel d'Azincourt était un fort joli homme, élégant, de belles manières et qui, de plus, était grand amateur des artistes et des arts. Mme Greuze essaya sur lui son manège. Il vit les lèvres, les yeux étonnamment vifs, les belles dents, le beau sourire ; il vit aussi la gorge et s'y prit comme une mouche impatiente dans du lait. L'attaque avait été hardie et prompte; la riposte de même ; et, ce fut derrière le paravent où le peintre habillait ses modèles, entre la chaste *Philosophie* et la pudique *Vestale*, que M. Blondel connut, pour la première fois après M. Greuze, tout ce qu'avait de plus suave et de plus séduisant, le plus hypocrite et le plus beau d'entre eux.

(*A suivre.*)

EDMOND PILON.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LII. — Variétés.

M. DESMAISONS. — Eh bien, quelles nouvelles m'apportez-vous ?

M. DELARUE. — Il y en a de toutes sortes. D'abord, l'armée française se couvre de gloire au Maroc. C'est-à-dire que l'on envoie de temps en temps un petit peloton, mi-parti spahis et goumiers, faire un temps de galop à la suite d'ironiques bandits qui ont volé des moutons.

M. DESM. — Nous voudrions bien ne pas le prendre, ce fallacieux empire, mais Allah est grand ! sa destinée est écrite.

M. DEL. — Cela fera bien sur les cartes. Moi, j'ai le patriotisme géographique.

M. DESM. — Vous n'êtes pas le seul. N'est-ce point ce qui nous a engagés à conquérir le Sahara ?

M. DEL. — Ah ! Cela fait une si belle tache !

M. DESM. — Les actions des hommes ont parfois des causes bien singulières. Mais voyons, que me direz-vous encore ?

M. DEL. — Qu'on a remplacé par un de ses frères le ballon dirigeable qui est allé faire un tour en Ecosse.

M. DESM. — Les ballons dirigeables seront bien intéressants quand ils seront les ballons dirigés.

M. DEL. — Ensuite, la police a découvert un photographe qui aimait les petites filles.

M. DESM. — Il n'y a pas que les photographes.

M. DEL. — Aussi a-t-elle découvert ensuite une matrone qui en fournissait aux autres amateurs, à ceux qui ne sont pas photographes.

M. DESM. — Cela n'est pas très rare.

M. DEL. — Elle a encore découvert un père de famille qui initiait sa fille au péché et à l'amour en présence et même avec l'aide de la maman.

M. DESM. — Le b—l chez soi, quoi ! comme disait Jean Lorrain. Enfin, tout cela apprend au public que les goûts sont divers et les mœurs variées. Comme le journaliste ajoute généralement que « les faits dépassent en horreur tout ce que l'on peut imaginer » et que « la

plume se refuse à les décrire » cela fait rêver un instant les plus obtus. Remarquez que ces histoires sont vieilles comme le monde et qu'elles figurent dans les plus anciennes littératures. L'auteur même de la Bible, et c'est Dieu lui-même, ainsi que nous l'enseigne notre excellent pape, s'est empressé de nous conter l'histoire des filles de Loth, afin d'émousser notre indignation future. Filles qui désirent leur père; pères qui désirent leurs filles; mères qui se donnent à leur fils, et toutes les combinaisons familiales qu'il vous plaira d'imaginer, tout cela n'est devenu monstrueux qu'à la suite de l'établissement de la propriété individuelle et de l'héritage, à la suite de raisonnements que nous ne comprenons plus comme les comprenaient nos ancêtres primitifs. Notez d'ailleurs que ce père, si sa fille, qui a quatorze ans, avait été sa fille naturelle non reconnue au lieu d'être sa fille légitime, il aurait pu l'épouser en justes noces. L'union du père et de la fille n'est donc un fait « monstrueux » que s'il est clandestin.

M. DEL. — Légalement, soit, mais moralement.

M. DESM. — La morale, c'est notre morale. Mais les peuples les plus variés en peuvent dire autant. Allez-vous tomber dans le naïveté des judéo-chrétiens qui croient que leur moralele ur vient de Dieu lui-même? Il n'y a pas qu'un Dieu. Les Dieux sont encore en grand nombre, sans compter ceux qui sont morts, et chacun s'est plu à enseigner une morale particulière. Depuis des temps très anciens les hommes se sont occupés à séparer leurs sentiments en catégories fixes, mais cela est si difficile que le triage n'est pas encore fait. Le sentiment maternel se mêle à l'amour d'une femme mûre pour un jeune homme. Elle aime son amant comme un fils. En l'état de nature, elle aimerait son fils comme un amant.

M. DEL. — Le *Monstre* de M. Chérau expose bien cette confusion de sentiments.

M. DESM. — Oui, et il a eu l'esprit de prendre des êtres très près de la nature. Aussi son écrit n'est pas choquant.

M. DEL. — Combien de frères et sœurs se sont aimés d'amour !

M. DESM. — Beaucoup succombent ; beaucoup, sans le savoir, se rangent sous la loi égyptienne.

M. DEL. — C'est vrai, tout de même, qu'il y eut un peuple, et de la plus haute civilisation, où le frère et la sœur étaient des amants nés !

M. DESM. — Et leurs douleurs d'amour ont donné naissance à la plus belle peut-être des poésies lyriques.

M. DEL. — Je crois cependant que nous devons nous louer d'avoir réussi à dissocier à peu près nos sentiments les uns des autres.

M. DESM. — Sans doute. C'est une richesse. Dans la confusion primitive, tout sentiment n'avait peut-être qu'une base charnelle. En se civilisant, les hommes ont inventé le désintéressement sentimental. De là des nuances à l'infini, un trésor de la plus grande variété.

M. DEL. — Les Grecs confondaient encore, il me semble, l'amitié et l'amour.

M. DESM. — Très souvent, en effet, l'amitié athénienne était un échange de complaisances charnelles. Les trois cents Spartiates étaient liés par la chair, deux à deux. Nous ne comprenons plus cela. Mais ce n'est pas une perte, c'est un gain. Nos amitiés sont encore souvent d'intérêts matériels, mais de moins en moins d'intérêts charnels. Je laisse de côté l'homosexualisme, qui est une maladie. Il me semble, si je m'occupais de ces questions, que les Allemands ont fort embrouillées, que je distinguerais assez franchement l'homosexualisme de l'amitié charnelle. Des deux sentiments, le premier est un choix exclusif nécessité par des tendances physiques; le second est une simple confusion de sentiments ; il n'est pas absolu, il est passager. L'un est un sentiment spécifique, le second est un sentiment individualiste. L'homosexuel tend vers tous les êtres de son sexe; l'être soumis à une amitié charnelle tend vers son ami, et vers son ami seul. Une passion hétérosexuelle peut très bien le remettre, à une occasion prochaine, dans la voie que nous appelons normale. Comprenez-vous?

M. DEL. — Très bien. Vous distinguez ce qui est de la coutume, ou de l'entraînement, ou de l'imitation, avec ce qui est d'impulsion physiologique.

M. DESM. — C'est cela même. Mais je ne sais plus vraiment comment nous avons été amenés à reparler de ces choses obscures.

M. DEL. — Ce que j'avais l'intention de vous dire est à cent lieues de tout cela. Vous m'avez fait passer un examen sur les faits-divers de la semaine.

M. DESM. — Eh bien, je vous écoute.

M. DEL. — Voilà ce que j'ai lu, hier, dans un journal. Vous allez voir, c'est énorme.

M. DESM. — J'écoute, cher ami.

M. DEL. — Il faut vous dire que...

M. DESM. — Mais allez donc! Vous êtes comme Oronte, avant de lâcher son sonnet...

M. DEL. — « On vient d'inaugurer à Abbeville la statue de Boucher de Perthes, bienfaiteur de la ville et archéologue distingué... » Suit une anectode inepte, mais qui importe peu.

M. DESM. — Ce pays ne mérite pas d'avoir de grands hommes. Archéologue distingué, celui qui découvrit un monde, celui qui lutta quarante ans pour imposer à l'histoire cette introduction prodigieuse, la préhistoire!

M. DEL. — Ces choses me révoltent, je l'avoue.

M. DESM. — Elles me font rougir.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Marie Huot : *Le Missel de Notre-Dame des Solitudes ;* Sansot, 3 fr. — Ernest Gaubert : *Les Roses Latines ;* Sansot, 3.5o. — Nicolas Deniker : *Poèmes,* « Editions de l'Abbaye ». — Florian Parmentier : *Entre la Vie et le Rêve,* « Maison d'Editions de l'Impulsionnisme », 3.5o. — Edouard Schiffmacher : *Job,* préface de François Coppée ; A. Lemerre, 3 fr.

Le Missel de Notre-Dame des Solitudes. — Du dandysme et la plus complète et naturelle simplicité, une impertinence souveraine envers les imbéciles et les parvenus et une compassion profonde pour les pauvres hères et les animaux qui eurent de la malchance, un goût très sûr dans le choix des mots et dans leur arrangement et parfois une extraordinaire maladresse verbale ; et c'est là *Le Missel de Notre-Dame des Solitudes.* Il ne faut pas se laisser prendre à l'apparente condescendance de Mme Marie Huot : elle se redresserait comme une princesse offensée :

Inconnu qui m'aimas dans la minute brève
Où mon voile en passant près de toi s'envola,
Va-t'en de mon chemin ! Je suis de celles-là
Qui ne peuvent aimer sans manier un glaive.

Toujours sous les baisers ma lèvre se relève
Et lorsque, d'un velours, mon regard te frôla,
Je semais au hasard tout ce qu'on me vola :
Les poussières du ciel et les iris du rêve !

Avec le geste intact, amène, indifférent
D'une altesse en vadrouille au bar des tapis-francs,
Qui promène l'ennui ganté de sa bohême

Et fait largesse au peuple improbe de l'égoût
Où s'étale parfois l'imprévu d'un bijou
Que ne sait ramasser son orgueil ou sa flemme.

La grande amitié qu'elle porte aux bêtes, aux chattes surtout, toujours libres même quand elles feignent de s'attacher à un maître, n'est probablement qu'un souvenir de quelque existence antérieure, où, plus près de la genèse première, les humains comprenaient mieux le sens de la vie animale et participaient plus étroitement à la nature des glèbes et des eaux d'où ils étaient issus depuis moins de siècles : c'est à Ninie, petite chatte borgne, que Mme Marie Huot a fait les aveux les plus confidentiels, et Ninie, mieux que personne, a entendu et interprété les *Litanies des Bêtes* qui sont les véritables anges :

Vous, pour qui j'ai prié, mains jointes, les Puissances
Et pleuré des minuits sous mes poings d'impuissance,
Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !
Vous par qui j'ai souffert de la grande souffrance
Et devant qui je suis toujours en repentance,
Chères bêtes, buvez et mangez tout mon cœur.

Les Roses Latines. — Comme Odysseus et comme Parsifal échappant aux enchantements de Calypso, de Circé et des Filsle-Fleurs, M. Ernest Gaubert s'évade de la Ville où sa jeunesse fut un instant captive des vains discours et des vaines tendresses : une double nostalgie le rappelle vers la terre provençale et vers le sourire vierge de Nausicaa. Plus légitimement que beaucoup d'autres, il revendique par delà les intermédiaires latins les parentés helléniques et se souvient que Marseille, devant qu'être gallo-romaine, fut colonisée par des Ioniens. Il ne s'était jamais beaucoup éloigné en pensée de ses origines intellectuelles et ce qu'il y eut autrefois d'un peu âpre et rude dans son art quand le languedocien en lui dominait le provençal s'est maintenant poli et affiné. Il n'écrirait plus aujourd'hui le « sonnet où le poète se console de n'avoir pas fait une œuvre parfaite » ; moins indulgent à lui-même, il s'appliquerait à modérer l'abondance d'une faconde trop aisée et enfermerait en une forme plus stricte *Les Elégies pour Bérénice ;* deux de ses plus récents poèmes, *Le Gardien de taureaux et la Sirène* et *La Vénus d'Avignon*, attestent cette ferme volonté.

Poèmes. — Le plus long poème de M. Nicolas Deniker n'excède pas quarante vers : ainsi s'est-il d'avance refusé le droit ou l'excuse d'employer aucun mot qui soit oiseux, et quand il a cédé à la tentation, dans *Premier thème d'automne*, par exemple, il lui fut impossible de faire illusion sur la faiblesse de l'image et le quasi néant des phrases conventionnelles. Mais, le plus souvent, il ne dit que l'essentiel et ne dilue pas en de vastes ondes insipides et grisâtres les couleurs et les parfums ; le lyrisme contenu et délicat de ses lieders et de ses paysages sentimentaux est d'un autre prix que les flottantes déclarations de nos plus célèbres élégiaques : la *Stance du vagabond* est une pièce d'anthologie de la qualité la plus rare :

C'est le hasard puissant qui gouverne ma vie
Comme un monarque sans trésors.
La femme n'a jamais trompé que mon envie
Et je me moque de ses sorts.

Ah! certes, celle-là qui sèche les blessures,
Je l'invoque comme un enfant
Rappelle en frissonnant sa mère — ô longs murmures,
Enveloppez-vous dans le vent !

Le printemps, aux lueurs du soir, déjà s'allume ;
Le ciel sourit rose et doré.
Je pense à l'aupépine, aux fleurs sans amertume,
A la porte de la forêt.

Le soleil brûle et fond comme un fleuve d'or fauve
Versant son onde entre les toits :

Demain je comprendrai le silence qui sauve
Et la douleur aux mille voix.

Voilà un excellent petit poème, sans dissonance, d'un rythme tout ensemble très précis et très varié et dont les images se prolongent dans la pensée beaucoup plus loin que leur signification première et immédiate.

Entre la Vie et le Rêve. — Le sort des héros et des demi-dieux fut de toute éternité mythologique singulièrement misérable et douloureux : plus grands que les hommes qui ne les reconnaissent plus pour leurs semblables, très loin des immortels qui leur font payer la dure rançon d'avoir voulu s'élever jusqu'à l'Olympe, ils sont lapidés par la foule et astreints par les maîtres du ciel aux pires souffrances. Entre la Vie et le Rêve, le poète que désirerait être M. Florian Parmentier figure l'un de ces parias : s'il se crée une maîtresse douée de toute sagesse et de toute beauté, il sait bien qu'elle n'existe qu'en son imagination :

La sagesse me fait honte
Et je reste confondu
Lorsqu'en secret je confronte
Ma faiblesse et sa vertu.
Pourtant ce que je déplore,
Ce qui me laisse rêveur,
C'est que celle que j'adore
N'est qu'un mythe de mon cœur.

Cependant il veut à d'autres heures ne pas se séparer du troupeau :

Et je sens que l'on n'est jamais qu'un vain fantôme
Si l'on n'a découvert la tangible beauté
Et que sans défaillance on n'a point accepté
D'être au sein de la vie un homme et rien qu'un homme.

Ce peut être une excellente règle de conduite ; mais si l'on n'apporte quelque ordonnance dans le chaos des émotions et des sentiments, on risque de ne pas communiquer aux autres hommes son frisson personnel, par l'artifice d'un poème bien construit. M. Florian Parmentier demande surtout que « demain ne lui réserve pas d'entendre contester la sincérité » de son œuvre presque entièrement composée entre la 17e et la 22e année, mais il ne suffit pas d'être sincère pour mettre en état une belle strophe ou simplement une phrase harmonieuse et congrument rythmée. Puisqu'il acceptait la métrique et la prosodie traditionnelle, il eût été meilleur qu'il ne s'obstinât pas à amputer d'une syllabe les mots comme : *étudiais*, *confiance*, *inconsciente*, *invitation*, etc. ; et il n'est pas d'impulsionnisme — ainsi s'appelle l'école dont il est l'initiateur — qui le puisse absoudre d'avoir employé des formes barbares telles que : *Les pierres ont*

tombé. Il se reproche d'avoir détruit par orgueil des vers qui ne lui avaient point paru suffisamment parfaits :

A présent je regarde avec des yeux voilés,
Parmi les encensoirs brisés des cendres blanches,
Les vers que, par dépit, mon orgueil a brûlés.

Il est à souhaiter, au contraire, que, dans la préparation de ses œuvres futures, M. Florian Parmentier institue d'abord de sévères auto-da-fé.

Le Poème de Job. — Par une pieuse inintelligence, les exégètes chrétiens ont fait du livre de Job, comme du Cantique des Cantiques, une œuvre d'édification. Jamais cependant blasphèmes imprécatoires et plus féroces ironies ne furent adressés au stupide et cruel Iahveh et tout l'arrangement du drame, toutes les forfanteries surajoutées du dieu malfaisant qui se vante de sa création et se félicite d'avoir créé le béhémoth qui remue sa queue comme un cèdre et le léviathan qu'on ne peut prendre ni avec l'hameçon ni avec le cordeau ne prévalent point contre l'amère parole : « Pourquoi m'as-tu tiré du sein de ma mère? Que n'y suis-je expiré en sorte qu'aucun œil ne m'eût vu ! » M. Edouard Schiffmacher a donné du texte biblique une version très orthodoxe; il y a ajouté des gentillesses nouvelles :

Comme un fantôme noir
Satan s'évanouit.

A la phrase vulgaire : « Pourrais-tu faire sortir les signes du Midi en leur temps et conduire l'Ourse avec sa queue », il a substitué :

Faire qu'en ton fumier la grande Ourse s'embourbe.

Je concéderai volontiers que le zèle de M. Edouard Schiffmacher fut louable, mais le souffle poétique ne lui a été que faiblement départi et il a bien fâcheusement atténué les terribles beautés de l'original.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Jean Lorrain : *Maison pour dames*. Ollendorff, 3.5o. — Gilbert de Voisin: *Le Démon secret*, Ollendorff, 3.5o. — Marcel Dhanys : *Les Perplexités d'Hélène Tis*, Sageret, 3.5o. — Madol : *Journal d'un Mannequin*, Stock, 3.5o. — André Doderet : *La Fontaine aux Acanthes*, F. Tossel, 3.5o. — Daniel Chastaing : *Mon Moi intime*, Carrington, 3.5o. — Ludovic de Gaigneron : *le Bélier*, Lemerre, 3.5o. — Léonce de Larmandie : *Le Diable en cellule*, Sansot, 3.5o. — Mlle T. Trouessart : *Le Choix de Ginette*, Hachette, 3.5o. — Albéric Chabrol : *Au plus digne*, Hachette, 3.5o.

Maison pour dames, par Jean Lorrain. Ce fléau des femmes de lettres, j'ai nommé Jean Lorrain, devait s'emparer fatalement de cette extraordinaire maison pour dames de lettres qu'on semble avoir fondée dans l'unique but de perdre toutes les réputations qui lui sont

confiées. D'abord jeux floraux, ensuite jeux de massacres, c'est bien là que se jouent à pile ou face les destinées glorieuses de ces dames, lesquelles sont toutes appelées au salon, malgré qu'il y ait assez peu d'élues et gardent toujours des palmes pour se couvrir à défaut d'autres vains ornements. Maison pour dames ! Le beau titre et comme il devait plaire à son inventeur ! Cela sent l'essayage, le grand tailleur, le lieu de rendez-vous mondains et la maison de passe, l'hôtel meublé ou celui de Rambouillet, bien plus meublé encore. Lorrain, depuis qu'il a cessé de vivre, devient un moraliste de premier ordre. Son ironie, en traversant le grand froid de la tombe, s'épure, se calme, prend l'aspect tranquille, respectable, d'une simple leçon de choses. C'est la morale en action ressortant des actions immorales et ses personnages sont d'autant plus vivants, eux, que nous pouvons les frôler à toutes les exhibitions théâtrales, les apercevoir à tous les vernissages. Ce sont les bas bleus, pardon les *maillots* bleus (et combien collants !) de notre nouveau siècle. Je dis maillots bleus, parce que le bas n'est plus suffisamment long ni suffisamment chaste pour permettre le décolletage à l'envers de ces dames. Comme le reporter et le photographe relèvent de plus en plus la jupe, il faut bien tirer le bas de plus en plus haut... tellement qu'il s'est transformé en maillot, le fameux maillot des danseuses à *tutu*, bleu au lieu d'être rose, parce que l'azur mêle aux rêves sensuels qu'il inspire une certaine religiosité. (Je ne sais si je me fais bien comprendre... enfin... j'y tâche !) Donc, nous voici dans la *Maison pour dames*, hospitalière entre toutes, où l'on reçoit et déballe le dernier envoi de province. M. et Mme Farnier sont promus au *laurier d'or*. Tous les deux ? Mon Dieu oui, c'est le genre. Ecoutez plutôt le discours du photographe qui doit illustrer Florise d'Ellebreuse. Avec le bagout *très Vie parisienne* qui le caractérise, ce fanatique de l'objectif explique à la Muse... du département que, pour convenablement traîner le char de la réclame, il faut être deux sous le joug. Tête du mari ! On nous passe en revue tous les ménages de lettres que c'en est une joie ! Ces Messieurs les maris des Muses servent tantôt de repoussoirs, tantôt de *portants* ou de fond de décor brumeux. On photographie l'intérieur, le foyer, quelquefois même le meilleur ami du foyer, car les intentions sont, comme la joie du public, énormes. Ah ! les pauvres diables de maris, on les traîne à l'honneur, un anneau dans le nez, et on y joint aussi les gosses, le doigt dans le nez, des gosses de quatre ans qui affirment bien fort le talent de leur mère. Mme Farnier ou Florise d'Ellebreuse commence à s'inquiéter, mais sa beauté ne se refuse point aux épreuves du cliché ! Elle consentira même à toutes les retouches nécessaires. Puis c'est l'entrée triomphale au salon de la *maison pour dames*. On se la dispute, on se l'arrache, on la réclame, on la délace, on la viole même un brin sans qu'elle s'en doute, enfin

on la compose et on la décompose, elle est à la fois *sur le marbre*, sur le canapé et sur le pavois. C'est la gloire, la célébrité à outrance, le passage à tabac, la prostitution et... la fuite, car la malheureuse n'y tient plus. Elle se révolte sous le joug, secoue le collier que veut lui ferrer aux épaules un banquier sociétaire de la Maison pour dames et se sauve avec son mari, le malheureux conservateur des hypothèques qui conserve l'espoir de ramener une femme vertueuse à la sérénité des plaisirs conjugaux. Eh bien, cette pauvre histoire d'une Muse départementale est remplie de leçons de choses ! Les noms propres, très, trop connus dont Jean Lorrain émaille ses chapitres ne sont pas d'inutiles poteaux indicateurs. Je ne saurais imiter son audace, car je ne suis pas mort et j'aurais peur qu'on me tue, mais il est juste, sinon courtois, de remontrer, entre deux chandelles, ce qu'on nous fit déjà voir au magnésium. Cette hystérie de l'objectif qu'elles ont presque toutes, il faut pourtant la dénoncer comme une des plaies féminines ou féministes de notre époque. Cette perpétuelle *kodackerie* est une honte vraiment pour des intelligences dites littéraires. Il n'y a plus ni beauté ni dignité sociale sans pudeur et si je sais que la Muse, a les jambes cagneuses malgré sa jolie frimousse, ça me dégoûte de sa poésie. N'est-ce point assez de vendre notre légende à tant la ligne sans vendre aussi notre ligne, la précieuse ligne de notre corps à tant la légende ? Au sujet de cette frénésie du portrait de la Muse quelqu'un me disait hier : « Je ne l'ai pas lue, mais je l'ai trop vue et ça me suffit pour que je lui trouve moins de talent. » Méditez l'œuvre de Jean Lorrain, Mesdames de lettres, de Jean Lorrain, le moraliste, et souvenez-vous que le mystère est le berceau des dieux.

Le Démon secret, par Gilbert de Voisins. Le démon secret de ce jeune homme, ce n'est pas du tout l'opium, mais bien mieux son extraordinaire égoïsme. Au fond il n'aime ni son chat ni sa maîtresse, car s'il aimait son chat, il ne permettrait point à sa maîtresse de lui donner un coup de pied et s'il aimait sa maîtresse il s'apercevrait que lui, l'amant fumeur, il assomme sa maîtresse. Maintenant, il n'aime pas davantage ses amis, ni Te Williams ni Zanko, ni les autres parce qu'il les laisse s'intoxiquer, chez lui, avec la complicité de son propre vice. L'opium a, comme l'égoïsme humain, la sinistre faculté de grandir les infiniment petits et de donner de l'importance aux choses inutiles. J'ai connu des bossus qui prétendaient gravement avoir la bosse des affaires, celle du génie ou celle du dévouement. Au bout d'une heure de conversation, on pouvait s'apercevoir qu'ils étaient simplement bossus. En ce moment, la guerre est déclarée à l'Opium ; plusieurs vaillantes petites femmes d'officiers de marine ont dénoncé leur mari aux autorités compétentes et malgré la laideur du procédé, elles ont bien fait... pour les autres. Ce livre arrive donc très à propos pour inspirer la terreur et surtout le mépris des paradis artificiels.

« Pourquoi mènes-tu une vie aussi stupide? » questionne Ted. « Pour en tirer un livre spirituel et le désir de changer l'existence », répond le héros de l'histoire vers la fin. Mieux vaut tard que jamais. Clotilde aurait dû le dénoncer ou le trahir plus tôt.

Les Perplexités d'Hélène Tis, par Marcel Dhanys. Ce qu'il faudrait enseigner aux jeunes filles, ce serait l'art de savoir moins... que tout ce qu'on leur apprend. Ces éponges qui absorbent pêle-mêle l'histoire ancienne, l'histoire moderne, l'histoire naturelle, l'histoire universelle, toutes les histoires grecques et romaines y compris leur histoire personnelle et celles des autres, ça me semble bien difficile à presser, surtout sur son cœur. Vaut-il mieux s'occuper de psychologie que d'épicerie quand on doit tenir une boutique d'épicier? Non, mille fois non! Le nécessaire ce serait d'apprendre un peu d'avance la vie de tous les jours, mais ce ne sera jamais en commentant un morceau des grands auteurs, classiques, hélas! qu'on y arrivera. Maintenant les pauvres créatures préposées à l'engraissement scientifique des oies blanches de toutes les classes de la société sont fort à plaindre, car elles sont surmenées et mal rétribuées. Alors comment se fait-il qu'il y ait toujours pour ces emplois si pénibles et si peu payés beaucoup plus de demandes que de places?

Le Journal d'un Mannequin, par Madol. Jeune coquette tombée dans la misère qui trouve à utiliser *sa ligne* chez un grand couturier. Etant de race noble, elle piaffe, comme les chevaux de sang sous un harnais brillant qui n'est même pas sa propriété. Pendant ce temps le mari écrit pour le théâtre, car lorsque les gens paresseux, tombent dans la misère, ils se mettent à écrire et ça leur réussit, la paresse menant facilement aux beaux-arts. Ce mannequin pour l'amour conjugal initie aux turpitudes de la maison Samuel. Dire que c'est très drôle, non, mais ça finit bien. Le mari place enfin son manuscrit et la femme commande une robe à son ancien patron.

La Fontaine aux acanthes, par André Doderet. Une sotte, mal mariée, comme le sont toutes les sottes, rêve de remplacer le vieux mari par un jeune amant et, sans décision pour le mal comme pour le bien, elle attend longtemps, laisse passer de belles occasions, pour se précipiter sur un pauvre diable qui n'est pas guéri d'un autre amour et se tue afin d'échapper à la banalité de cet adultère. Moralité : un enfant que reconnaîtra volontiers le vieux mari.

Mon moi intime, par Daniel Chastaing. Deux jumelles qui se disputent le même homme. Le moi intime est le tempérament très passionné de Mlle Edla mis en regard du tempérament plus calme de Mlle Carmen. Le Monsieur duc pouvait et devait épouser le Moi intime de la première, mais il choisit l'autre par dépit et aussi pour cette rage qu'ont les romanciers de compliquer les situations les plus simples. Il est trompé par le tempérament calme, tandis que

Mlle Edla se dévoue inutilement et sacrifie son tempérament passionné. Plus tard tout se découvre, seulement il est trop tard ; une mystérieuse opération a supprimé le fameux moi intime. Edla n'est plus une femme. Elle est désormais incapable d'aimer. Voilà une opération bizarre.

Le Bélier, par Ludovic de Gaigneron. Ce conte social d'après l'antique est un peu dur à lire pour des lecteurs qui cherchent dans un livre la frivolité d'une intrigue quelconque. Le bélier, centre d'une action divisée en chants alternés comme certain traités de philosophie grecque, est la machine de guerre qu'Amilcar lance contre la porte d'Héraclia. Moitié rêve, moitié hymne, le récit se déroule bien au-dessus des soldats de différentes contrées qui assiègent la ville. Gellias et Dexippos philosophent. Philosopher, n'est-ce point apprendre à mourir ? Mais le bélier, image des forces aveugles, naïves catapultes au cou d'oiseau de proie qui s'allonge, aux yeux qui flamboient, s'arrête de lui-même devant la flamme d'une autre intelligence. Et plus tard la cité opposera aux barbares la force d'inertie de sa trop fabuleuse richesse, jusqu'au jour où le dernier de ses philosophes (citoyen du monde) ira se briser sur la tête de bois du vieux bélier en train de pourrir dans l'herbe.

Le Diable en cellule, par Léonce de Larmandie. Mettre le diable dans un bénitier n'est pas encore aussi difficile qu'on le croirait, car Satan est comme les chats : dès qu'il n'a plus peur de l'eau, il y prend goût jusqu'à se noyer. Cette belle recluse qui se fait soigner par un amoureux médecin, le médecin du couvent, est une excessive d'un genre d'excès particulier. Elle aime la vertu à la façon dont elle aime le vice. Son confesseur, un très profond psychologue, lui donne pour pénitence l'ordre d'épouser son médecin et Hélène Solange sera très malheureuse, puisqu'elle en demeure réduite à la médiocrité de l'habitude. Il faut l'impossible aux hystériques religieuses ou non. Sous ce rapport Dieu leur convient très bien et je ne vois pas pourquoi on ne le leur laisserait pas.

Le Choix de Ginette, par C. Trouessart, et **Au plus digne**, par Albéric Chabrol. Deux fruits du même arbre. Une jeune fille et une jeune femme qui choisissent parmi tant d'amoureux empressés à leur plaire celui qu'elles subissent forcément puisqu'elles l'aiment. Il est le plus pauvre ou le plus digne, mais serait-il le plus riche ou le plus indigne, de par la loi éternelle il le leur faut accepter. Louons la subtilité des auteurs qui constatent ces choses au bout de trois cents pages d'inquiétantes péripéties.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Ch.-M. Des Granges : *Le Romantisme et la Critique. La Presse littéraire sous la Restauration,* 1815-1830 ; « Mercure de France ».

Aucun jugement littéraire n'est définitif. En réalité, il entre toujours une forte dose de sensibilité dans nos jugements critiques, et la sensibilité évolue et change avec les générations et les siècles. Ce que nous aimons dans la littérature du XVII^e^ siècle, c'est ce qui touche notre âme actuelle, et nous faisons tous ce qu'accomplit méthodiquement V. Hugo dans ses drames, en teintant de romantisme les siècles les plus sages. Les critiques représentent seulement l'opinion du moment : ils sont des créateurs de valeurs éphémères. Ce qui a fait et fera le succès des grands critiques comme Sainte-Beuve, c'est qu'ils représentent une opinion plus générale, et plus étendue, mais pas définitive. Beaucoup des jugements de Sainte-Beuve ne demeurent sacrés que par notre paresse à nous recréer une opinion plus conforme à notre mentalité actuelle. On pourrait sans doute décristalliser ses jugements, les remettre en fusion. Il faut craindre, en littérature, le culte des hommes de génie. Ce culte devient facilement une religion. On a la foi. Longtemps notre vénération pour les classiques a retardé l'évolution de notre poésie. Il y eut aussi des Romantiques obstinés, des Parnassiens attardés, butés à leur rocher, des Symbolistes intransigeants. Pour ceux-là, leur Ecole poétique était la vérité absolue. Ils avaient enfin fixé la Vie et l'Art. Les œuvres de littérature ne sont pas comme des aérolithes tombées d'une planète : aucune œuvre ne peut se situer en dehors du temps où elle a été faite, du lieu où elle a été composée. Comme un individu, elle a ses hérédités qu'elle affirme, au lieu de les contrarier. A distance, tout chef-d'œuvre littéraire nous paraît une chose tout à fait nouvelle, au moment de son apparition, alors qu'il fut toujours le perfectionnement, le couronnement d'un genre. Les *Méditations* de Lamartine étaient attendues, et ce n'est pas l'étonnement de la nouveauté qui fit leur succès. Depuis quelques années déjà, le théâtre s'acheminait vers la conception romantique dont *Hernani* fut l'expression parfaite. C'est, comme le dit M. Ch.-M. Des Granges dans **la Presse littéraire sous la Restauration**, l'opinion publique qui provoque le livre, et « c'est à l'opinion publique subitement élargie et multipliée que s'adresse l'auteur ». Inconsciemment souvent.

Dès lors, ajoute-t-il, qu'y a-t-il de plus intéressant que de chercher précisément dans quelle mesure et par quelles manifestations diverses, ce public a rendu peu à peu nécessaire et comme fatale l'œuvre *qui va naître ;* et comment, par quels éloges, par quelles résistances, il a accueilli l'œuvre mise à jour ; enfin comment il s'en est lassé, ou détaché, ou comment il a continué de s'y attacher, en y découvrant de jour en jour une nouvelle

faculté d'adaptation à un milieu nouveau ? « Comment les œuvres se préparent, comment elles naissent, comment elles meurent, et pourquoi quelques-unes d'entre elles sont susceptibles d'évoluer avec l'esprit public ? » Telle serait la formule de ce genre d'*histoire littéraire*.

C'est ce nouveau genre d'histoire littéraire, qui ne serait que l'histoire de l'opinion publique, qu'a tenté d'inaugurer M. Des Granges, dans cet ouvrage sur la *Presse littéraire sous la Restauration*. Pour cela, l'auteur a dépouillé tous les journaux et revues de 1815 à 1830, ne dédaignant aucun document, si médiocre qu'en soit l'auteur, et « fût-il anonyme, pourvu qu'il soit authentique et qu'on le fasse figurer à sa date ». Il s'agit de reconstituer l'atmosphère de cette époque, l'opinion générale. Or, ce ne sont pas les grands critiques qui la représentent. Aussi, dans ses nombreuses et curieuses citations, M. Des Granges a-t-il souvent emprunté le jugement d'un Feletz, d'un Dussault ou d'un Béguet. Les jugements d'un critique qui s'est imposé à la postérité « sont, nous dit l'auteur, beaucoup moins révélateurs de l'opinion publique, à une certaine date, que ceux des critiques de second ordre, lesquels pensent et parlent comme la masse de leurs contemporains ». Ces critiques, en effet, au lieu de diriger l'opinion, s'y abandonnent. Plus tard, lorsqu'en suivant cette méthode de critique objective et scientifique on étudiera notre littérature contemporaine, il sera curieux de retrouver, dans nos journaux, l'admiration spontanée de certains écrivains pour des Rostand ou des Zamacoïs. Mais, au point de vue de la critique, nos journaux de maintenant seront loin d'offrir l'intérêt des feuilles romantiques. On n'y trouve plus que des réclames payées, ou bien, comme dans la chronique hebdomadaire d'un « grand » critique (grand par sa situation et non par sa personnalité), de basses flatteries aux académiciens et à ceux qui vont le devenir. Ce critique espérerait-il la médaille des vieux serviteurs ?

Dans la première partie de son ouvrage : *Les Documents*, M. Des Granges étudie les principaux périodiques littéraires de 1815 à 1830. Les périodiques libéraux, comme *le Mercure*, *le Censeur européen*, *le Courrier français ;* les périodiques romantiques : *les Lettres champenoises*, *le Conservateur littéraire*, dont Victor Hugo et ses deux frères étaient les principaux rédacteurs, *la Muse française*, *le Mercure du XIXe siècle ;* les périodiques « doctrinaires » : *les Archives philosophiques*, *le Globe*, *la Revue française*, etc.

Dans la seconde partie, *la Méthode et les Exemples*, l'auteur nous fait suivre, dans ces feuilles, la résistance des pseudo-classiques contre les romantiques. Ils leur reprochent leur esprit de révolte contre la tradition et les règles, leur extravagance « qui touche à la folie ». Certaines de ces critiques ne manquent pas de finesse : « J'ai peur, en vérité, dit Lacretelle jeune, qu'on ne reconnaisse plus les

Français sous ces habillements lugubres empruntés à nos voisins. On ne se contente pas d'en revêtir l'époque actuelle où les esprits, j'en conviens, sont assez sérieux ; on veut en couvrir la légèreté si connue de nos pères... » Nodier, un romantique convaincu, écrivait dans la préface de *Bertram ou le château de Saint-Aldobrand*, tragédie en cinq actes, traduite par lui de l'anglais du Rev. R. C. Maturin : « ... l'état de notre société fait très bien comprendre l'accueil qu'elle accorde aux folies sentimentales et aux exagérations passionnées. Les peuples vieillis ont besoin d'être stimulés par des nouveautés violentes. Il faut des commotions électriques à la paralysie, des horreurs poétiques à la sensibilité et des exécutions à la populace. » Il y avait un romantisme exagéré que les Romantiques eux-mêmes qualifiaient de frénétique. Il faut savoir cela pour comprendre ce qu'il y a de sagesse relative dans le romantisme qui a survécu.

M. Des Granges a résumé sa méthode dans une belle page, qui mérite d'être citée en entier :

... Abandonner résolument ce sophisme qui consiste à nous prendre nous-mêmes pour juges des jugements d'autrui, et à croire que nous sommes aujourd'hui en possession d'une sorte de vérité absolue sur les œuvres et sur les hommes du passé. Nos jugements actuels sont aussi subjectifs que ceux des contemporains de l'auteur. Nous ne représentons, à notre tour, qu'un *moment* dans une *série*, laquelle se continuera après nous. Aussi devons-nous renoncer à chercher dans les témoignages antérieurs la justification de nos propres idées, ou les éléments d'une polémique puérile. Ces témoignages, prenons-les *à leur date*, évaluons-les *à leur date*. Habituons-nous à les enregistrer dans leur intégrité, quelque singuliers qu'ils puissent nous paraître, au lieu de n'en retenir que des formules détachées qui, précisément parce qu'elles nous agréent aujourd'hui, ont peut-être perdu leur vrai sens.

Renonçons à nos préjugés sur la personnalité des critiques. L'article anonyme, ou signé d'un nom sans éclat, a une valeur documentaire. Inquiétons-nous plutôt des tendances politiques, sociales, littéraires du journal où l'article a paru.

Enfin, dans la classification de ces témoignages, point de *système ;* mais seulement la recherche des *moments successifs*, et le tracé d'une sorte de *courbe* de l'opinion.

On donne, dans *le Lycée Français*, ce jugement de Ch. Loyson sur Lamartine, qui est parfait :

Il est poète, voilà le principe de toutes ses qualités et une excuse qui manque rarement à ses défauts. Il n'est point littérateur, il n'est point écrivain, il n'est point philosophe, bien qu'il ait beaucoup de ce qu'il faut pour être tout cela ensemble ; mais il est poète, il dit ce qu'il éprouve et s'inspire en le disant...

Les Méditations surprirent tellement peu l'opinion que Thiessé,

un classique, formulait cette critique : « C'est un écrivain jeune possesseur d'un instrument assez juste, dont certaines pièces rappellent, de loin, Louis Racine, Delille, Roucher, etc... » Ce rapport, que nous ne voyons plus, Thiessé le sentait avec sincérité. Il ajoutait : « Il lui arrive souvent de donner dans des fautes de goût qui pourraient déceler en lui du penchant pour le genre romantique ; c'est un tort auquel il faut qu'il réfléchisse avant que le mal ne devienne irrémédiable. »

Il y a, dans ces critiques, des notes justes à notre point de vue actuel, et à propos de V. Hugo, les défauts que signale Tissot, un pseudo-classique, sont ceux-là mêmes que Sainte-Beuve, Nisard et Planche signaleront plus tard. Si ce Tissot place Casimir Delavigne au premier rang des poètes de son temps, c'est plus à cause des idées du poète qu'à cause de son talent. Cette façon de subordonner ses appréciations littéraires à ses idées libérales est très « instructive », comme le dit M. Des Granges, pour un historien de l'opinion publique. Il est des jugements qui déconcertent davantage, celui-ci, par exemple, d'Edmond Géraud, dans *les Annales de la littérature et des arts*, sur les *Odes et Ballades* de Victor Hugo. Mélange d'obscurité, de bouffissure et de choses grotesques, dit-il. « On ne trouverait peut-être aujourd'hui qu'un autre homme en France qui écrive de ce style à la fois ignoble, obscur et décoloré : c'est M. Lemercier ; mais M. Lemercier a fait *Agamemnon*, et nous voudrions pouvoir en dire autant de son jeune émule. » Voilà quelques lignes suffisantes pour ridiculiser un critique et le disqualifier ; cependant, à côté de ces injures grossières, on trouve, l'année suivante, dans un nouvel article de ce Géraud sur Victor Hugo encore, quelques insinuations qui ne manquent pas de justesse. Il a bien su montrer, comme le signale M. Des Granges, que le poète exagérait son individualité et la répandait sur toute son œuvre : « C'est toujours le poète qui parle, dit-il, c'est toujours lui qui veut décrire et se faire voir, sans aucun égard pour la vraisemblance de la fable ou les convenances du sujet. » Ainsi l'étude la plus médiocre sur une œuvre littéraire a encore son intérêt : elle représente l'opinion d'une partie du public.

Voici de Ch. Magnin, dans *le Globe* du 11 avril 1829, une critique sur le *Joseph Delorme* de Sainte-Beuve, où l'auteur a bien vu le côté faible de la poésie de Sainte-Beuve : « Vous vous moquez assurément, lui dit-il, de l'abbé Delille ; mais êtes-vous bien sûr que, dans quelques-unes de ces babioles et de ces tours de force auxquels vous vous complaisez, il y ait un sentiment beaucoup plus juste de l'art que dans la description du tric-trac, des dés et du cornet ? » Oui, tout de même, mais la réflexion est amusante.

Je n'ai pu, dans ces quelques pages, que faire connaître la méthode de critique nouvelle de M. Des Granges. Les quelques citations que

j'ai faites montrent l'intérêt de ces opinions rétrospectives. Qu'on lise son ouvrage, si l'on est curieux de se renseigner sur cette période si vivante de la littérature française que fut le romantisme.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Gilbert Stenger : *La Société Française pendant le Consulat*, sixième série : *L'Armée, le Clergé, la Magistrature, l'Instruction publique ;* Perrin.— A. Mézières : *Hommes et Femmes d'hier et d'avant-hier ;* Hachette.— Memento.

La Société Française pendant le Consulat, par Gilbert Stenger. — M. Gilbert Stenger publie la sixième et dernière série de ses études sur le Consulat. Des cinq précédentes séries, l'une était consacrée à l'œuvre restauratrice du Premier Consul ; l'autre aux luttes du gouvernement consulaire contre ses ennemis de l'intérieur et de l'extérieur, jacobins, chouans, émigrés, ainsi qu'à ses auxiliaires dans cette lutte, fonctionnaires, administrateurs ; la troisième, à la famille de Bonaparte et à la vie mondaine du temps ; les deux suivantes à la littérature, aux théâtres, aux beaux-arts et aux artistes. La sixième et dernière expose les grandes institutions du régime dans les divers ordres militaire, ecclésiastique, judiciaire et universitaire. Ne semble-t-il pas que ce dernier volume, qui est l'histoire d'une restauration sociale, eût pu former avec le premier, qui traite du même ordre de faits, un même groupe, dont il y eût eu peut-être avantage à ne point séparer les éléments par toutes les autres matières de l'ouvrage? Mais passons là-dessus, et tenons-nous-en, après tout, aux indications données par l'auteur dans la préface de son dernier volume, préface où il s'efforce de dégager le lien d'unité qui, selon lui, rattache les unes aux autres les six séries. L'ordre ainsi indiqué est d'ailleurs un ordre tout extérieur et superficiel, et qui nous renseignerait peu sur le procédé réel employé par l'auteur dans sa composition. En critique désireux d'y voir clair et d'être, autant que possible, consciencieux à l'égard d'un auteur qui eût pu être mieux traité, nous nous sommes maintes fois demandé en vertu de quelle méthode, consciemment pratiquée ou non, M. Stenger avait produit, avec les caractères qu'elle présente, l'œuvre que voici maintenant tout entière. Ce vaste travail apparaît bien définitivement, comme nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer (1), tel qu'un composé de monographies, de biographies, de notices. Mais ces divers éléments eux-mêmes offrent de notables différences de genre, de style : tels conviennent à une chronique, tels à une œuvre d'histoire pure. Quelle était l'idée de M. Stenger en employant des matériaux de caractères si différents? Notre opinion, devant l'œuvre achevée, est que M. Stenger

(1) *Mercure de France*, du 1er février 1907.

s'est trouvé tantôt écrire une chronique, une chronique contemporaine et anecdotique, tantôt une œuvre d'histoire proprement dite; tantôt une sorte de « tableau de Paris » genre Mercier, tantôt un exposé des institutions politiques et sociales. Nous ne nous chargeons pas de dire si ces divers éléments sont bien réellement coordonnés. Voici, en tous cas, une suggestion ingénieuse de M. Stenger à ce sujet : par exemple, après l'œuvre de restauration et les luttes victorieuses exposées dans les deux premiers volumes, « la Société se trouve rassurée, les salons des grandes dames sont ouverts... les conversations polies s'échangent... les grands seigneurs... les littérateurs... etc. ». C'est ainsi que nous passons, selon le lien de cause à effet que M. Stenger désire montrer dans son œuvre, de la partie historique à la partie anecdotique, étude de mœurs, chronique, « tableau de Paris ». On peut donc faire un classement des diverses parties de l'ouvrage d'après ces données.

Les tomes III, IV et V, relatifs au mouvement mondain, littéraire, artistique, théâtral, sont ainsi, non plus l'histoire, mais la chronique du temps. La difficulté, ici, était d'être complet, dans le détail nombreux d'une chronique: maints oublis furent relevés, par exemple dans le tableau du mouvement théâtral et littéraire sous le Consulat. Mais il est juste de dire que tout critique qui se documente spécialement et expressément pour éplucher des nomenclatures de cet ordre n'aura ni grande peine, ni grand mérite, à y relever des lacunes, même quand de telles nomenclatures sont bonnes, et c'est, en somme, le cas chez M. Stenger, dont les lectures sont, de toute évidence, considérables. Il ne faut donc point tirer de là un reproche sérieux contre cette partie de l'œuvre de M. Stenger. Ce qu'on pourrait trouver à reprocher ici, ce serait un certain désordre: tout n'y appartient point à l'époque spéciale, limitée, du Consulat; des noms, des œuvres, des faits se rapportent à d'autres dates, antérieures et postérieures. Peut-être aussi aurait-on souhaité quelque plus grande initiative psychologique de l'historien, des pages moins garnies d'extraits et davantage de texte original. Somme toute, lecture ingénieusemen composée, et très renseignante, dans toutes ces parties dont le genre se rapproche du « Tableau de Paris ».

Si l'on tient compte du classement ci-dessus indiqué, la partie proprement historique de l'œuvre consisterait dans les matières des tomes I, II et VI. (*La Renaissance de la France. Aristocrates et Républicains. L'Armée, le Clergé*, etc.) Ces tomes, d'une composition plus exacte que ceux de l'autre catégorie, sont en revanche d'une note plus sévère, et, selon les goûts, on les préférera aux autres, ou les laissera au contraire pour eux. Signalons, dans le deuxième tome, *Aristocrates et Républicains*, une intéressante série sur « les hommes du Consulat » : portraits qu'on retrouve avec plaisir, indi-

qués d'un trait net, sauf pour Talleyrand, où se décèle un manque de renseignements (séjour à Londres en 1792) et un défaut de souplesse du portraitiste. La série des portraits militaires du tome dernier n'est qu'un pendant imparfait ; elle ne vaut pas la première. Vraiment, cette suite de biographies, qui sentent un peu le dictionnaire de Michaud, tient bien de la place (un bon tiers du volume) ; notons cependant un fin et excellent Berthier. Le chapitre relatif au Clergé (toujours dans ce dernier volume) est d'une bonne venue, avec ses tableaux de la Cour Romaine. Il y a cependant un certain manque de clarté dans l'exposé, fait du point de vue du Concordat, de la situation respective du clergé réfractaire et du clergé constitutionnel. Cela a son importance. Sans doute, il n'y a plus qu'un seul clergé, le clergé concordataire, mais il serait utile, dans l'intérêt de l'histoire religieuse, de mieux connaître les antécédents de ses membres. Le chapitre sur « la Magistrature » (et les Préfets ? Ils sont dans le premier volume, croyons-nous. Ils pourraient aussi bien se trouver ici, ou, inversement, la Magistrature dans le premier volume : marque de l'inconsistance du plan) est un bon exposé de l'organisation de ce grand corps, avec trop d'optimisme cependant : le procès de Moreau ne la montre pas précisément en posture d'indépendance. Quant à l'Enseignement, nous sommes d'accord avec M. Stenger, qui regrette qu'un homme comme Fourcroy ait été écarté en faveur de Fontanes, le maître jongleur académique, adorateur disert de la « botte héroïque » (il l'a écrit lui-même), pernicieux instaurateur, dans l'ordre de l'enseignement, d'un culte de latrie envers tout ce qui est l'Etat ; culte qui, si l'on excepte le second quart du dix-neuvième siècle (et encore il y a là Cousin, mais il y a aussi d'illustres et mémorables résistances), a constamment fait de l'enseignement un des moyens de la sottise officielle, jusqu'à le faire dégénérer de nos jours, — si l'on en croit les échos de certains stupéfiants examens, — en propagande politique.

Malgré ses défauts, un peu trop longuement étudiés par nous peut-être, l'œuvre laborieuse de M. Gilbert Stenger, dont nous voudrions avoir su dire aussi les mérites, ici et dans nos précédents articles, demeure, dans son ensemble, la plus consciencieuse, sinon la mieux composée, que nous ayons sur une époque dont elle nous fait comprendre l'importance considérable, historique et sociale.

Hommes et Femmes d'hier et d'avant-hier, par A. Mézières. — M. A. Mézières a le goût des lectures historiques, et il nous dit ses lectures avec ordre et perspicacité. De là, pour une moitié, le volume actuel. Il y a certainement du plaisir à prendre connaissance des opinions très précises de M. Mézières sur les divers sujets qui se sont offerts de la sorte à son appréciation : surtout si l'on a déjà lu soi-même les œuvres résumées et appréciées dans ces pages, et tel est

notre cas. Nous ne sommes pas toujours de l'avis de M. Mézières, par exemple sur Mme de Prie, pour laquelle il est permis de ne pas trop se défendre de l'impression suggérée par Saint-Simon; ou sur le duc de Lauzun (le général Biron), ce dévoyé peu recommandable de l'aristocratie, auquel il nous est impossible, quant à nous, de prêter des « mobiles élevés »; ou sur Mme d'Epinay, qui nous paraît justifier en quelque mesure l'âpreté savoureuse de M. Auguste Rey. Ajoutons que M. Mézières rectifie à l'occasion avec bonheur certaines conclusions: il est difficile, par exemple, après l'avoir lu, de se faire une idée autre que la sienne des circonstances qui amenèrent la réclusion de la malheureuse femme du grand Condé.

Dans la deuxième moitié du volume, les réflexions que ses lectures suggèrent à M. Mézières se développent en véritables études. C'est qu' « Hommes et Femmes », ici, ne sont plus d'avant-hier, mais d'hier et même d'aujourd'hui. C'est un témoin qui parle maintenant. Les études notamment sur Edouard Thouvenel, le diplomate du second Empire, et sur le vicomte de Meaux, dont les mémoires politiques évoquent la période de luttes qui précéda la fondation définitive de la troisième République, seront lues avec profit. La carrière d'Edouard Thouvenel, ambassadeur à Constantinople, puis un moment ministre des Affaires étrangères, permet à M. Mézières d'apprécier la politique extérieure du Second Empire. Il le fait avec une sévérité qui ne surprendra que peu de gens, à une heure où l'opinion à laquelle il se rallie devient le jugement même de l'histoire. Nous avons à plusieurs reprises touché ce point ici même. Le principe des nationalités, qui favorisa à nos portes la formation de forces redoutables et nécessairement agressives ou ingrates, une unité italienne, une unité allemande, un tel principe était évidemment contraire à l'intérêt français. M. Mézières a l'occasion d'en étudier la première application, après la guerre de Crimée, en faveur des principautés danubiennes. Le morceau sur le Vicomte de Meaux permet à l'auteur de dire son mot de la fin sur des luttes politiques qu'il vit de près. Voici ce qu'il pense des vieux partis incapables qui s'agitèrent dans le vide depuis la réunion de Bordeaux jusqu'à la proclamation de la Constitution de 1875 : « Au lieu de reconnaître du bout des lèvres la République, à une voix de majorité, combien il eût été plus habile de l'accueillir avec bonne grâce pour y conserver tout au moins une part de direction! » M. Mézières exprime ici son goût d'une république conservatrice et libérale. M. de Marcère a fait de même dans ses récents volumes sur l'Assemblée Nationale. Désir louable d'hommes expérimentés, mais cependant irréalisable, nous en avons peur. Dans l'état de la démocratie contemporaine, où les questions relatives au travail prédominent, la tendance d'une République est fatalement socialiste. Ce n'est pas nous qui nous en réjouirons. Peut-être,

en effet, que si les vieux partis s'y étaient pris plus tôt, la conciliation de la démocratie et des idées conservatrices eût pu se faire. (Comment? à vrai dire.) Mais ils s'y sont pris beaucoup trop tard. Regrettons-le avec M. Mézières.

Memento. — M. Victor Méric continue, à la « Librairie du Progrès », la série de ses publications sur les Hommes de la Révolution. Voici *Gracchus Babeuf*, ce pauvre et douloureux (ah ! combien !) hère, père du communisme, père de rien, que la Révolution vint fâcheusement enlever à ses occupations d'arpenteur. Son procès, sa condamnation et son exécution, pour fait de complot politique sont une des tristes pages du Directoire. — M. Joseph Turquan nous apporte *Du Nouveau sur Louis XVII*, « la solution du Problème » elle-même (Emile-Paul). Enfin ! Le Dauphin a été assassiné au Temple, le 19 janvier 1794, « entre huit et neuf heures du soir ». Il a été enterré secrètement, sans retard, « peut-être vivant encore », dans le fossé du Temple. On lui a immédiatement substitué un enfant de son âge. La duchesse d'Angoulême a tout su après son retour en France. A quand la prochaine solution, non moins définitive? Ce qu'il y a de terrible dans cette question, c'est que quand même on parviendrait vraiment à la résoudre dans un sens ou dans l'autre, cela aujourd'hui ne servirait à rien, absolument à rien ! — Dans la lettre-préface où il présente les *Lettres inédites d'Edgar Quinet*, adressées à l'éminent Dr Lortet de Lyon et qu'il faut remercier M. Alfred Westphal d'avoir recueillies (Stock), M. Gabriel Monod signale l'intérêt de ces lettres en ce qui concerne spécialement les idées d'Edgar Quinet sur la France et l'Allemagne de 1831 à 1848. (Inutile de s'arrêter, dans ce même petit recueil, aux lettres antérieures, relatives à la fantaisiste mission archéologique en Grèce.) Quinet s'y montre fort pessimiste : plus de France libérale, plus d'Allemagne idéologique ; mais là la réaction, ici la Prusse. Il prédisait vrai, au moins en ce qui concerne la Prusse, malheureusement pour nous ; et quant au libéralisme français, on en est à regretter que sa prédiction n'ait été plus juste ! Ces lettres font comprendre le rôle de Quinet à l'époque de la Révolution de 48, date qui marque le denier renouveau de ses illusions, de sa naïveté. — *Revue historique*, novembre-décembre 1907. Joseph Bédier : « La légende de Raoul de Cambrai ». Le Poème de Raoul de Cambrai est une chanson de geste tirée d'événements de l'an 943. L'auteur examine dans un premier article les origines de cette légende et la validité des opinions relatives à la date de sa composition. On lira une attachante analyse de ce poème. Charles Molinier : fin de la remarquable étude sur « l'Eglise et la Société cathares ». Dans quel chaos vivons-nous ! Charles-Henry Lea, l'historien américain, dont les études ne dépareraient point la collection de la *Revue historique*, y figureraient en tous cas plus normalement que, par exemple, dans l'ultramontaine *Revue des questions historiques*, Charles-Henry Lea s'est montré plutôt sévère, dans son histoire de l'Inquisition, pour l'église cathare. Il avait certainement des raisons très fondées, lui qui vitupère l'Inquisition. Voici, par contre, M. Charles Molinier, qui, dans sa conclusion, exalte le Catharisme à l'égal d'une Réforme. C'est trop tôt de trois siècles, et peut-être même de tous les siècles ! Comment M. Molinier n'a-t-il point vu l'importance sociale, au Moyen-Age, de ce que l'on appelait l' « Unité de la

Foi » ? Louis Batiffol : « Le coup d'Etat du 24 avril 1617. » (Meurtre de Concini). M. Batiffol met de nouvelles touches à son portrait favori d'un Louis XIII énergique et capable. Jacques Flach : suite des savantes recherches sur « la Propriété collective en Chaldée et la prétendue féodalité du Code de Hammourabi ». Bulletin historique et comptes-rendus critiques.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

J. Loeb : *La Dynamique des phénomènes de la vie*, édition française, in-8°, Alcan, 9 fr. — Delage, J. Loeb : *Sur la parthénogénèse artificielle*, Comptes-rendus de l'Académie des sciences, t. CXLV, nos 4, 9, 13, 19 et 23 juillet-novembre 1907. — Mme Curie : *Sur le poids atomique du radium, Action de la pesanteur sur le dépôt de la radio-activité induite*, Comptes- rendus de l'Académie des sciences, t. CXLV, nos 8 et 10, août-septembre 1907. — F. Bordas : *Action du radium sur les pierres précieuses*, Comptes-rendus de l'Académie des sciences, t. CXLV, nos 20 et 21. — G. Urbain : *Un nouvel élément : le Lutécium*, Comptes-rendus de l'Académie des sciences, t. CXLV, no 19.

On résiste difficilement à l'attrait du merveilleux. Parmi les faits scientifiques d'acquisition récente, deux plus particulièrement ont frappé l'imagination : ce sont ceux de la parthénogénèse artificielle et de la radio-activité de la matière. Jacques Loeb, le premier, a reconnu que les œufs vierges de certains animaux sont susceptibles de se développer, à la suite d'excitations diverses, sans intervention aucune des spermatozoïdes. Pierre et Marie Curie ont découvert le radium, métal qui spontanément dégage de l'énergie sous forme de radiations variées et de chaleur. Au début, ces faits ont paru merveilleux ; mais petit à petit le caractère mystérieux s'est dissipé, et il se trouve maintenant que la parthénogénèse et la radio-activité comptent parmi les phénomènes les plus répandus : Loeb a montré que l'œuf vierge est une petite masse de matières dites colloïdales, soumise aux lois de la physique et de la chimie ; Gustave Le Bon a fait voir que le radium n'est pas une exception, et que la radio-activité, qui résulte de la « destruction de la matière » (il vaudrait mieux dire : de sa transformation), en est une propriété absolument générale.

§

Il vient de paraître en langue française un exposé des nombreux faits découverts par Loeb et des idées si fécondes émises par l'illustre biologiste de l'Université de Californie. La librairie Alcan publie une édition française de **la Dynamique des phénomènes de la vie**, qui est un recueil de douze leçons professées récemment en Amérique : toutes les conquêtes récentes de la science de la vie y sont exposées d'une façon très claire. En France, on ne connaît que beaucoup trop imparfaitement l'œuvre de Loeb ; nos physiologistes, à part quelques rares exceptions, restent attachés très étroitement aux

traditions de l'école de Claude Bernard ; le moment est venu pour eux de se montrer moins exclusifs. Depuis longtemps déjà, M. Giard a insisté sur l'importance des progrès réalisés par le physiologiste américain en biologie ; aujourd'hui, il présente le nouvel ouvrage aux savants et étudiants français ; après avoir montré toute son originalité, il ajoute :

L'heure est admirablement choisie pour une publication de ce genre. Les exagérations des néodarwinistes ont, en effet, par une heureuse réaction, ramené l'attention des naturalistes sur l'étude trop négligée des facteurs primaires de la variation, base de toute théorie évolutionniste. Or, dans ce retour aux tendances géniales de Lamarck, le livre de Loeb sera un guide très sûr et très suggestif.

Pour Loeb, les êtres vivants sont des *machines chimiques*, se composant essentiellement de matières dites colloïdales, et possédant la propriété de se développer, de s'entretenir et de se reproduire automatiquement ; s'il existe, à présent, une différence capitale entre les machines vivantes et toutes nos machines artificielles, rien n'interdit de « supposer que les sciences expérimentales puissent réussir un jour à produire artificiellement des machines vivantes ». Loeb n'a jamais tenté de créer des êtres vivants, mais il a poursuivi constamment le but suivant : il a cherché à agir sur les phénomènes principaux de la vie à l'aide de certains procédés, il s'est efforcé de *se rendre maître* de tel ou tel phénomène biologique *par des moyens physiques ou chimiques*.

Au lieu de perdre notre temps à discuter les hypothèses faites sur la fécondation, nous étudierons, dit-il, les moyens physico-chimiques par lesquels on peut amener des œufs non-fécondés à se développer. Nous laisserons de côté les nombreuses hypothèses relatives au développement et à l'hérédité et nous parlerons des découvertes de Mendel et de de Vries, grâce auxquelles on peut faire apparaître à volonté, dans toute une série de cas, tel ou tel caractère héréditaire.

Loeb a étudié longuement d'une part la chimie générale des phénomènes de la vie, en insistant sur les hypothèses que suggère le mode d'action des ferments, et d'autre part la structure physique générale de la substance vivante. L'influence de la température, celle de diverses radiations, celle des sels ont été envisagées avec beaucoup de soins. Loeb insiste tout particulièrement sur l'action antagoniste des solutions de différents sels. D'une façon générale, les êtres marins ne peuvent vivre et se développer dans une solution de chlorure de sodium (sel de cuisine) pure de même concentration que l'eau de mer ; les cellules de notre organisme meurent rapidement dans une solution de chlorure de sodium pure de même concentration que notre sang. Dans les deux cas, le chlorure de sodium est toxique ;

mais il suffit d'en remplacer une certaine quantité par un autre sel pour que la toxicité s'affaiblisse notablement; c'est plus spécialement le calcium qui peut exercer l'action antagoniste. C'est là un fait de biologie générale qui est appliqué maintenant en pathologie : on n'injecte plus dans le sang des malades un sérum artificiel ne contenant que du sel de cuisine, on y mélange d'autres sels, ou mieux on emploie l'eau de mer diluée, qui est un mélange naturel et qui se présente, d'après les travaux de Quinton, comme le milieu le plus favorable au développement de la vie. Ce qu'il y a de très curieux, c'est que, pour supprimer la toxicité de la solution de sel marin, on peut employer, non seulement un sel habituellement inoffensif, comme un sel de chaux, mais encore un sel aussi toxique que le sulfate de zinc.

Loeb applique ces considérations générales et bien d'autres à l'étude de quelques phénomènes : les tropismes, la parthénogénèse, la régénération.

Les *tropismes* sont très intéressants à envisager, parce qu'ils montrent jusqu'à quel point les animaux peuvent ressembler à de pures machines. On dit qu'il y a phototropisme, lorsque par exemple l'organisme est attiré ou repoussé par une source de lumière sans qu'il puisse résister à l'attraction ou à la répulsion ; les courbures des plantes déterminées par la lumière, et qui font qu'une tige s'oriente vis-à-vis de celle-ci, sont connues depuis longtemps ; les animaux fixés présentent des phénomènes du même ordre, mais qui résultent souvent d'un processus de contraction, et non d'un processus de croissance ; les animaux libres pourvus d'un système nerveux central peuvent obéir aussi nettement à la lumière. Quand ils vont vers une fenêtre, on a l'habitude de dire qu'ils « aiment la clarté » ; mais on peut montrer expérimentalement qu'il ne s'agit pas là d'une préférence des animaux pour « la clarté » : la lumière les *force* à tourner leur tête vers la source lumineuse et à se mouvoir ensuite dans cette direction. J'ajouterai que Loeb s'est rendu maître en grande partie des tropismes en employant les mêmes procédés qui lui servent à féconder artificiellement un œuf vierge. Ceci nous ramène à la **Parthénogénèse artificielle**. J'ai déjà eu l'occasion d'en parler ici, dans le numéro du 1er fevrier dernier.

Depuis, Loeb, dans six mémoires parus en Allemagne et en Amérique, a apporté encore des faits nouveaux. De son côté, M. Delage a publié un certain nombre de notes à l'Académie des sciences de Paris. Il obtient en particulier le développement parthénogénétique des Oursins en combinant l'action du tanin et celle de l'ammoniaque : ce développement commence donc dans une solution ne contenant aucun des constituants de l'eau de mer. D'autre part, jusqu'ici on n'avait jamais pu conduire l'élevage des Oursins jusqu'au stade adulte, et

cela même en partant de l'œuf fécondé par un spermatozoïde ; or, M. Delage aurait obtenu de vrais Oursins munis de tous les organes caractéristiques : piquants, pédicellaires, ambulacres. Le 26 août, on en voyait trois sur quatre grimpés contre les parois de verre des vases d'élevage ; le plus avancé, provenant d'une expérience du 17 juin, avait un peu plus de un millimètre. M. Delage, outre qu'il publie ces faits intéressants, critique les conclusions de Loeb ; mais les objections formulées reposent surtout sur une connaissance imparfaite et une interprétation défectueuse des travaux de Loeb, comme ce savant vient de le montrer dans sa réponse à M. Delage. Loeb avait fait une analyse soignée des conditions multiples dans lesquelles se produit la parthénogénèse : il avait indiqué, par exemple, qu'il n'est pas nécessaire d'employer des solutions plus concentrées que l'eau de mer, que l'oxygène n'est pas toujours indispensable et qu'il peut même être nuisible... ; il avait envisagé le problème dans toute sa complexité. Les publications de M. Delage ont eu un très grand retentissement en France, où, comme je l'ai dit, les idées de Loeb n'ont pas encore suffisamment pénétré, et où l'on continue à considérer la parthénogénèse comme quelque chose de merveilleux ; en réalité, l'œuf suit tout simplement les lois de la bio-chimie.

§

Le radium tend, lui aussi, à perdre ses caractères d'exception ; il suffit, pour s'en rendre compte, de lire, dans le numéro d'octobre de la *Revue des Idées*, la belle conférence du Dr Gustave Le Bon, sur la naissance et l'évanouissement de la matière. Cette étude a eu le retentissement qu'elle méritait : une seule note discordante s'est fait entendre ; quelques critiques ont été formulées par M. Perrin dans la *Revue du Mois*. Certes l'opinion de M. Perrin doit être prise en considération ; M. Perrin est l'un des plus brillants parmi les jeunes savants officiels : lorsqu'une chaire de chimie-physique fut créée à la Sorbonne, il y a un certain nombre d'années, certains crurent que c'était pour Pierre Curie ; c'est M. Perrin qui fut nommé. M. Perrin s'étonne que M. Le Bon ne cite pas plus souvent dans ses livres le nom de Curie ; on pourrait, je crois, s'étonner du contraire, car Curie aimait voir dans l'atome radio-actif « un mécanisme qui puise à chaque instant en dehors de lui-même l'énergie qu'il dégage », et considérait sa destruction comme une hypothèse encore hasardée.

Que devient le radium ? — Récemment, Mme Curie a publié deux notes : **Sur le poids atomique du radium** et **l'Action de la pesanteur sur le dépôt de la radio-activité induite.** On sait que du radium se dégage une émanation, qui rend radio-actives les parois solides qu'elle baigne ; P. Curie avait constaté qu'elle se déposait en quelque sorte au fond des vases. On pou-

vait se demander si l'émanation est pesante ou bien s'il s'agissait là de la chute des poussières devenues radio-actives. Mme Curie a laissé tomber la radio-activité sur des lames placées dans diverses directions, et, après avoir fait filtrer l'air à travers du coton, elle a constaté que les poussières n'ont aucune influence ; mais le phénomène cesse dans l'air sec, ce qui montre qu'il est plus complexe qu'on ne le pensait. — F. Bordas, qui a étudié **l'action du radium sur les pierres précieuses**, a obtenu des changements de coloration : mais ces faits n'ont même pas le mérite d'être nouveaux. — On annonce enfin une nouvelle sensationnelle : d'après le physicien anglais Ramsay, le radium aurait la propriété de transformer le cuivre en un autre métal, déjà connu et tout à fait différent en apparence, le lithium. Ce serait là une première réalisation du rêve des alchimistes !

J'ajouterai que si le cuivre, en tant que lithium concentré, disparaît de la liste des corps simples fondamentaux, un jeune chimiste français déjà illustre à l'étranger, G. Urbain, vient de découvrir, parmi les terres rares, **un nouvel élément : le lutécium.**

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Paul Bureau : *La Crise morale des temps nouveaux*, Bloud.— Général Donop : *Commandement et obéissance*, Librairie nationale — Arthur Bauer : *Essai sur les Révolutions*, Giard et Brière. —E. van Bruyssel : *La Vie sociale et ses évolutions*, Flammarion. — Lanessan : *L'Education de la femme moderne*, Alcan. — Rousset-Despierres : *Hors du scepticisme : Liberté et beauté*, Alcan.— Léon Legavre : *La femme dans la Société*, Paris, 24, rue Vauquelin. — Memento.

M. Paul Bureau se défend d'avoir voulu soutenir dans sa **Crise morale des temps nouveaux** que l'observation de la loi morale suffit à rendre les peuples prospères, mais il conviendrait vite, je crois, que cette inobservation décide de leur ruine. Et comme par loi morale, il entend non pas l'ensemble des prescriptions du Code pénal, mais le petit et strict domaine des bonnes mœurs, sa thèse prend un caractère qui, pour paraître à d'aucuns d'un rigorisme excessif, n'en est pas moins à considérer. L'indépendance des deux domaines, le social et le moral, est depuis Mandeville un pont aux ânes si fréquenté que c'est la bonne vieille opinion bourgeoisante qui prend une saveur de paradoxe. Il est vrai que ce paradoxal-là est bien réfrigérant, et que quelque ami soit-on de toutes les singularités, on hausse des sourcils circonflexes en entendant parler des « hontes » du bal de l'Internat et du bal des Quat'z'arts. Non seulement, il ne nous semble pas, dans cette libre et ineffarouchable revue, qu'il soit honteux pour de jeunes rapins de porter leurs modèles en triomphe, mais encore admettrions-nous volontiers, à condition qu'ils fussent très artistiques

tels spectacles théâtraux auxquels on n'est pas encore habitué : la vue d'une belle fille nue immobile est dix fois plus convenable que les tordions et les flonflons d'une acteuse congrûment habillée. Toutefois il n'en reste pas moins que le relâchement des mœurs en général est blâmable, toute pudibonderie mise à part, et que les faits immoraux précis que vitupère l'auteur (union libre, malthusianisme, vices contre nature, etc.) sont des dangers sociaux ; seulement, où le danger social ne s'embusque-t-il pas? M. Paul Bureau avoue très loyalement qu'il peut se cacher derrière la famille, la patrie, la religion. « De très honorables pavillons couvrent parfois de très médiocres marchandises. » Voilà qui donne à réfléchir. Sans doute, un peuple composé uniquement de saints ne pratiquerait ni ceci ni cela, mais les saints n'ont jamais été bien nombreux, et trop de préoccupations de la morale ne conduit souvent qu'à l'hypocrisie (M. Merki le montrait naguère ici même à propos de la Genève de Calvin). Et puis, ne nous frappons pas! L'union libre se heurte, heureusement, à l'instinct monogame stable qui est aussi fréquent et aussi naturel chez les hommes que chez les femmes : les plus raseurs champions du divorce ne demandent que le pot-au-feu dont le destin les a privés. La faible natalité vient moins du malthusianisme que de l'impuissance, fille de certains états morbides qui ne naissent pas nécessairement de la débauche. Sans compter que divorce et restriction peuvent parfois être légitimes. Il n'est pas jusqu'au troisième vice que je citais qui ne puisse, comme tout ici-bas, avoir son côté utile : si les chevalières de la galanterie vénale s'y adonnaient, cela leur faciliterait l'établissement de syndicats unisexuels qui les dispenseraient de recourir chacune à un souteneur, et le gain pour la sécurité publique serait appréciable. Dans tous les cas, et même ces diverses immoralités tenues pour dignes d'anathème, il paraîtrait difficile d'aller jusqu'à dire avec l'auteur : « L'anti-patriotisme est moins grave. » C'est mettre des conjectures à bien haut prix que faire bouillir tout vifs les vert-galants et les dru-clysopompants quand on est ainsi pétri d'indulgence pour les entrepreneurs du sabotage de mobilisation.

§

Comme problème de morale sociale, non sexuelle d'ailleurs, le général Donop en pose un, d'une difficulté particulière, dans son **Commandement et obéissance**. Un soldat a-t-il le droit, dans certains cas, de désobéir ? L'amusant, sur cette question, c'est que ce sont ceux qui prônaient le plus intraitablement, autrefois, les baïonnettes intelligentes, qui s'indignent aujourd'hui de ce que les baïonnettes demandent à comprendre quand on leur dit : En avant! Je pense, toutefois, que même ceux-là seraient d'avis que l'armée ne devrait charger, à l'intérieur, qu'après proclamation de l'état de siège

et que, contre de simples manifestants, grévistes, sacristains, viticulteurs, il faudrait recourir à la gendarmerie mobile qu'il est question d'organiser. Mais cela ne fait que reculer la difficulté : le gendarme mobile pourrait-il, en conscience, refuser de marcher contre des attroupés qu'il jugerait avoir le bon droit pour eux ? Question délicate ! Tel qui dit oui aujourd'hui pour des noirs dira non demain pour des rouges. M. Fonsegrive, qui a examiné ce point justement dans *Morale et société*, veut qu'on fasse crédit à la loi, et qu'on marche même quand on désapprouve. En principe, oui ; l'officier n'a droit de briser son épée que quand l'iniquité qu'on exige de lui est tout à fait odieuse, ce qui n'était pas le cas pour ceux dont parle le général Donop. Mais, à ce propos, cet auteur pose une question bien plus redoutable : N'est-ce pas l'excès d'obéissance passive qui a perdu l'armée de Metz ? Assurément, s'il eût suffi, pour changer la face des choses, d'un coup de tête d'un des généraux se révoltant contre Bazaine, on pourrait plaider la cause de la désobéissance ; mais il est malheureusement bien probable qu'avec n'importe lequel de ses divisionnaires le résultat final aurait été le même qu'avec lui. Mieux vaut donc que la pauvre vaillante armée ait subi son triste sort ; au moins pouvons-nous la glorifier de son abnégation et nous bercer de ce vain espoir (vain, encore qui sait ?) qu'avec un autre chef la fortune aurait pris une face nouvelle. D'ailleurs, autre chose est la discipline guerrière, autre chose la docilité bureaucratique ; une armée où dominent la manie du détail tâtillon, la peur de la responsabilité, l'obsession de l'avancement, le goût de l'intrigue, n'a rien de spécifiquement militaire. Quel fâcheux jour jette sur toute notre machine militaire depuis 1870 cette simple phrase de l'auteur : « J'ai servi sous les ordres de dix colonels, treize généraux de division, huit commandants d'armée, je n'ai rencontré que trois chefs (Lallemand, Galliffet, Lignères) qui aient été pour moi des éducateurs. »

§

L'Essai sur les Révolutions de M. Arthur Bauer a été récompensé par l'Institut international de sociologie, et la simple lecture de la table des matières montre que la récompense n'est pas injustifiée. Le plan général de l'ouvrage (fermentation ; crise ; renaissance) est souple et compréhensif et chaque partie se subdivise en éléments judicieux : Nature des actes révolutionnaires, individuels et collectifs, leurs causes. Le parti révolutionnaire, sa composition : causes internes et externes du mécontentement ; son influence : idées et sentiments, etc. Mais pourquoi faut-il que de si remarquables pavillons ne couvrent, comme dirait M. Bureau, qu'une marchandise de seconde qualité ? Tout le livre n'est qu'un amas de banalités parfois bien naïves : « Comment scruter assez profondément les corps

et les âmes, se demande avec solennité l'auteur, pour découvrir les motifs et les mobiles de Judith, de Charlotte Corday, de Ravaillac, aussi de Sylla et Bonaparte? » Beaucoup de gens qui ont moins longuement étudié les révolutions que l'auteur le lui diraient pourtant. Est-il vrai aussi que « le christianisme a détruit toutes les *idoles* » de la statuaire grecque? (il en reste pourtant pas mal); du moins est-il exact que « si la Vénus de Milo n'est pas plus mutilée, c'est qu'un hasard favorable l'a fait échapper à une plus complète destruction ». Il est juste d'ajouter que quand l'auteur sort de ces vérités de sens irréfutable, il s'élance vers les plus hardies explications; ainsi veut-il qu'à Rome, pendant les deux siècles immédiatement antérieurs au christianisme, « pour modifier l'esprit des tribunaux, il ait fallu renouveler le personnel ». Apparemment M. Bauer se fait une idée à la moderne des « tribunaux » romains et sans doute de la « Direction du personnel » du Garde des sceaux quiritaires ! Enfin, malgré tout, livre sérieux et conclusion sage, et qui plairait à M. Bureau : « Intelligence, énergie et moralité chez les gouvernants et les sujets, tel est le facteur essentiel du progrès » ; encore que de telles phrases vous donnent immédiatement envie d'écrire deux petits essais : 1° Des cas où le progrès a eu lieu sans ces qualités ; 2° Des cas où ces qualités n'ont pas fait naître le progrès.

§

Maintenant, des livres bien prétentieux : **la Vie sociale et ses évolutions**, par M. Ernest van Bruyssel. La collection Gustave Le Bon, dans laquelle paraît cet ouvrage, a publié quelques-uns des livres les plus remarquables de ce temps, de MM. Le Bon, Poincaré, Dastre, Houssay, etc. Il n'en est que plus regrettable d'y voir figurer des aperçus vraiment trop superficiels. **L'Education de la femme moderne**, par J.-L. de Lanessan, livre au-dessous de tout et que le plus primaire des primaires n'oserait signer. **La Femme dans la Société**, par Léon Legavre, plus amusant, plus vivant, mais bien enfantin. **Hors du Scepticisme : Liberté et beauté** par Roussel-Despierres. De bonnes intentions sans doute, mais quel délayage et quel verbiage ! Le dogme de la société future sera la volonté (!), c'est-à-dire la liberté (!!), une hiérarchie qui sera d'autant plus forte qu'elle ne s'appuiera ni sur des lois ni sur la force (!!!) et un idéal qui sera, je supprime les points d'exclamation, esthétique : « L'homme voudra jouir, ce qui conduit par un processus nécessaire au culte de la beauté ; par toutes ses aspirations la nature humaine se révèle esthétique. » Il faut un robuste optimisme pour parler ainsi, mais enfin l'idéal est très approuvable : « Imaginez un monde, le plus libre, c'est-à-dire le plus fraternel, le plus beau, c'est-à-dire le plus moral, une république anarchique où l'harmonie

reposera sur l'amour et la beauté, un monde de héros et de fées, etc.»
Dî tale faveant omen !

Memento. — *Quelques discours de Nelly Roussel.* Féminisme et malthusianisme. L'autrice, fort jolie, ma foi, a eu la coquetterie de se faire pourtraicturer sur la couverture avec sa fillette à côté d'elle ; son malthusianisme ne commence donc qu'au second bébé ; s'il commençait au troisième, ça vaudrait mieux, pour tout le monde, les enfants uniques étant en général d'assez fâcheuse psychologie, et s'il commençait au quatrième, M. Jacques Bertillon se déclarerait presque satisfait. Il serait donc facile d'arriver à s'entendre. — O. de Bezobrazow : *Batailles de l'Idée.* Encore du féminisme, mais la libre pensée truculente et ratichonophage de Mme Nelly Roussel est ici remplacée par un spiritualisme non moins décidé. (Alors, après l'avènement du féminisme, on continuera à se dévorer mutuellement le nez !)— Quelques livres d'actualité politique. Maurice Le Blond : *La Crise du Midi*, avec beaucoup de pièces justificatives ; toujours le problème du commandement et de l'obéissance ! — René Viviani : *République et Travail*, discours prononcés à la Chambre et au Sénat. — Joseph de Bonne : *L'Action française et la pensée contemporaine.* — Marc Sangnier : *La Lutte pour la Démocratie.* L'auteur, leader de la démocratie catholique, on le sait, revendique le droit de faire des remontrances au Pape, et reconnaît que la France a la haine du cléricalisme. Il ne reste plus qu'à savoir pourquoi la France a cette haine, comment le Pape recevra ces remontrances, et s'il n'y a pas un lien entre les deux. — Quelques livres d'histoire soicale : Hocquart de Turtot : *Le Tiers Etat et les privilèges* (de bonnes pages sur Machault) ; Albert Thomas : *Histoire socialiste du Second Empire* (des illustrations intéressantes) ; Georges Bourgin : *Histoire de la Commune* (l'auteur évalue à 20.000 le nombre des victimes du second siège).

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Victor Le Lan : *Essai sur la littérature indochinoise.* Hanoï, Edition des cahiers indochinois. — Commandant Prosper Germain : *La France africaine.* Paris, Plon et Nourrit et Cie. — Colonel E. Diguet : *Annam et Indochine française.* Paris, Challamel. — Ferrière, Garros, Meynard et Raquez : *L'Indochine en 1906.* Paris, Falque. — Marius-Ary Leblond : *La Grande Ile de Madagascar.* Paris, Delagrave. — Memento.

Dans son **Essai sur la littérature indochinoise** (collection des cahiers indochinois), M. Victor Le Lan déclare, à titre préliminaire : « Après avoir relu tous les documents, c'est-à-dire, les poésies, les nouvelles, les romans publiés en ces vingt dernières années, après avoir mis hors de pair Boissière, Mat-Gioi, Bonnetain, et un ou deux autres peut-être, je reste devant un lamentable fatràs d'œuvres auxquelles, sans dénier toute valeur, je refuse toute sincérité. » Ceci fait, il décerne nombre de mentions honorables à des écrivains peu connus, mais, certes, fort honorables et dont la coexistence sur le sol indochinois démontre qu'il est en notre possession d'Extrême

Orient une vie intellectuelle intéressante, et aussi une vie normale. J'écris ces mots : *vie normale*, en pensant à la chronique consacrée par Rachilde le 1er décembre dernier beaucoup plus à la colonisation qu'aux *Colons* de Randau. Après avoir lu ce roman algérien, qui est d'ailleurs un fort beau livre, Rachilde énonce : « Si c'est là vraiment la constitution de la mentalité algérienne, un sincère essai de restitution de la vie moderne des Français d'Algérie, il y aurait de quoi s'alarmer... » Eh bien ! non, en vérité, il n'y a pas de quoi s'alarmer, car, dans tout cela, il y a beaucoup de littérature, et les œuvres qui nous sont données aujourd'hui sont beaucoup plus un reflet, un souvenir du passé, qu'une sensation, qu'une impression exactes du présent. Les temps héroïques déjà sont morts. En Indochine, notamment, l'épopée de la conquête est bien lointaine. Bien lointains aussi les types des anciens administrateurs, fumeurs d'opium, grands consommateurs de congays et de boys. Reconnaissons, en passant, que ces gens, — j'en connus quelques-uns, — possédaient une certaine allure. Conquérants, échappés à de rudes épreuves, ils avaient les mœurs de conquérants qui *jouissent* de la paix chèrement acquise. Conquérants, ils étaient forts. Peu nombreux survivants d'un grand nombre, ils était sélectionnés et la morale vulgaire leur paraissait un habit désuet et gênant. Ils jouaient au radjah. Certains, même, se piquaient de sadisme, suivant l'imitation de Notre Seigneur Tanthai. A tout prendre, ils étaient un peu fondés à se croire autorisés à adopter telles mœurs exceptionnelles. Du moins, ils n'étaient pas hypocrites et les pratiquaient en toute franchise et brutalité. Tel à qui les Pavillons Noirs avaient commencé de rôtir les pieds et qui s'était miraculeusement échappé avait peut-être le droit d'agir avec quelque liberté vis-à-vis de la plèbe jaune. Même chose en Algérie pour tel témoin des grillades de Pélissier. Il y a là excellente matière à littérature. Il n'est pas étonnant que les littérateurs bons ou médiocres en aient tiré parti. Mais, je le redis, ces peintures violentes, ces types truculents de reitres en mal d'orgies, ces débauches de nuits chaudes et voluptueuses, tout cela, c'est le passé.

Aujourd'hui, ou, mieux, depuis quelques années, l'esprit pratique a repris ses droits et les a affirmés. La plupart des administrateurs sont mariés. Les menus jeux de l'adultère leur sont distraction honnête et suffisante, et, climat à part, les mœurs, là-bas, sont à peu près aussi calmes et médiocres que dans la métropole. Les commerçants veulent de l'argent, les fonctionnaires de l'avancement, et une vie à peu près correcte et hypocritement honnête est encore le meilleur moyen d'obtenir ces deux sortes d'avantages. Les fumeurs d'opium deviennent rareté et pullulent plus à Toulon parmi les marins (*ab Ullmo disce omnes*) qu'à Saïgon ou à Hanoï. L'uranisme est mal vu et moins pratiqué certes en Indochine que dans telle rue de Lon-

dres ou sous les Tilleuls. Que Rachilde donc se rassure : quoi qu'écrivent les littérateurs coloniaux, la vie est normale aux colonies, si normale même et, par là, si médiocre, que, sans dévergondage ni paradoxe, on pourrait peut-être se prendre à regretter un peu (un peu seulement, soyons propres !) les errements du passé. Ces errements, M. Delphi Fabrice nous les restitue d'ailleurs, considérablement augmentés et dépassés, dans *l'Opium à Paris*. M. Fabrice, dans son livre, cite avec grands égards le nom de Jules Boissière. Il n'a point tort. Jules Boissière a écrit un admirable livre intitulé *Fumeurs d'opium*, véritable poème en l'honneur de la divine drogue également célébrée par Paul Bonnetain et Mat-gioi :

> Réconfort du songeur, espoir du continent,
> Endormeur des soucis, bouche d'or des légendes,
> Invisible empereur du rêve hallucinant,
> Vin du cerveau contrit, pain de l'âme affamée,
> Noir compagnon, baiser secret, Dieu permanent,
> Viens, mon ami, viens, ma maîtresse, viens, fumée (1).

M. Le Lan, dans son *Essai*, donne une pièce inédite de Boissière, dont il cite, à titre de curiosité seulement, car il ne faudrait pas juger l'auteur sur ces seuls vers, quelques strophes. Cette pièce est intitulée :

LA CON-GAI

> Mais, plus que tout cela me plaît ta chevelure,
> lorsque ta maigre main, par un geste brutal,
> jusqu'aux jambes d'éphèbe à la ligne si pure
> la déploie et secoue une odeur de santal
> et de musc fastueuse et lourde, par la chambre,
> tandis que les colliers de jade et d'or et d'ambre
> tintent clair sur tes seins comme un bris de cristal.
>
> La femme, en souriant, roule autour de l'aiguille
> l'opium qui se gonfle à l'action du feu ;
> et j'aime comme un fou ce sourire de fille
> sous le regard éteint d'un ivrogne ou d'un Dieu ;
> car, tandis que le pli des lèvres me rassure,
> plein d'appels prometteurs d'amour et de luxure,
> j'ai peur de ce regard noir, vague, sans aveu.
>
> Et c'est de tout cela que mon amour se forge,
> des sourires plissant la muqueuse en velours,
> des cheveux, d'un très doux roucoulement de gorge
> et du vif cliquetis de ses bijoux trop lourds ;
> et peut-être, surtout de la morne épouvante
> que verse à mon esprit sa prunelle savante
> et son regard voilé, mystérieux, toujours.

(1) Mat-gioi, *rimes chinoises*.

Elle est naïvement et mignonnement laide ;
Elle vient en riant de son rire félin,
lascive, sur mon cou frôler sa nuque tiède
avec une tendresse exquise d'orphelin.
— J'ai, quand elle frémit sous ma main, en silence
le plaisir que la crainte a rendu plus intense
de caresser un tigre attrayant et câlin...

Dans son *Essai*, encore, M. Victor Le Lan cite quelques vers de M. de Pouvourville (Mat-gioi) tirés d'un recueil de soixante sonnets, dont l'auteur a modifié la forme classique en ajoutant entre les quatrains et les tercets un vers unique intercalaire. Voici un de ces sonnets que je cite à dessein pour démonstration de l'extrême sagesse de la littérature indochinoise :

LY DONG THAN

Pour Maurice Barrès.

Pacifique chercheur des plus subtils problèmes,
Ly Dong Than est assis au seuil de sa maison,
dans les senteurs de l'air, parmi les chrysanthèmes
qu'à son toit le soleil pend en toute saison.

Son esprit ne connaît des négateurs extrêmes
ni l'orgueilleux plaisir ni le mortel poison ;
le livre où Laotseu parle de la Raison
lui tient lieu de vertu, de règle et de système.

Il aime seulement son jardin parfumé,
où le cache aux regards un rideau de platanes.
Il connaît le silence. Il sait que les arcanes
veulent la solitude ; et quand il a fumé,

fier d'être sans désirs, heureux d'être sans gloire,
sa main à l'ongle long, du geste accoutumé,
prend la tasse de jade ou le pinceau d'ivoire (1).

Cette sagesse de la littérature indochinoise est symptomatique de mœurs raisonnables. Reste à savoir si les Annamites goûteront, à son juste prix, cette raison. Ce ne sont point les excès des vainqueurs qui provoquèrent jamais les réveils triomphants des vaincus. Puis, en matière historique, c'est-à-dire humaine, il est bien vain de prophétiser.

M. le commandant Prosper Germain n'est cependant pas convaincu de cette vanité. Dans **la France africaine,** reprenant l'antienne d'Onésime Reclus, il déclare :

La France ne peut pas s'étendre en Europe ; elle ne peut pas espérer se maintenir dans la suite des temps en Extrême-Orient et dans le Pacifique ; elle ne peut augmenter sa puissance et sa prospérité qu'en concentrant

(1) Mat-gioi, *op. cit.*

exclusivement en Afrique toutes ses ressources, tous ses efforts, toutes ses énergies.

Cette concentration exclusive me rend rêveur. L'auteur parle bien de la réaliser « par voie d'échanges et d'ententes amiables ». Mais, nous voici, ce me semble, en plein pays d'Utopie. On part de ce principe, qu'au cas d'une agression du Japon, par exemple, nos troupes coloniales et nos points d'appui seraient insuffisants à garder l'Indochine. Rien de plus vrai. Mais ce n'est là qu'un postulat. Pourquoi négliger *ce fait* que nous sommes actuellement les maîtres de l'Indochine, que nul ne nous contraint de l'abandonner pour l'instant ? « La suite des temps », qu'est cela sinon de la mauvaise métaphysique et à force de vouloir prévoir, risque-t-on pas d'avoir courte vue? L'Indochine nous a coûté plus d'un milliard. Elle nous rapporte chaque année quelques dizaines de millions. Elle fait vivre des milliers de Français, commerçants, fonctionnaires ou soldats. Elle sert de placement à notre épargne. Plus, nous venons de le voir, elle nous fournit une littérature. Et nous irions, sur la suggestion livresque de MM. Reclus ou Prosper Germain, l'abandonner sous couleur d'échanges ? — Echanges, d'autre part, que notre noble diplomatie rendrait vraisemblablement désastreux ! Et l'échanger contre quoi ? Contre le sable africain, contre cette brousse insipide et mal peuplée, où la main-d'œuvre est un mythe et rend presque impossible une exploitation sérieuse. Voici quinze ans qu'on parle du coton du Soudan, une chimère, alors que nous tenons cette réalité, le riz cochinchinois ! Toujours la théorie des *arpents de neige !*

Pour fantaisistes qu'ils puissent être, je préfère infiniment les conseils que donne, pour conserver l'Indochine, le colonel Diguet, dans son ouvrage **Annam et Indochine française.** Au moins, ici, le fait est ménagé. Et si l'auteur s'embarrasse de longs développements sur l'opportunité de pratiquer sincèrement la politique d'association, cliché à la mode, toutefois, il ne perd pas de vue la réalité. Les auteurs de **l'Indochine en 1906** font de même et cette publication qu'assura la collaboration de M. Ferrière, Garros, Meynard et Raquez est le meilleur témoin de la richesse indéniable que constitue l'Indochine. Maintenant, M. Prosper Germain a peut-être conçu une économie politique nouvelle qui n'aurait plus pour base essentielle « *la richesse* », auquel cas.....

Laissons cela et, pour finir, consolons-nous avec la belle étude que viennent de publier Marius-Ary Leblond sous ce titre : **La Grande île de Madagascar.** Jusqu'à présent et leur *Anthologie coloniale* mise à part, nous connaissions surtout Marius-Ary Leblond comme critiques et romanciers. *Le Zèzère*, *la Sarabande*, *l'Oued* nous avaient somptueusement dépeint, avec l'habituelle fiction littéraire,

les mœurs exotiques. Et ces livres étaient parmi les meilleurs qui composent l'actuelle littérature coloniale dont, après tout, je pense moins de mal que je ne veux paraître. Dans leur nouvel ouvrage, Marius-Ary Leblond ont voulu faire une description de la grande île qui, sans cesser jamais d'être poétique, fût cependant précise et pratique. Et leur livre est complet au point de vue documentaire. La première partie comprend un exposé détaillé des régions et des races de Madagascar. La seconde explique les divers caractères de l'âme malgache, et cette partie a une valeur incontestable au point de vue de la science ethnographique : la demeure, la vie dans le ménage, les arts de vie et de la mort, religions, poésie et superstitions y sont tour à tour représentées.

La troisième partie, sous le titre la vie économique, montre le rôle joué par le bœuf dans la vie malgache et ce résultat du travail national, qui est la rizière, ce que les auteurs, par une synthétisation heureuse, appellent : la civilisation du bœuf, la civilisation du riz. Le livre se termine par un tableau des ressources naturelles de Madagascar, par des appendices bourrés de documents curieux et par une bibliographie des plus complètes. C'est là une œuvre remarquable dont le talent littéraire des auteurs rend la lecture des plus attrayantes. Ce m'est un devoir d'en donner pour preuve cette citation :

..... A un jour de l'Itassy, après avoir inlassablement grimpé en lacets des pentes qu'on croit chaque fois la dernière et où vous enlace le vent le plus essoufflant, soudain, on découvre à ses pieds, dans un vertige d'admiration, l'uniforme et magnifique vallée du Kitsandy. Une mer soulevée de collines, figées dans un chaos innombrable, bat lourdement les flancs en précipice du cirque de montagnes. Un ciel de mer, — un ciel sourd de mer antarctique, — en développe la grandeur sépulcrale. Les colorations s'y écaillent par plaques dans un dessin veiné et lépreux. Sous l'orage, la terre de velours rouge absorde l'humidité et le bitume des nuages, les colorations prennent la dureté glacée du marbre..... tant de lignes rampantes se rejoignent et s'entrecroisent mollement et simplement qu'on les dirait mobiles comme des flots. C'est la Mer de Marbre.

Avec son lit de sable luisant, blanc et noir, et les ilots de végétation aquatique de ses berges, le Kitsamby, au fond de tous ces remous, s'enroule, se déroule et glisse visqueusement comme un grand serpent ocellé de nacre et de limon vert. Sur l'autre rive, par les passages en gradins rayés ainsi que des chenilles, se traînent des ruisseaux tachetés comme des anguilles. Au loin, des sommets à formes de bêtes se déplissent. Et l'on monte de plus en plus vers des pays crevassés, bizarrement bossués comme des agglomérations de termitières que le coucher de soleil, arrivant par des fentes de nuages, teint longuement de la plus éclatante et spectrale pourpre.

C'est le genre descriptif dans ce qu'il a de plus supportable, c'est-à-dire, réaliste, vivant et coloré. Cela change un peu de la

prose par trop indigeste et « amateur » des officiers ou fonctionnaires coloniaux en mal de librairie à compte d'auteur.

Memento. — Un Anglais « considérable », lord Ampthill, vice-roi et gouverneur général par intérim de l'Inde, est venu à Paris faire une conférence à la fin de novembre dernier sous le patronage de la *Ligue coloriale française*. Lord Ampthill s'était proposé comme sujet l'impérialisme en Angleterre, et il a dit : « l'impérialisme n'est que le patriotisme élargi... et le mot impérialisme signifie simplement amour de son pays natal agrandi par de nouvelles possessions... » C'est clair, simple, lumineux et cela ne casse pas le cerveau. Je préfère l'analyse du même phénomène mondial donnée au *Mercure* par Paul Louis. Qui sait ce que serait la définition de l'impérialisme donnée par le vice-roi titulaire de l'Inde ?

— M. Pierre Duchesse-Fournet a publié dans *les Questions diplomatiques et coloniales* d'intéressantes « réflexions sur le problème Marocain ». L'auteur constate : « La France a suivi, dans ces dernières années, au moins deux ou trois lignes politiques contradictoires ; l'on doit savoir maintenant quelle est la meilleure. » Hélas ! en est-il bien convaincu ?

Et, à ce sujet, et sans vouloir jouer les Cassandre, il ne m'étonnerait pas que, sous peu, l'Allemagne nous signifiât d'évacuer Casablanca et qu'avant l'arrivée de la flotte américaine à San-Francisco les Japonais eussent la fantaisie de s'assurer, à titre de gage, la possession des Philippines et des îles Hawaï.

CARL SIGER.

LES REVUES

Le Correspondant : Souvenirs de 1848 et de 1870, racontés par Mme de Sayn-Wittgenstein. — *L'Université de Paris :* Maître Henri Robert écrit contre la peine de mort. — *Revue de Paris :* L'odeur de sainteté expliquée par M. le Dr Georges Dumas. — *Revue catholique et royaliste :* la presse sous le régime monarchique improbable. — Memento.

Une longue vie permise par le destin à un être capable d'observer, de faire la critique du spectacle et de se souvenir après soixante ans, — c'est un des plus admirables phénomènes qui soient. Mme de Sayn-Wittgenstein peut aujourd'hui, d'une plume légère et adroite, nous raconter des événements qui étaient l'actualité en 1848. **Le Correspondant** (25 novembre) publie un fragment de ces mémoires. On y trouve ces détails sur la Révolution de 1848, qui surprit la princesse à Paris, d'où elle se sauve pour, à son extrême surprise, retrouver la Révolution en pays allemands. Voici les choses vues, chez nous, par la vénérable narratrice :

Nous demeurions à l'hôtel Meurice, rue de Rivoli, quand la Révolution de 1848 éclata à Paris ; et, de mon balcon, je me trouvais aux premières loges pour assister à un spectacle peu édifiant, celui des sentinelles postées aux grilles du jardin des Tuileries, mettant bas leurs uniformes, jetant leurs fusils et prenant la fuite. J'entendis les trois sommations d'usage, et la fusillade y succédant ; mais ce qui me saisit par-dessus tout fut d'aperce-

voir la famille royale, à pied, traversant en toute hâte le jardin jusqu'à la place de la Concorde où des fiacres attendaient les fugitifs, pour les emmener vers la terre d'exil. Dans ce même moment, on apprenait que la duchesse d'Orléans, mue par un dernier espoir, se rendait à la Chambre des Députés, accompagnée de ses deux jeunes fils, mais en vain ; elle aussi dut fuir avec ses enfants, après avoir failli perdre le petit comte de Paris.

Je continuai de suivre les diverses péripéties de l'émeute. Je vis le sac des Tuileries, et des mégères affolées courant sur les toits, jetant meubles et objets, brandissant des papiers en poussant des cris qui parvenaient jusqu'à moi. La nuit qui suivit fut troublée par un bruit assourdissant et des coups frappés aux portes cochères, les émeutiers demandaient à grands cris des armes ! Aussi les propriétaires avait-ils pris la précaution de suspendre partout des écritaux portant : « Armes données. » Ce qui apaisait les clameurs pour un court instant, tandis qu'elles reprenaient de plus belle, notamment aux abords de l'hôtel où nous demeurions.

Un de nos vieux amis, le comte Nicolas Pahlen, inquiet de nous savoir au centre de l'agitation, était venu, fort aimable, nous offrir l'hospitalité chez lui, à l'ambassade de Russie, qu'il habitait à cette époque, sans toutefois en faire partie. Nous acceptâmes avec reconnaissance ; et, après avoir eu soin de mettre mes bijoux en sûreté dans les poches de notre aimable guide, nous nous dirigeâmes, par les arcades de la rue de Rivoli, vers la place Vendôme, en emmenant mes quatre enfants, dont deux encore dans les bras de leurs bonnes.

En 1870, Mme de Sayn-Wittgenstein s'est efforcée d'être utile aux prisonniers de guerre français. Elle raconte ce qui suit :

Ici, je ne saurais omettre une circonstance restée ignorée, et dont les trois acteurs, illustres à des titres bien différents, ont disparu depuis longtemps déjà de ce monde, où ils subirent les durs labeurs, les épreuves et les gloires passagères d'ici-bas ! A l'époque de l'armistice, je me trouvais à Coblence, chez l'impératrice Augusta. Une pensée unique occupait son esprit, était l'objet de ses vœux incessants : — la proclamation de la paix ! — C'était le sujet constant de nos conversations.

Un jour, elle me dit, le cœur pénétré d'émotion :

— « S'il se trouvait, en ce moment, en France, un homme d'une valeur exceptionnelle, généralement respecté, auquel tous les partis accorderaient un crédit incontesté, son rôle serait tout indiqué. Délégué du gouvernement français auprès de l'empereur, il proposerait la paix, dont l'initiative ne nous appartient pas, mais que nous accepterions.

— « Votre Majesté, m'écriai-je, pense-t-elle que Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, serait l'homme indiqué pour accomplir cette tâche ?

— « Parfaitement, me répondit-elle, c'est une excellente idée. Avez-vous le moyen de la lui communiquer et de recevoir sa réponse en toute sûreté ?

— « J'en ai le moyen », lui répondis-je.

Nous allions nous quitter. L'empereur était absent. L'impératrice lui fit part aussitôt de cette inspiration. Il l'accepta dans les termes les plus flatteurs pour le grand évêque, dont le caractère et la réputation universelle lui étaient connus.

Je partis avec la promesse d'un télégramme, m'avertissant si je devais faire savoir à l'évêque d'aborder le sujet. Mais, hélas ! ce beau rêve s'évanouit ! Le télégramme fiévreusement attendu me parvint. L'impératrice m'y disait : « Devenu impossible depuis la dernière lettre pastorale. » C'était celle où l'évêque d'Orléans, en comparant les Prussiens aux Huns, engageait ses diocésains à prier sans relâche, en union avec leur évêque, comme leurs devanciers l'avaient fait avec saint Aignan dont la prière incessante mit soudainement en fuite Attila et sauva Orléans.

§

L'Université de Paris, organe mensuel de l'Association Générale des Etudiants, publie un article de l'éloquent Maître Henri Robert sur *la Peine de mort*. « Cruelle, injuste, dangereuse et surtout inutile », telle est la peine de mort, selon ce grand avocat. Il a sauvé de l'échafaud assez de têtes pour être l'adversaire du châtiment honteux et barbare. Et, à ce propos, il prononce la parole définitive : « Tout châtiment irréparable est excessif. » On devrait la retenir et l'afficher dans la salle des délibérations du jury. Mais la peine de mort est *inutile*, et ceci suffirait à en entraîner la suppression, si les raisons des philosophes ne convainquaient pas les législateurs. Maître Henri Robert écrit :

La peine de mort est *inutile* parce qu'elle n'est point exemplaire. Le spectacle de la guillotine est malsain. Jules Simon l'a dit avec éloquence : « Il y a dans l'échafaud une sorte de provocation... l'échafaud fait pulluler le crime. » Presque tous les jeunes assassins, condamnés à mort dans ces quinze dernières années, avaient assisté à des exécutions capitales sur la place de la Roquette. Leur vanité, car l'orgueil est le trait dominant du caractère des criminels, s'était exaltée en lisant le lendemain les longs comptes rendus des journaux.

La trop grande publicité donnée aux crimes et aux criminels offre un véritable danger social.

Quelle étrange chose, d'ailleurs ! Un homme de bien peut mourir, un honnête homme peut accomplir quelque acte de probité, c'est à peine si dix lignes dédaigneuses lui seront consacrées. Mais qu'un crime atroce soit commis, l'assassin devient de suite célèbre, son portrait s'étale à la première page des journaux, de longs articles font le récit de ses forfaits...

Mais ce n'est point par *humanitairerie*, — comme dirait Musset, — que j'incline à supprimer la peine de mort.

Il faudra la remplacer par un châtiment exemplaire : l'encellulement.

Le malaise de l'opinion publique provient de ce que la société est en ce moment désarmée. Les criminels ont vraiment trop beau jeu.

La peine de mort est devenue platonique. On n'exécute plus. La peine des travaux forcés est trop douce et ne constitue pas un châtiment suffisant.

Que les législateurs se hâtent de voter une loi qui donnera aux magistrats des armes utiles.

A la peine capitale, il faut substituer la peine de la cellule pendant une durée relativement longue. Les députés auront le choix entre deux systè-

mes : la législation italienne, c'est-à-dire la cellule perpétuelle ou *l'ergastolo*, — et la législation néerlandaise ou la cellule limitée à une durée de sept années, précédant la transportation dans une colonie lointaine.

Voter une pareille loi n'est pas d'ailleurs se lancer dans l'inconnu, puisque l'expérience a été faite déjà dans divers pays voisins du nôtre : la peine de mort a été supprimée et la criminalité n'a pas augmenté.

La suppression de la peine de mort ne sera dangereuse que... pour les avocats ! Ils perdront, en effet, pour leurs plaidoieries oratoires, les effets sur la guillotine et la peine du talion.

§

Le docteur Georges Dumas vient de publier (**Revue de Paris**, 1er décembre) un article des plus intéressants sur *l'Odeur de Sainteté*. C'est un parfum rare. Vous entendez bien qu'il n'est pas tout spirituel, que nous n'en sommes pas à examiner une métaphore : l'odeur de sainteté, le nez la perçoit, comme les effluves qui montent du sol après la pluie.

On ne saurait employer des précautions plus sages pour être bien certain que le parfum n'est pas extérieur au saint. Sans aucun doute, tous les enquêteurs ne les employèrent pas ; soit manque de méthode, soit passion, ils passèrent outre aux règles de prudence, et c'est une seconde chance d'erreur à laquelle nous devons faire sa place.

La critique des mystiques eux-mêmes, comme celle des hagiographes et des témoins, n'est pas sans laisser dans l'esprit des doutes sérieux. Renan contait, à propos de l'odeur de sainteté, une anecdote qu'il n'a jamais écrite, que M. Paul Desjardins, qui l'a recueillie de sa bouche, veut bien me résumer ainsi : « Il s'agissait, m'écrit-il, d'une religieuse druse (ou bien maronite) qui était réputée sainte, au temps du voyage de Syrie, surtout à cause du parfum d'encens qui émanait d'elle et dont sa cellule était embaumée. Plus tard, après sa mort, le couvent fut démoli et la démolition mit à nu des conduits qui, dissimulés dans le mur, amenaient la vapeur d'encens. D'où grand scandale ». Et Renan concluait : « Mon cher ami, nous sommes impitoyables de mettre à nu les canaux qui amènent l'encens ; par moments je me dis qu'il vaudrait mieux n'y pas toucher et laisser les adorateurs s'édifier. »

Au fait, — ne vous semble-t-il pas, à le lire, quand il commente les choses de la religion avec cette émotion d'une très secrète nostalgie que son sourire cache à peine, — M. Renan devait dégager cette odeur de sainteté, un peu soufreuse par surcroît, qui est celle des bonnes âmes en communion avec les bons livres pour en imaginer de meilleurs.

Pour un médecin, la poésie a tôt fait de s'évaporer. L'odeur de sainteté se mue en « transpiration parfumée » dans l'étude de M. Georges Dumas. Il cite le cas d'un alcoolique observé en 1832, dont le corps dégageait un parfum de musc. Celui-ci on sait où le cueillir.

La même année, le docteur Speranza communiquait à l'Académie des sciences de Turin le cas d'un jeune homme de trente ans qui exhalait, par la peau de l'avant-bras, un parfum analogue à celui du benjoin, de l'ambre jaune, ou du baume du Pérou. Très surpris de cette émanation, le patient n'en pouvait comprendre l'origine, car il n'avait ni absorbé ni manié aucune substance odorante pendant les jours précédents. Speranza eut beau multiplier les lavages ; il ne put jamais faire disparaître « le gracieux phénomène » ; et par les frictions il n'arriva qu'à le rendre plus marqué. En tout temps et à chaque instant du jour l'odeur agréable se manifestait, mais elle était surtout sensible le matin, au moment du réveil. On n'avait pas besoin, pour la sentir, d'approcher les narines ; il suffisait de se tenir dans le voisinage du sujet odorant. La chambre où habitait le jeune homme était tout embaumée. Les émanations persistèrent avec des degrés variables d'intensité pendant environ deux mois, disparurent dès les premières manifestations d'une fièvre assez forte, et ne reparurent pas après la guérison.

Sainte Lydwine « embaumait surtout quand elle transpirait », rapporte l'honnête Gerlac, son parent. Le docteur Dumas ôte à ses lecteurs le plus léger espoir de mystère :

Nous avons rencontré jusqu'ici des parfums très variés : la cannelle, la girofle, l'oranger, l'ananas, la rose, la violette, le lis, le benjoin, l'ambre jaune ; la constitution naturelle de presque tous nous est connue et la chimie les fabrique journellement pour le commerce. Nous pouvons donc, sans trop de difficultés, substituer des termes chimiques aux expressions courantes par lesquelles nous les avons désignés ; nous dirons, par exemple, que l'oranger, la cannelle, la violette, le musc, doivent leur parfum à des aldéhydes et à des acétones, liquides aromatiques dérivés des alcools, l'essence artificielle d'ananas à l'éther butyrique, et nous n'aurons plus qu'à nous demander si le corps humain peut produire des composés odorants de ce genre et dans quelles conditions. Or, nous savons qu'il en produit un certain nombre dans cette destruction des matières organiques qui est la condition constante de la vie ; ce sont en particulier les acétones et les acides gras volatils, butyrique, formique, acétique, caproïque, etc., etc. Si les combustions sont normales, tous ces corps sont brûlés, oxydés jusqu'au bout et donnent, comme résidus, de l'eau, de l'acide carbonique et de l'urée ; mais qu'un ralentissement se produise dans la nutrition intime des tissus, nous voyons ces corps s'éliminer dans l'haleine, dans la sueur et par la peau.

M. Georges Dumas, examinant les phénomènes qui se produisirent dans les dernières heures de sainte Thérèse d'Avila, arrive à cette conclusion qu'ils ressemblent « aux accidents qui se manifestent chez les diabétiques à l'approche du coma ». Diabétique aussi fut probablement sainte Catherine de Ricci. Traitée par la térébenthine, elle mourut en 1590 et, de son vivant, elle embaumait la violette. Sa fin est édifiante. Elle eut cinq pilules à prendre. On rapporte qu'elle prononça ces paroles pour les consacrer :

Mon Jésus, je prends ces cinq pilules en l'honneur de vos cinq plaies et, comme on me les donne pour la guérison de mon corps, que les mérites de vos cinq plaies servent aussi pour la guérison de mon âme.

Nous devons respecter d'aussi ardentes convictions ; mais nous devons un gré extrême aux savants qui cherchent à nous démontrer la simplicité naturelle des faits honorés, des siècles durant, comme des preuves miraculeuses de la partialité divine favorable à des créatures de choix.

§

La Revue Catholique et Royaliste (20 novembre) donne un *Programme social et politique* rédigé par dom J.-M. Besse et conforme aux directions des trois prétendants au trône vacant depuis Louis-Philippe : Chambord, Paris, Orléans, comme un bon sans-culotte se doit de les nommer. Le révérend père J.-M. Besse préconise le retour à la division du pays en provinces. Le roi les réunit toutes sous son sceptre et « les relations extérieures ne relèvent que de lui ». L'armée est « une armée de métier ». Pour la presse, voici ce qu'en écrit l'auteur de ce programme :

La Presse remplit une fonction sociale et politique. On ne peut l'abandonner aux premiers venus. Elle est soumise au régime corporatif. Ses membres devront fournir les garanties nécessaires d'honorabilité et de capacité professionnelles. Les délits commis par eux dans l'exercice de leur fonction relèveront du droit commun et la peine sera proportionnée au tirage du périodique dans lequel ils les auront commis.

Cela est explicite en sa concision. Il y manque seulement de connaître quel aréopage décidera si le candidat gazetier est honorable et capable, et si licence d'écrire serait jamais octroyée à un adversaire de la monarchie ou de l'immixtion de l'Eglise dans les affaires temporelles. Il est bon, en vérité, que M. le duc d'Orléans aille encore tuer quelques pingouins sur les banquises des mers gelées.

Memento. — *La Revue de Paris* (1er décembre).— M. Henry Leyret : *La jeunesse de Waldeck-Rousseau*. — MM. Max et Alex. Fischer donnent une exquise, fine nouvelle : *Le plus petit conscrit de France*.

Le Censeur (14 décembre). — M. Emile Moselly : *Tourniquet*. — *Le groupe néo-romantique*, par M. A. Joussain.

La Revue Latine (25 novembre) : M. Emile Faguet : *Lamennais et Lamartine*. — *De la littérature française au XVIIe siècle et de son influence en Europe*. — A. A. : Fragment d'une lettre. — M. Julien Luchaire : *Un guide pour les italianisants*. — M. Valère Gille : *La Meuse*. — M. Georges Ascoli : *La Chute d'un Ange*.

Revue du Temps présent (25 novembre).— *Carlo Goldini*, par M. Maurice Mignon.

Les Entretiens Idéalistes (25 novembre). — *La Flûte enchantée*, traduction inédite et complète, par M. George Groffe.

Revue bleue (30 novembre). — *Goya*, par M. Gustave Geffroy.

La Revue (1er décembre). — Enquête : *Pour et contre les prix littéraires.*

La Grande Revue (25 novembre). — M. Pierre Hepp : *L'Escamotage de Versailles.*

La Revue hebdomadaire (30 novembre). — *L'Europe qui naît*, par M. G. Hanotaux.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un milieu littéraire oublié (*Le Temps*, 14 décembre). — Comédiens sacrés et comédiens profanes (*La Liberté*, 15 décembre). — Stendhaliana (*Le Charivari*, 7 décembre).

On sait que l'Action française, ayant organisé un théâtre, a élu, avec un sens délicat des antinomies, M. Maurice Pujo pour y rénover les fastes de la vieille gaîté française. A ce propos, un de ses camarades littéraires de la première heure, M. Nozières, du **Temps**, s'est laissé aller à quelques souvenirs piquants :

J'ai assisté hier à la répétition générale des *Nuées*. C'est une pièce satirique, à l'imitation d'Aristophane, et l'Action française l'a montée pour conquérir le public à la cause de M. le duc d'Orléans. L'auteur de cette fantaisie est M. Maurice Pujo, et je l'ai profondément admiré vers 1893. Il dirigeait au quartier latin une revue qui s'appelait simplement *l'Art et la Vie*. Je lui dois une joie que je n'oublierai jamais ; il a publié mon premier article.

Je revois notre petite salle de rédaction, au rez-de-chaussée, sur la cour, 50, boulevard Saint-Michel. Le mobilier était modeste : une table, trois ou quatre chaises, un fauteuil. Au fond s'entassaient les exemplaires non vendus : les « bouillons ». Je crois sentir encore l'odeur de poussière et de vieux papier qui flottait autour de nos méditations et de nos causeries. J'écoutais avec respect la parole hésitante de Maurice Pujo, qui était aussi jeune que moi, mais dont la gravité philosophique m'étonnait. Il avait étudié Novalis et il adorait Maurice de Guérin et sa sœur Eugénie. Il ressentait une profonde pitié pour les âmes délicates que la vie a blessées. J'ai conservé précieusement un petit volume, *le Règne de la Grâce ;* son idéalisme s'y exprime en phrases obscures et musicales.

L'ombre d'un jeune compositeur, qui était son ami et qui venait de mourir, semblait attachée à sa vie. Il organisait des concerts à la mémoire de ce pauvre Guillaume Lekeu, qui fut le disciple de M. Vincent d'Indy. Il allait acclamer, en Allemagne, le génie de Wagner, et sous les arbres du Luxembourg, il murmurait avec passion : « Tristan ! — Ysolde ! » Ennemi du naturalisme, il s'intéressait aux artistes que le sar Péladan avait réunis dans le Salon de la Rose-Croix. Parmi nos collaborateurs était le peintre Aman-Jean ; l'affiche de Carlos Schwabe qui représente des vierges minces comme des lys était l'unique ornement de notre salle de rédaction. A l'imitation de Maurice Pujo, nous devenions mystiques et légendaires. C'était le

moment où nous rencontrions, au théâtre de l'Œuvre, de jeunes femmes aux bandeaux plats et aux robes lâches.

Nous étions très préoccupés de notre âme. Le poète Le Cardonnel entrait dans les ordres, et le critique d'art Alphonse Germain songeait à suivre cet exemple. Les autres se contentaient de formuler en des poèmes simples leurs aspirations ; ils priaient à la manière de Paul Verlaine. Nous étions doux et légendaires ; l'imagier Andhré des Gachons, que Rops raillait férocement, illustrait nos contes puérils. Un timide rêveur déposait souvent entre les mains de notre secrétaire des manuscrits qui ne furent jamais insérés : ce jeune homme mélancolique s'appelait Emile Henry : il lança bientôt quelques bombes dans Paris. Troublé par cet exemple et par un bon dîner, l'un de nous, qui écrivait de jolis vers, jeta un caillou dans la vitrine d'une fleuriste : ainsi, dans *les Misérables*, Gavroche brise la devanture d'un perruquier. Cette agitation anarchique fut sévèrement réprouvée par notre camarade Henry Bérenger, qui avait présidé l'Association des étudiants, qui semblait attiré par les situations officielles et qui a puissamment contribué à répandre en France l'*Internationale*. Deux partis se formèrent : les uns redoutaient les violences révolutionnaires et soutenaient Bérenger qui dirige aujourd'hui l'*Action*, les autres n'étaient pas effrayés par les doctrines libertaires, et ils se groupaient autour de Maurice Pujo, qui combat aujourd'hui pour le Roy.

Il ne serait pas sans intérêt de retrouver un cahier à la couverture grise qui était placé sur le bureau de la rédaction. M. Perrichon avait un carnet sur lequel il inscrivait ses dépenses et ses impressions de voyage. Ainsi, sur ce cahier, nous nous donnions des rendez-vous et nous notions les pensées ou les sentiments que nous inspiraient les événements du jour. On pouvait lire sur une feuille : « Je serai à cinq heures au café ! » et au-dessous, des lignes qui flétrissaient éloquemment l'art officiel. Le crime de Caserio nous inspira des phrases si contradictoires que des injures furent bientôt échangées. Je crois même qu'il fut question d'aller sur le terrain ; mais nous ne pouvions supporter les frais d'un duel.

Nous étions pauvres. Nous devions presque tous donner des leçons pour vivre. Deux de nos camarades, qui étaient les précepteurs d'enfants riches, excitaient un peu notre envie. Cependant, nous versions tous les mois notre cotisation pour couvrir le déficit de notre revue. Nous mangions dans des restaurants dangereux, et quand je souffre de l'estomac, je murmure : « *L'Art et la Vie!* » Je me souviens ! Je me souviens !

Je revois — très maigre sous la soutane — l'abbé Charbonnel, qui supportait impatiemment la discipline de l'Eglise. Il devint le collaborateur de cette petite revue, et nul d'entre nous ne soupçonnait qu'il s'intéressait si furieusement à la politique. Je l'ai rencontré au Salon de la Rose-Croix, devant les urnes funéraires du sculpteur finlandais Vallgren. Il trouvait des mots ingénieux pour célébrer la grâce touchante des frêles pleureuses. Je ne pensais pas qu'il paraîtrait bientôt dans les réunions publiques. Il se contentait de monter sur la scène de la Bodinière pour exposer à un public choisi des idées élégantes et fortes. Edouard Schuré, qui admirait les grands initiés et qui rêvait de créer le théâtre de l'âme, était avec nous ; le goût très vif qu'il ressentait pour les mystérieuses doctrines était combattu par l'ironie de Gabriel de Lautrec, qui préférait aux prophètes le divin Mark

Twain. Mais le rire n'était pas aimé des jeunes philosophes. La gravité de M. Gabriel Trarieux et la froideur de M. Romain Rolland s'opposaient à la plaisanterie. Nous ne nous réunissions point pour nous amuser. Nous étions d'une tristesse hautaine.

Nous avions le souci de la pureté. Le chevalier Lohengrin aux armes blanches et que traîne un cygne candide était le héros que nous admirions et que nous nous efforcions d'imiter. Nous redoutions la mauvaise curiosité d'Elsa et nous appelions de tous nos vœux la femme qui devait emplir toute notre existence. Maurice Pujo publiait de chastes et ferventes *Paroles à la fiancée...*

§

Il y a depuis longtemps déjà une grande querelle aux Etats-Unis entre les pasteurs et les acteurs, entre les comédiens sacrés et les comédiens profanes. Les premiers se veulent arroger le monopole des représentations du dimanche, et les seconds, sans prétendre à aucun monopole, voudraient pouvoir jouer honnêtement la comédie et gagner leur vie, le dimanche comme les autres jours. En ce moment, les acteurs ont le dessous ; seuls, le dimanche, les pasteurs ont le droit d'ouvrir boutique et de faire entendre chants et musique à un public aussi amusé qu'édifié. Malgré cela, la corporation des pasteurs du saint Evangile traverse une crise. Leurs églises, machinées comme des théâtres, coûtent cher ; le commanditaire se fait rare et le public aussi. Déjà, nous dit M. François de Tessan dans **la Liberté**,

Déjà, en raison des déplorables conditions économiques qu'ils subissaient les clergymen de Pittsburg avaient été naguère obligés de se mettre en grève. Leurs collègues des autres villes, lorsqu'ils ne sont point patronnés par de puissants magnats, doivent, pour faire prospérer leurs églises, offrir aux fidèles des spectacles attrayants et variés. La concurrence la plus redoutable pour eux est naturellement celle des acteurs. Tout pasteur qui ne possède pas les qualités imaginatives de l'impresario risque de voir son église péricliter. Ventes, fêtes de charité, représentations religieuses, concerts, loterie, tout cela rentre dans ses attributions économiques. Les lecteurs ou les lectrices chargés de lire la Bible durant les offices sont de véritables artistes qui se font remarquer par leur voix bien timbrée et leur parfaite diction. Quant à la musique, elle est exquise et les chœurs sont admirablement réglés.

La publicité d'une église se traite exactement comme la publicité d'un théâtre. Dans les journaux du dimanche vous trouvez le programme des attractions offertes par chaque temple et la liste des sujets que traiteront les orateurs religieux. Vous voyez se détacher en grosses lettres aux annonces des rubriques telles que celle-ci :

UNIQUE TRAVAIL RELIGIEUX. L'ÉGLISE LA PLUS MODERNE DU MONDE. N'OUBLIEZ PAS D'ALLER ENTENDRE UN TEL !

L'enseignement religieux emprunte les procédés les plus laïques. Je me

suis fort diverti à regarder dans un temple les reproductions cinématographiques de quelques scènes bibliques, tandis que le prédicateur nous donnait les explications nécessaires.

Bien mieux, à Strafford, un brave clergyman s'était créé une originale spécialité en prêchant pour les sourds. Il débitait ses sermons avec une gravité comique devant un appareil enregistreur, qui, par de nombreux tubes acoustiques, transmettait la bonne parole aux oreilles les plus rebelles. Dans les organes quotidiens de sa localité, le Révérend parlait complaisamment de sa précieuse découverte qui avait rendu l'ouïe aux sourds, et offrait en location son admirable cornet auditif pour vingt dollars par an.

Ailleurs, j'ai visité un temple modèle avec un boudoir où les élégantes pouvaient venir à leur aise relever un détail de leur toilette ou se poudreriser un peu avant de venir prendre place devant les autels.

Durant les mois d'été, certains pasteurs organisent, à la grande satisfaction des fidèles altérés, ce que l'on appelle un « ice-cream festival » (une fête de la crème glacée), les jeunes filles se retrouvent après le sermon pour déguster ensemble la framboise, la fraise ou la vanille préparées sous la surveillance du chef de l'église.

Pour mieux lutter contre la concurrence laïque, des groupes d'églises sont administrés en trust, tout comme les groupes de music-halls.

On comprend donc combien il est important pour les pasteurs de sauvegarder l'intégrité des Blue Laws qui interdisent les représentations théâtrales le dimanche. Leurs actionnaires ont engagé des sommes considérables pour l'aménagement des églises et les numéros pittoresques qui doivent attirer la foule. Certaines de leurs entreprises rapportent des dividendes magnifiques en même temps qu'elles défendent un principe moral. C'est plus qu'il n'en faut pour partir en croisade contre les acteurs, ces rivaux dangereux qui menacent perpétuellement les intérêts du puritanisme.

§

Voici une anecdote sur Stendhal, qui est peut-être inédite. C'est M. Emile Henriot qui nous la conte dans **le Charivari** :

On m'a raconté sur Henri Beyle une histoire qui m'a semblé devoir intéresser les Stendhaliens. Elle témoigne d'un esprit de mystification charmant. Je ne sais d'ailleurs pas s'il faut ajouter foi à l'anecdote. Si elle était vraie, ça se saurait. Quelle aventure touchant Stendhal n'est pas connue des Stendhaliens, à moins qu'elle ne soit inventée à plaisir par celui qui la rapporte dans le but de se faire passer pour plus averti que d'autres ?

En 1815 Henri Beyle aurait fait la connaissance d'une aimable Anglaise qui écrivait des livres de voyage. Cette jeune femme venait à Paris pour la première fois et aurait prié Stendhal, alors connu de quelques amateurs par ses *Lettres écrites de Vienne, en Autriche, sur le célèbre compositeur Joseph Haydn et suivies d'une Vie de Mozart et de considérations sur Métastase, et l'état présent de la musique en France et en Italie*, publiées un an auparavant à Paris, sous le nom de Louis-Alexandre-César Bombet — aurait prié Stendhal, dis-je, de l'accompagner dans la capitale et de lui en montrer les curiosités.

Stendhal aurait accepté, il aurait mené la voyageuse dans Paris, et lui

aurait fait écrire une relation de voyage des plus extravagantes. Mon anecdotier m'assure que, dans ce livre, Saint-Sulpice est décrit comme Notre-Dame, les Invalides comme la Bibliothèque, l'Institut comme le Panthéon, et ainsi de suite. Il y aurait là un ramassis d'erreurs les plus formidables que la bonne Anglaise aurait acceptées avec la meilleure bonne foi. Son livre, s'il existe, doit être délicieux à lire. Ce Stendhal était un grand fumiste.

Maintenant je laisse à de plus savants le soin de démêler le vrai dans le faux. Quelle peut bien être cette Anglaise?

Il y a dans la *Vie d'Henri Brulard*, page 16, cette phrase : « ... Quelqu'un avait pu me trouver brillant (vers 1820)... Il y a quelques années j'avais vu la même chose à peu près, dans un livre à la mode de Lady Morgan. » — Et ces notes de M. Stryienski, par les soins de qui fut publié ce livre : « Lady Morgan, auteur de plusieurs livres de voyages. »

Est-ce qu'il n'est pas permis de faire ici un rapprochement ?

M. Henriot termine en sollicitant des éclaircissements de MM. Paupe, Stryienski et Léautaud. Puisse-t-il être exaucé !

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie-Française : *L'Autre*, comédie en 3 actes, de MM. Paul et Victor Margueritte (9 décembre). — Bouffes-Parisiens : *L'Ingénu libertin*, conte galant en 3 actes, de M. Louis Artus, musique de M. Claude Terrasse (11 décembre). — Théatre de l'Action Française : *Les Nuées*, comédie contemporaine en 3 actes, de M. Maurice Pujo (13 décembre). — Nouveau Théatre d'Art : *Vive l'Instruction !* comédie en un acte de M. Edouart Quet. *Aux souffles du printemps*, étude en 4 actes de M. Ad. Kossotorow, adaptation française de M. Georges Husson (11 décembre). — Théatre Antoine : *Sherlock Holmès*, pièce en 5 actes et 6 tableaux, de M. Pierre Decourcelle, d'après l'original de Sir Arthur Conan Doyle (20 décembre). — Un homme vertueux. — Memento.

Je n'ai jamais eu un amour bien exagéré pour les livres de M. Paul Margueritte. Avec les apparences d'un esprit libre, des idées soi-disant avancées et de prétendues hardiesses, il est, au fond, un moraliste, et la morale m'ennuie. Pour M. Victor Margueritte, il m'a toujours paru être devenu écrivain par occasion et rechercher dans les Lettres plutôt les titres et les honneurs que les satisfactions purement intellectuelles qu'elles peuvent donner. Je n'en suis que plus à mon aise pour déclarer que je n'ai pas trouvé **L'Autre**, la comédie qu'ils viennent de faire représenter aux Français, si mauvaise qu'on l'a dit. Sans doute, c'est encore une œuvre morale. Une femme, dès le début de son mariage, s'est trompée sur son mari. Pendant une absence qu'il a faite, elle a pris un amant. Sa sensibilité éveillée par ce coupable amour, au retour de son mari elle se met à l'adorer autant qu'elle méprise son séducteur. Malheureusement, sa faute lui pèse, et de vivre ainsi dans le mensonge. Pour se libérer, elle avoue tout à son mari. Comme il l'aime, il lui pardonne. Ils essaieront de

conserver leur bonheur. Mais, pour lui comme pour elle, c'est vouloir trop de leurs forces. Entre eux, l'autre se dresse sans cesse, leur rappelant à elle sa faute, à lui son rival, désagrégeant leur amour, les faisant peu à peu ennemis. Elle doit partir, et lui rester seul. Ainsi MM. Margueritte nous montrent le danger de la faute, la puissance du remords, les exigences de la conscience, la ruine du bonheur par le péché. Leur héroïsme n'a pas du tout une conscience forte, une conscience libre, au-dessus de son cœur et de son remords. Elle en est, au contraire, l'esclave, et il se dégage de son exemple comme une leçon à l'adresse des épouses qui seraient tentées de manquer à la fidélité conjugale. Il n'y en a pas moins dans *l'Autre* une situation vraiment humaine, souvent émouvante, et que les auteurs ont présentée avec autant de vérité que de sobriété. Est-ce que je n'ai pas tort, d'ailleurs, de voir dans leur pièce une œuvre morale? MM. Margueritte ont peut-être voulu, au contraire, nous montrer les inconvénients d'une trop belle conscience? Après tout, le mari ne savait rien. Le ménage s'adorait. Le silence, l'hypocrisie, au lieu de l'aveu et de la franchise, eussent conservé le bonheur et l'amour. « N'avouez jamais! » ont-ils peut-être voulu dire aux épouses coupables? Excellent conseil, alors, mais que les intéressées n'ont pas attendu pour s'y conformer. Mais c'est plutôt là que je dois me tromper. Il n'est pas possible que MM. Margueritte soient devenus à ce point immoraux.

MM. Margueritte auraient supprimé les personnages complètement inutiles de deux fiancés que leur pièce y eût gagné, et on leur aurait donné pour interprètes des chefs d'emplois au lieu de troisièmes doublures, qu'elle eût été un vrai succès, au lieu de n'être, comme on dit, qu'un succès d'estime. C'est d'une grande importance pour la réussite d'une pièce à la Comédie-Française qu'elle soit jouée par des sociétaires. Imaginez M. Le Bargy, si élégant, jouant le mari, la divine M^me^ Bartet jouant l'épouse, et M. Albert Lambert, si adoré des femmes, dans le rôle de l'amant. Les critiques n'auraient pas tari d'éloges. *L'Autre* eût été un chef-d'œuvre, et les spectateurs se seraient pâmés, au lieu de faire semblant, comme je l'ai vu, de trouver des défauts, pour ne pas avoir l'air d'être moins bons juges que leur journal. MM. Margueritte en sont-ils encore là de croire qu'on va voir une pièce pour elle-même? Ce sont les interprètes qu'on va voir, rien que les interprètes. Or, quels interprètes leur a-t-on donnés? M. Dessonnes, fade, prétentieux, et que son embonpoint destine plutôt à jouer les pères nobles que les jeunes premiers. M^lle^ Géniat, à qui toutes les affectueuses leçons de M. Leloir n'ont encore donné aucun talent et qui roule les *r* comme en province. M. Numa, qui joue un fiancé avec toutes les allures d'un vieux veuf, et M. Siblot, qui rappelle, en plus mal, défunt Laugier. Cette réunion de talents va jusqu'à nuire

à M. Grand et à Mlle Cerny, tous les deux pleins de sincérité dans leurs rôles d'époux, et à Mlle Du Minil, qui fait son possible, comme toujours.

Je ne saurais dire tout le plaisir que j'ai trouvé à entendre aux Bouffes-Parisiens le conte galant de M. Louis Artus : **l'Ingénu libertin**. C'est un épisode de *Faublas*, un peu arrangé, mais joli, délicat, plein de grâce et de fantaisie, où l'on voit Faublas, déguisé en jeune fille, rendre amoureuse de lui la marquise de Bray, et faire l'amour avec elle, sous le patronage d'un mari aveugle et berné, et au grand dam d'un soupirant évincé, alors qu'il avait cru avancer ses affaires. Le livret de M. Artus a toutes les qualités de cette anecdote libertine, et la musique de M. Terrasse, dans sa légèreté, sa vivacité, sa fantaisie, ne mérite pas moins d'éloges. Les costumes sont somptueux, et les décors frais, ou élégants, comme il convenait. Il n'est pas jusqu'aux chœurs qu'on écoute, au contraire de ce qui arrive souvent, avec agrément. On voit un personnage d'hôtelier sortir subitement de son auberge pour faire sa partie dans un chœur, et rentrer ensuite chez lui presque mécaniquement, comme un automate. C'est très amusant. Les rôles du mari berné et celui d'un valet naïf et benêt sont d'une bouffonnerie réelle et tenus à merveille par MM. Milo de Meyer et Hasti. C'est mademoiselle Arlette Dorgère qui joue la marquise. Où est le temps où elle faisait la *Cuiller à potage* dans une revue dont j'ai oublié le nom? Elle est devenue depuis encore plus jolie et chante à ravir. Quant à Mlle Divonne, dans un rôle de soubrette, c'est la grâce et la beauté mutines elles-mêmes. Si *l'Ingénu libertin* n'est pas un succès, ce sera bien qu'on n'aime plus les jolies choses.

Le Théâtre de l'Action française a donné son premier spectacle, dans la salle du Théâtre Marigny, à côté des deux célèbres Guignols. Je fais ce rapprochement parce que le Théâtre de l'Action française pourrait être, lui aussi, un Guignol, un Guignol contemporain, non moins satirique, mordant et plaisant que les autres. Pour ce premier spectacle au moins, nous en sommes loin. M. Maurice Pujo a fait des **Nuées** une adaptation d'où Aristophane est complètement absent, et où son propre esprit ne suffit pas à le remplacer. Est-ce donc la matière qui lui a manqué, et les bonshommes propres à nous procurer ce « rire nouveau » auquel prétend le Théâtre de l'Action française? Il n'avait pourtant qu'à regarder autour de lui dans la politique, puisque le Théâtre de l'Action française est un théâtre politique. Voici M. Déroulède, qui est un grotesque, et voici M. Brisson, qui en est un autre. Voici la nullité de M. Sarrien, et voici la nullité de M. de Marcère. Voici M. Drumont, malfaiteur moral, et voici M. Jaurès, doctrinaire à double face, hésitant, atermoyant, presque trompeur. Voici les discours mortuaires et la littérature

comme moyen de parvenir de M. Maurice Barrès, et voici les pédagogies étroites, châtrées, civiques et bêtes de M. Ferdinand Buisson. L'énumération pourrait se continuer ainsi longtemps, d'un côté et de l'autre. La vérité, c'est que M. Maurice Pujo n'est pas méchant. Il veut bien prendre les gens à partie, mais sans leur faire aucun mal. Rien de plus anodin, de plus chétif que sa satire, et les gens qu'il tue, comme on dit, se portent assez bien. Le dommage, c'est que lorsqu'on se mêle d'attaquer, il faut que cela marque, sans quoi l'attaque se retourne contre soi. C'est un peu le résultat des *Nuées* de M. Pujo. Le plus atteint, c'est encore lui. Pour amusante que j'aie trouvé cette solution, je n'en ai pas moins regretté la conférence de M. Léon Daudet, entendue par les spectateurs de la répétition générale, et qu'une indisposition l'empêcha de répéter à la première, à laquelle j'assistais.

Le Nouveau Théâtre d'Art nous a offert pour premier spectacle de cette année : **Aux souffles du Printemps**, pièce d'un jeune auteur russe, où est analysé le conflit entre la vieille société et une jeunesse éprise de liberté et de noblesse morale. Un certain intérêt n'y manque pas. Il est seulement dommage que le principal rôle ait été aussi mal joué par M. Louis Bourny, emphatique, déclamatoire et mélodramatique à l'excès.

La littérature policière est à la mode. Littérature de grands enfants, qui s'amusent, en imagination, à jouer au voleur. Quelles transes à suivre les péripéties du combat entre le policier et le criminel, chacun aussi adroit que l'autre, et quelle impatience de savoir lequel des deux l'emportera en invention, en hardiesse, en défi, en vrai courage! Ces transes et cette impatience, on les éprouve dans leur plénitude à voir sur la scène du Théâtre Antoine le **Sherlock Holmes** que M. Pierre Decourcelle a fort habilement tiré de l'ouvrage de Sir Arthur Conan Doyle. La lutte entre le célèbre détective amateur et le Professeur Moriarty, le Napoléon du crime, présente, par moments, des circonstances bien invraisemblables, mais l'intérêt qu'on y prend efface ces invraisemblances, et si l'on rit, ce n'est qu'après avoir été assez fortement angoissé. C'est un beau spectacle du Jour de l'An, étrange et amusant, qu'il faut voir, et qui est monté et joué par M. Gémier et ses partenaires à la perfection.

Il faut que je vous présente un homme vertueux. C'est le critique dramatique de *l'Intransigeant* (feuilleton du dimanche). A propos de *Samson*, il avait déjà fait cette remarque que le personnage joué par Mlle Roggers (celui d'une jeune noceuse qui se donne à l'un et à l'autre par ardeur de sens) était pénible à regarder et à écouter. Voici aujourd'hui, à propos de *l'Ingénu libertin*, qu'il nous parle de la gêne que vaut aux spectateurs le rôle de Faublas. Excellent homme, ce critique. Les charmants scandales de Belleville doivent

le faire joliment souffrir, et c'est bien le cas de répéter que vertu vaut niaiserie.

Au moment de signer cette chronique, il me revient un vers assez drôle, sans que je puisse retrouver où je l'ai entendu. C'est un amoureux qui s'adresse à son idole, laquelle est un peu maigre :

Quand la poitrine est plate, on est plus près du cœur !

lui dit-il.

Memento. — Palais-Royal : *Le Satyre*, vaudeville en trois actes, de MM. Georges Berr et Maurice Guillemaud (8 décembre). — Théâtre Molière : *Les Fricoteurs*, pièce en trois actes, de M. Jules Dinin. *Ces Messieurs*, pièce en un acte de M. Albert Schwartz (5 décembre). — Porte-Saint-Martin : *L'Affaire des Poisons*, drame historique en cinq actes et un prologue, de M. Victorien Sardou (7 décembre). — Théâtre Montparnasse : *Le Droit du Père*, pièce en cinq actes, de M. Gustave Rivet (7 décembre). — *Prostitution*, de MM. G. Ganel et Henri Carbonnelle (14 décembre). — Variétés : *Le Faux Pas*, comédie en 3 actes, de M. André Picard (20 décembre). — Théâtre Mévisto : *Le Droit de la Chair*, pièce en 3 actes, de M. G. Maldague. *L'Herbe tendre*, fantaisie en un acte, de M. Albert Schwartz (21 décembre).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Théatre de l'Opéra : *Le Lac des Aulnes*, ballet de M. Henri Maréchal. — Fin de la Direction Gailhard. — Jean Chantavoine : *Beethoven ;* Alcan. — *Correspondance de Beethoven ;* Calmann Lévy. — Romain Rolland : *Beethoven* ; Cahiers de la Quinzaine.

A l'heure où paraîtront ces lignes, un événement — historique, s'il en fût, — aura bouleversé le cours de notre vie musicale. L'inénarrable direction toulousaine, qui depuis près de vingt ans sévissait sur les destinées de notre « Académie Nationale de Musique et de Danse », aura disparu pour toujours dans le néant miséricordieux d'où l'officielle et subventionnée fonction avait seule tiré son jadis barytonnant détenteur. N, i, ni, c'est fini : pour la consternation de notre vieille gaieté française, nous n'aurons plus Guignol à l'Opéra. Quelque secrète déception qu'en puissent nourrir les humoristes, la musique a le droit d'en pousser un formidable « Ouf ! » de soulagement. Au milieu de l'évolution de l'art sonore qui s'accomplit chez nous durant le dernier quart de siècle, notre Opéra n'a su manifester son existence qu'en perpétuant le contraste éloquent des pires errements de notre théâtre lyrique antérieur. Non seulement il ne prit pas la moindre part à l'admirable renaissance musicale de notre pays, mais il en traversa l'époque tout entière sans rien comprendre, sans y rien discerner spontanément, pas plus autour de lui qu'ailleurs.

S'il accueillit Wagner, ce fut à son corps défendant, le dernier parmi ses pareils européens, aussi profondément inconscient de l'aubaine dont bientôt l'ahurirent les recettes, que de la grandeur du génie auquel lui incombait le devoir de rendre un moins tardif hommage. Il ignora sereinement la floraison de notre jeune école. La renommée en franchissait dès longtemps nos frontières alors qu'on pouvait lire dans les journaux, pour excuser *Paillasses*, M. Pedro Gailhard interviewé répondre imperturbable : « Que voulez-vous ? Il n'y a plus de musiciens français... ! » Au surplus les infortunés Prix de Rome, au bénéfice desquels, en cet endroit, une hospitalité intermittente est imposée par le cahier des charges, éprouvèrent le poids des pavés d'une sollicitude directoriale à qui oncques rien d'Homais ne fut étranger. L'ignorance et l'impéritie s'y doublaient d'un contentement de soi-même dont l'assurance primaire aux aguets prodiguait les intarissables exploits d'une verve infaillible aux plus effarantes trouvailles qu'ait pu rêver jamais la désopilabilité de rates spectatrices. Weber et Gluck n'y échappèrent pas plus que les auteurs vivants, et la surveillance d'un délégué de Bayreuth en sut à peine protéger quelque peu les tragédies wagnériennes, sans parvenir pourtant à assurer plus de trois ou quatre exécutions passables avant le sabotage usuel en la maison. Secondés par un jemenfichisme unanime, les plus ineptes traditions cabotines, la niaiserie des évolutions, le grotesque du décor et de la mise en scène concouraient à des représentations qui, spécialement dans les années dernières, étaient la honte de notre capitale et la risée de l'univers civilisé. Le dénouement fut que notre Opéra, parmi nos scènes parisiennes, a battu le record des fours et qu'il était presque certain d'en grossir le total, à quoi qu'il hasardât son intégrale incompétence. Aussi son répertoire accusa-t-il une pauvreté lamentable. *Faust*, *les Huguenots*, *le Prophète*, *Rigoletto*, *la Favorite* en constituaient la base obstinée, rengaîne alternant depuis peu avec six ouvrages de Wagner, hormis lesquels, en dix-huit ans, il ne s'est guère enrichi durablement que de trois productions françaises, *Sigurd*, *la Maladetta* et *Samson* propice, en face des loges vides et des rangs de fauteuils dégarnis, à faire attendre patiemment quelque ballet aux gens arrivés en avance. A 800.000 francs d'annuité budgétaire, ce long et triste privilège nous coûte à l'heure qu'il est une quinzaine de millions gâchés sans profit pour notre art ; nous laisse un monument en ruines, un lot saugrenu de décors et d'accessoires inutilisables, une institution à réorganiser de fond en comble et un souvenir humiliant pour notre culture nationale. C'est un peu cher au prix où sont les contributions. Toutefois pouvons-nous nous féliciter du moins de n'avoir pas à combler par-dessus le marché quelque déficit qui n'aurait étonné personne. A vrai dire, il ne s'en faut pas de beau-

coup, et on ne saurait trop apprécier la chance qui nous échut, à cet égard, de posséder avec M. Pedro Gailhard, un directeur de l'Opéra dont l'incapacité se confinait exclusivement dans le domaine de la musique et du théâtre, et qui, malgré les fours accumulés durant près d'un quadruple lustre, aboutit à boucler le bilan conclusif d'une aussi périlleuse entreprise en proclamant un bénéfice de 97 fr. 50. C'est le chiffre, en effet, révélé par M. le Rapporteur du Budget des Beaux-Arts à notre Parlement. On ne s'explique guère l'insistance de M. Gailhard à vouloir continuer que par un dévouement qui frisait une intrépidité stoïque, et, au regard des résultats d'un si scabreux effort, on conçoit que la prévoyance ministérielle ait tenu charitablement à détourner du téméraire les menaces d'une comptabilité moins heureuse, l'aléa de lendemains incertains, et le risque d'être acculé peut-être à quitter son hôtel pour un modeste appartement après avoir vendu à perte sa villa de Biarritz et son automobile. Les adieux de la direction expirante n'ont pas démenti son passé. Les ballets de notre Opéra ont manifesté de tout temps la particularité que, sans le secours du livret, le plus lointain pressentiment de ce qui se passait sur la scène restait inaccessible au plus perspicace abonné. **Le Lac des Aulnes** se distingua des précédents en ce qu'on y comprenait moins encore après avoir lu l'argument inséré dans le programme illustré qu'au vestiaire on vous vend pour dix sous. Œdipe en eût assurément donné sa langue au chat. La solution de cette énigme n'a d'ailleurs pas plus d'importance que le bruit dont M. Maréchal crut l'envelopper de musique. On se convainc qu'il y a bien longtemps que l'auteur eut son Prix de Rome, mais si la candeur de ses flonflons désarme la critique, on ne peut s'empêcher pourtant de se demander pourquoi diable ! M. Maréchal eut la drôle d'idée d'entrer jadis au Conservatoire, au lieu d'embrasser quelque honorable profession moins ostensiblement impropre aux facultés qu'il a reçues de la nature. L'unique intérêt du spectacle fut l'essai de fonds de décor obtenus par des projections sur une toile tendue, à la manière des lanternes magiques. Il y a sans doute à espérer beaucoup dans l'avenir de cette innovation où notre Opéra semble avoir estimé surtout les suprêmes bienfaits d'une évidente économie. Les changements à vue qu'il en réalisa apparurent aussi insondablement inexplicables que le sens de la pantomime qui se déroulait devant eux. Un éclairage mal réglé ou bien quelque autre cause leur donnait tour à tour l'aspect grisâtre ou cru de certaines photographies coloriées, tandis que d'implacables rayons, jaillis des « loges sur la scène », framboisaient, verdissaient ou blafardaient les minois maquillés des ballerines. En guise de lever de rideau, *Samson et Dalila* préfaçait ce fatras inscrustable par une exécution dont la misère et la bouffonnerie dépassaient la mesure dc l'indécence. Cet an nouveau marquera la fin

d'un scandale plus stupéfiant peut-être encore par sa durée que pour son ineptie. Il était temps.

§

Malgré le nombre de publications dont le Rousseau de la Symphonie fut jusqu'assez récemment l'objet chez nous, une collection des « Maîtres de la Musique » ne pouvait certes se passer d'un **Beethoven**, et M. Jean Chantavoine se chargea de rédiger l'indispensable monographie. Son livre d'ailleurs ne s'accuse rien moins qu'explétif en l'espèce, en ce sens qu'il apporte un résumé complet des diverses matières traitées séparément autre part. Et « résumé » apparaît bien le mot juste. L'auteur s'y démontre amplement et sûrement documenté sur tous les points, mais on a l'impression qu'il détaille son sujet bien plus qu'il ne l'embrasse et le pénètre. Il le débite en tranches successives ordonnées suivant une classification plutôt lexicographique à laquelle, sans doute, on ne peut dénier le mérite d'une extrême commodité pour trouver aussitôt tout renseignement désiré. Abondants et précis à tous autres égards, ces renseignements sont toutefois succincts ou rudimentaires à l'excès trop souvent sur le terrain purement musical. Le commentaire des œuvres en prend fréquemment les allures d'une analyse grammaticale quasiment infligée en pensum et expédiée parfois à la vapeur, comme celle de l'adagio de la *Neuvième* en huit lignes, qui en a presque l'air d'une mystification de facétieux élève. La faute en est peut-être avant tout aux limites assignées à l'auteur par le format imposé de volume. Pour étudier par le menu comme il semble l'avoir voulu faire, rien que *Sonates*, *Quatuors* et *Symphonies*, il n'aurait pas eu trop de trois fois plus d'espace, et il dut se suffire d'une cinquantaine de pages pour raconter « la vie » de Beethoven. On souhaiterait un peu plus d'émotion peut-être en ce récit tragique ; un peu partout, plus de chaleur dans le discours et surtout un renoncement moins entier à toute idée générale ; réserves, au demeurant, qui visent la portée du travail de M. Chantavoine sans en atteindre l'incontestable utilité pratique.

§

En rappelant que M. Chantavoine fit paraître naguère chez l'éditeur Calmann-Lévy une traduction de la **Correspondance de Beethoven**, il sied de profiter de l'occasion qui s'offre pour signaler ici un ancien « Cahier de la Quinzaine » où, en 1903, M. Romain Rolland amorçait une série de *Vies des hommes illustres* inspirée de Plutarque, et dénonçait, par cette invocation, les nobles velléités qui l'animaient. Ce petit opuscule contient sans doute les pages les plus admirables et les plus émouvantes qu'on écrivit jamais sur **Beethoven**. L'auteur évidemment possède à fond l'œuvre du

musicien; il connaît tout de l'homme; mais il fait mieux, il l'aime passionnément, et il l'aime pour sa bonté sublime, pour son cœur héroïque et naïf autant que pour son génie. Aussi, avec toute son érudition impeccable et multiple, ce livre apparaît-il mieux qu'une biographie définitive. C'est une résurrection — et un exemple. Une extraordinaire puissance évocatrice en émane. Il semble en le lisant qu'on revive soi-même indigne la vie du « fort et pur Beethoven », qu'on gravisse avec lui son Calvaire en l'aidant à porter sa Croix jusqu'au faîte d'un Golgotha de gloire, de résignation surhumaine et d'amour. Oui, certes, ainsi que le voulut l'auteur, un tel livre « ouvre les fenêtres et fait rentrer l'air libre » dans la tannière « d'égoïsme prudent et vil » où « le monde meurt d'asphyxie ». On y « respire le souffle des héros », et le réconfort qu'on y puise est le plus radieux hommage à la mémoire du héros d'humanité dont le génie chantait la Joie dans son martyre.

Memento.— L'association des Concerts Sechiari annonça, trop tard pour être mentionnée dans le dernier *Mercure*, la première audition de quatre *Ouvertures* absolument inédites de Wagner, composées de 1832 à 1836, et devant être exécutées les jeudis soirs 26 décembre et 9 janvier.

JEAN MARNOLD.

ART ANCIEN

Léonard de Vinci : *Textes choisis* (Mercure). — Etienne Bricon : *Prud'hon* (H. Laurens). — Emile Michel : *Paul Potter* (H. Laurens). — André Michel : *Histoire de l'art (tome II, seconde partie)* (A. Colin).

Il n'est pas besoin d'insister à nouveau sur l'universalité d'un esprit comme celui du Vinci. Le mot de Benvenuto Cellini à propos de Léonard est toujours vrai : « Je ne crois pas que plus grand homme vint jamais au monde. » Et depuis que M. Gabriel Séailles a publié sa remarquable étude non seulement sur l'artiste, mais encore sur le savant, le public est averti, autant que faire se peut, des qualités incomparables d'un tel génie. Mais ce qui manquait c'était un livre qui nous mît en contact direct avec lui. Seuls les spécialistes pouvaient consulter les manuscrits nombreux du maître italien; chacun pourra maintenant connaître l'essentiel de la pensée du Vinci en lisant les textes choisis qu'a traduits pour la première fois M. Péladan.

Voici donc, dit-il, le portrait intérieur de Léonard par lui-même, voici comme il sentait, voici ce qu'il pensait; et s'il se trouve quelqu'un d'indifférent au battement d'un tel cœur et à l'idée d'un tel cerveau, celui-là appartient à la série des anthropomorphes dont la culture ne s'occupe pas, ne considérant pas la plasticité des animaux et leur valeur idéo-grammatique.

On n'admire pas Léonard comme un simple Vélazquez. On l'aime si on

le comprend, et l'amour toujours s'extasie à mille points indifférents pour le commun. Ce travail est né d'une passion spirituelle; il s'adresse aux passionnés du même objet.

Le Vinci figure un miroir enchanté où tout homme peut trouver des motifs de courage et d'espoir. Puisque l'humanité a fleuri tellement sous ses traits il ne faut désespérer ni d'elle, ni de soi.

Le Vinci nous réconcilie avec notre espèce, avec nous-mêmes ! Cet homme pour qui rien n'a été propice et qui ne fut traité qu'une seule fois selon son mérite, par le roi de France ; cet Aristote dont il ne reste que des aphorismes et des exclamations; cet artiste dont pas une œuvre intacte n'a survécu, et qui avec un seul dessin l'emporte sur tous les dessins sans exception; ce héros, suivant une expression ironiquement commune à cette heure, se dresse en incomparable professeur d'énergie : il a vaincu le temps et ses rivaux — et quels rivaux ! — Sa gloire chaque jour s'augmente d'un rayon; déjà il nomme son siècle, demain il nommera son art ; ensuite il nommera l'apogée de l'intelligence humaine.

On trouvera dans la préface de M. Péladan l'histoire des manuscrits de Léonard. Je n'ai le dessein ni la place d'examiner en détail les extraits que l'écrivain contemporain en a donnés. Encore que les aperçus sur la géométrie, sur la méthode expérimentale, sur la géologie soient des plus curieux, c'est quand il parle de peinture que malgré tout Vinci nous intéresse le plus vivement. Lui-même s'efforce de placer l'art du peintre au-dessus des autres, et fait dans ce but d'ingénieux parallèles avec la poésie, la sculpture et la musique. Assurément Léonard est là fort discutable, mais est-il besoin ici de discuter ? Mieux vaut citer :

Le poète dit que sa science est invention et mesure qui forment simplement le corps de la poésie : invention de matière et mesure dans les vers, qui révèlent ensuite toutes les sciences. Le peintre réplique qu'il envisage le même objet dans la science de la peinture, savoir: invention et mesure : invention de la matière qu'il doit former et mesure des choses représentées, sans quoi elles ne seraient pas proportionnées.

L'ouvrage que M. Etienne Bricon vient de publier sur **Prud'hon**, dans la collection des Grands Artistes est l'un des plus remarquables de cette série. L'auteur commençant aux débuts de Prud'hon, en donne une biographie critique sûrement documentée, tout en s'arrêtant de page en page pour apprécier sans pédanterie quelque œuvre peinte, dessinée ou sculptée. Car, on le sait, Prud'hon fut aussi par occasion sculpteur, et le musée de Beaune conserve un buste exquis de la baronne de Joursanvault, femme d'un des premiers protecteurs de l'artiste. Ce buste fut sans doute exécuté quand Prud'hon revint de Rome, où il s'était lié avec Canova. Il n'y a pas là d'ailleurs un rapprochement uniquement fortuit, et la grâce des statues de Canova ne fut peut-être pas sans influence sur le peintre.

Quoi qu'il en soit, Prud'hon revenant de Rome peint à Dijon quel-

ques portraits et reparaît à Paris en 1789. Il y retrouve ses amis les Fauconnier et, en pleine Révolution, il dessine des petites pièces officielles ou même des boîtes de dragées. Quelques mots de lui sont à retenir.

Vous voulez, dira-t-il à Voïart, en causant de David, que moi, le témoin journalier des modifications que subissent mes compatriotes mêmes, j'adopte, pour exprimer ce que je vois, un style étranger à leur nature... Je ne puis ni ne veux voir par les yeux des autres; leurs lunettes ne me vont pas... Enfin, parce que Corneille et Racine ont fait des chefs-d'œuvre immortels, faut-il ne plus parler, ne plus écrire qu'en vers alexandrins ?

Mais Prud'hon doit quitter Paris pour Gray et c'est là qu'il brosse le *Portrait de Mme Anthony et de ses enfants*, aujourd'hui au Musée de Lyon. Ce n'est qu'à son troisième séjour à Paris que l'artiste commence à connaître le succès. En 1798 il obtient un appartement au Louvre, où il a pour voisins Hubert Robert, Pajou, Greuze, Fragonard et Marguerite Gérard ; il devait d'ailleurs quelques années plus tard aller loger à la Sorbonne. C'est là que vint habiter avec lui la jolie Mlle Mayer, après que Prud'hon eut été délivré d'une femme que tous les biographes nous représentent comme acariâtre. Désormais c'est aussi une succession d'œuvres maintenant célèbres, le Portrait de l'*Impératrice Joséphine*, le *Sommeil de Psyché*, *Psyché enlevée par les zéphirs*, la *Justice et la Vengeance divine*. Courte période de tranquillité et de bonheur : on connaît la fin tragique de Mlle Mayer ; Prud'hon, moins de deux ans après, en 1823, devait être enterré auprès d'elle, au Père-Lachaise. Oublié quelque peu au commencement du XIXe siècle, il est maintenant justement remis en honneur, et son influence s'est étendue jusqu'à Ricard et Carrière. Mais il en va souvent de même en France à l'égard des artistes : et si Prud'hon n'est pas, comme cela paraît probable, l'auteur du merveilleux petit portrait de jeune homme du Louvre, quel peut être le mystérieux artiste qui a créé cet incomparable chef-d'œuvre? N'est-il pas presque incroyable qu'après cent ans une peinture de cette qualité doive être classée aux anonymes, comme s'il s'agissait d'un travail du XVe siècle, alors que nos voisins d'Italie sont renseignés sur les moindres détails de l'existence de leurs peintres?

De l'étude très consciencieuse et très renseignée que M. Emile Michel a consacrée au peintre animalier **Paul Potter**, je me plais à détacher les lignes suivantes :

Aucun peintre n'a été plus foncièrement hollandais que Paul Potter; il l'est par le lieu de sa naissance, par sa famille, par ses maîtres ; il ne s'est inspiré que de la nature de son pays et il ne l'a jamais quitté. Si, avec certains des artistes de cette école, il faut quelque effort pour se remettre en pensée dans le milieu où ils ont vécu et qu'ils ont peint, pour reconsti-

tuer les habitudes et les mœurs de leur temps, on retrouve dans les œuvres de Potter plusieurs des aspects les plus caractéristiques de la Hollande telle qu'elle est encore aujourd'hui, avec ses prairies, ses chaumières, ses fermes, ses paysans, ses animaux familiers. Rien n'a changé dans ces images fidèles, et, par son entière probité, le talent même du maître est bien conforme à l'esprit de sa race. Il a porté dans son art les qualités de conscience, de probité et de labeur persévérant qui, après avoir mérité au peuple hollandais son indépendance politique et religieuse, ont fait sa grandeur et sa prospérité.

... De bonne heure, il avait compris sa voie ; sans hésitation comme sans défaillance, il l'a suivie jusqu'au bout. Très précoce, il n'eut pas à chercher bien loin ses premières leçons ; mais les meilleurs, et bientôt les seuls enseignements lui sont venus de la nature... Il connaissait bien les bêtes des campagnes hollandaises et il les aimait. Il a mis à les peindre un sens si profond de leurs habitudes, une telle perfection jointe à une telle ingénuité, qu'en regardant ses tableaux, on s'intéresse à elles, à leur vie paisible et qu'on pénètre avec lui dans ce monde nouveau, à la fois très proche et très différent du nôtre, dont il nous révèle les mystères et la poésie inconsciente. On s'oublie, comme il s'oubliait lui-même, en face de quelques vaches paissant ou dormant en liberté, sous la lumière à demi voilée d'un ciel hollandais. Si elles ne vous attirent guère au passage, ces fidèles images vous retiennent, et plus vous les regardez, plus vous vous sentez pénétré par la vérité et la force de l'impression qui se dégage des œuvres de l'artiste. Potter cherche tellement à s'effacer que vous vous croyez en leur présence en face de la réalité elle-même, mais résumée, condensée et comme transfigurée par son génie.

Le nouveau volume de l'importante **Histoire de l'Art**, publiée sous la direction de M. André Michel (tome II, seconde partie), est consacré au XIV^e^ siècle. M. Camille Enlart y passe en revue l'architecture gothique ; M. André Michel la sculpture en France ; M. Emile Bertaux la sculpture en Italie et en Espagne : il donne sur ce dernier point des renseignements précieux et il étudie le cloître de Pampelune, dont la décoration, d'une remarquable richesse, fut exécutée par des sculpteurs français. En Navarre aussi, l'influence française se fit naturellement sentir ; elle s'étendit même jusqu'en Castille. M. André Pératé, de son côté, a résumé l'histoire de la peinture florentine et siennoise du trecento ; il remet particulièrement en honneur Duccio, auquel on a rendu avec justice la *Madone* de la chapelle Ruccellai autrefois attribuée à Cimabüe sur la foi de Vasari, et qui est aussi l'auteur de la très belle *Vierge de majesté* du Dôme de Sienne. Simone di Martino nous est particulièrement cher, puisqu'il vint travailler en Avignon ; il ne nous reste malheureusement plus de lui que la vieille fresque délabrée de Notre-Dame-des-Doms ; mais ses peintures du palais communal de Sienne, de la basilique inférieure de Saint-François d'Assise sont de sûrs témoignages de son génie délicieux.

Memento. — M. Arnold Goffin a donné, dans *l'Art flamand et hollandais* (15 novembre), un très intéressant article sur les œuvres de Thierry Bouts à Louvain ; dans *la Revue de l'Art ancien et moderne* (10 novembre). M. Emile Bertaux continue la publication de ses travaux sur les primitifs espagnols en mettant en lumière Jacomart Baço, et M. de Fourcaud commence une étude sur Simon Marmion.

TRISTAN LECLÈRE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : nouvelles acquisitions et donations. — Dons et expositions au Musée des Arts décoratifs. — Le cambriolage des musées de province. — Vol d'un Van Dyck à Courtrai. — Les Musées de Berlin. — Un Musée de folk-lore à Anvers. — Memento.

Le **Musée du Louvre** — à qui nous devons des excuses pour lui avoir reproché dans notre dernière chronique l'achat, dont il n'avait eu que l'intention, du médiocre tableau de Thomas de Keyser de la collection Rodolphe Kann — s'est enrichi, heureusement, ces temps derniers, de toute une série d'œuvres bien meilleures et plus marquantes que nous allons énumérer rapidement, quitte à revenir sur plusieurs d'entre elles non encore exposées.

De sa dernière mission en Égypte, M. Georges Bénédite a rapporté des spécimens charmants d'art appliqué de l'ancienne terre des Pharaons, céramiques et bois sculptés, et d'importants bas-reliefs d'animaux qu'on dit de premier ordre. D'autre part, des arrangements administratifs vont amener le dépôt au Musée du Louvre de la plupart des objets égyptiens conservés jusqu'ici au Cabinet des Médailles (1).

Le département des antiquités grecques et romaines a acquis une tête en marbre d'un Apollon, de grandeur légèrement supérieure à la nature, et qui appartient à la plus belle période de l'art grec. De leur côté, les collections déjà si riches de la céramique grecque se sont augmentées, entre autres, d'une pièce exquise, de dimensions exiguës, mais d'un type très rare et dont on ne connaît que quelques exemplaires : un petit vase à parfums en forme de chouette, d'une perfection merveilleuse d'exécution, et, au point de vue du traitement de l'oiseau, d'un sentiment naturaliste, d'un esprit et d'une maîtrise comparables à ceux des plus beaux netzkés japonais.

Dans les sections de la sculpture et des objets d'art du Moyen âge, c'est d'abord une charmante *Vierge* en bois du XIVe siècle (2), origi-

(1) Sur les collections de cet ancien Cabinet du Roi, qui, dans son assemblage d'éléments si divers, « garde un caractère de fantaisie aristocratique, un charme fait d'imprévu et de surprise », on lira avec intérêt un article récent de M. E.-M. de Vogüé (*Le Figaro*, 11 novembre 1907).

(2) Voir, sur cette *Madone*, une étude de M. Paul Vitry dans le nº 8 de 1907 de la revue *Musées et Monuments*.

naire, pense-t-on, de Picardie et qui offre, en effet, beaucoup de parenté avec la *Vierge* de la Porte Dorée d'Amiens dont Ruskin a tant aimé « la joliesse et le gai sourire de soubrette », et qui a inspiré de si jolies pages à M. Marcel Proust (1); puis, deux anges en haut-relief, du XIIe siècle et du Midi de la France, qui, comme ceux de la porte Sainte-Anne à Notre-Dame de Paris, devaient jadis accompagner quelque Madone qu'ils encensaient. Une tête en pierre d'une *Sainte Madeleine*, travail français du XVe siècle, et un de ces ouvrages polychromés de la sculpture espagnole vers lesquels se tourne depuis quelque temps l'attention des érudits, *Mater dolorosa*, en terre cuite du XVIe siècle, sont venus s'y ajouter lors de la vente de la collection Thiébault-Sisson. Le même département s'est enrichi encore, grâce à la générosité de M. Desmarres, d'un marbre de Chapu tout à fait charmant : un portrait en pied d'un jeune garçon. Une autre donation, annoncée au moment où nous écrivons ces lignes, due à la veuve et aux enfants de M. Octave Homberg, fait entrer au musée quelques-unes des plus belles pièces qu'avait réunies ce collectionneur : une *Vierge* en pierre romane, de l'école auvergnate, un chef-reliquaire en cuivre doré limousin du XIIIe siècle, un vitrail français de même date, un gobelet arabe en verre émaillé semblable à la coupe dite de Charlemagne du Musée de Chartres, et une bouteille persane à reflets.

Les collections japonaises, de leur côté, ont reçu une sculpture très importante comme valeur d'art, offerte par M. Kita, de Kyoto : une statuette de Bouddha en bois doré, du VIIe siècle, c'est-à-dire d'une époque où l'introduction récente du bouddhisme au Japon maintenait intactes dans ses ateliers des traditions tout à fait hindoues : c'est là un monument extrêmement rare et précieux.

Enfin, la Société des Amis du Louvre vient d'acquérir à la vente Henri Chasles, pour l'offrir au musée, un magnifique « bouillon » en vermeil aux armes du cardinal Farnèse, signé de l'orfèvre parisien Thomas Germain, et daté de 1733. Cette pièce est une des plus somptueuses qui subsistent de l'orfèvrerie française du XVIIIe siècle; le couvercle est décoré de feuillages et de fruits d'un admirable dessin, traités avec une hardiesse et une légèreté d'outil extraordinaires. Elle avait passé dans les collections Double, Paul Eudel et prince Demidoff. Les Amis du Louvre l'ont payée 18.500 francs.

Une autre heureuse initiative de cette Société a été de mettre à la disposition du sous-secrétariat des Beaux-Arts une somme de 20.000 francs destinée à faciliter la rentrée au musée des pièces les plus remarquables du mobilier français des XVIIe et XVIIIe siècles qui se trouvent dans les ministères et les dépôts de l'État, en les rempla-

(1) Ruskin, *La Bible d'Amiens*, trad. et préface par Marcel Proust; 1904, in-16, préface, pp. 25 et suiv.

çant là par des fac-similés. Parmi ces meubles figure notamment le bureau de Colbert. Plusieurs étaient déjà rentrés au Louvre cette année (1); le ministre de la Guerre vient d'y envoyer encore le beau bureau en marqueterie et cuivres dorés du gouverneur des Invalides; il porte la signature du grand ébéniste J.-F. Oeben, qui fut l'aïeul de Delacroix. En même temps M. Clemenceau faisait remettre au musée une charmante pendule en marbre et bronze doré, ornée des figures d'une jeune femme et d'un Amour, qui se trouvait au ministère de l'Intérieur.

Quant au département des peintures, il a reçu en don, de M. Thiollier et de la famille du peintre Ravier, cinq aquarelles et quatre dessins de ce maître encore trop ignoré qui fut un si tendre poète et un si beau coloriste (2), et M. Paul Leprieur a eu la bonne fortune de se rendre acquéreur, à la vente du marquis de V*** [Valori], d'un très beau dessin gouaché attribué — à bon droit, croyons-nous — à Dürer, représentant deux chauves-souris, l'une les ailes étendues, l'autre repliée et dormant. Tous ceux qui ont admiré à la Bibliothèque Nationale l'admirable *Tête de cerf blessé d'une flèche*, ou à l'Albertine de Vienne, dans la riche collection de dessins de Dürer qu'elle possède, la célèbre *Corneille bleue*, le *Lièvre* non moins fameux ou le *Hibou*, ceux qui ont feuilleté la magnifique publication entreprise par le regretté Fr. Lippmann où sont reproduits tous les dessins du maître de Nuremberg et où figure, entre autres, le *Lucane cerf-volant* de la collection Heseltine, savent avec quel amour touchant de la nature, quel respect de la vérité, quelle conscience Dürer a étudié et rendu ces humbles êtres. Quoique non signé du fameux monogramme ni mentionné dans le savant ouvrage *les Dessins d'Albert Dürer* de Charles Ephrussi — qui ignora sans doute l'existence de ce dessin, peu connu jusqu'ici, — les *Chauves-souris* que vient d'acquérir le Louvre, et qui ne peuvent être que l'œuvre d'un grand artiste, offrent les mêmes caractères que nous venons de dire, la même facture minutieuse sans sécheresse, la même touche, et il y a tout lieu de penser que c'est bien une nouvelle œuvre de Dürer qui vient de s'ajouter, pour une somme relativement minime (3.800 francs), à celles que possédait déjà notre Louvre.

§

De son côté, le **Musée des Arts Décoratifs**, qui offre déjà à nos artisans une mine si riche de documents, continue de s'accroître de jour en jour. Il a reçu, ces temps derniers, des dons nombreux, parmi lesquels nous citerons seulement une belle collec-

(1) V. *Mercure de France* du 16 juillet 1907, p. 346.

(2) On lira avec fruit sur ce peintre deux articles de M. Emile Michel et de M. Alphonse Germain, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (octobre 1906 et novembre 1907).

tion de ces *favrile glasses* de l'Américain Tiffany aux somptueuses colorations bleu paon et aux reflets irisés, offerts par l'artiste ; — les maquettes à l'aquarelle de la décoration des appartements de l'impératrice Eugénie aux Tuileries et une suite d'autres dessins en couleurs reproduisant les boiseries sculptées de l'ancien château de Bercy, démoli en 1860 lors de la construction du chemin de fer de Vincennes, dons de l'impératrice Eugénie et du marquis de Nicolay ; — le trône de Louis XVIII, qui servait lors de l'ouverture de la session des Chambres, et un magnifique surtout datant du second Empire et qui faisait partie du « grand couvert » du Palais-Bourbon au temps où le duc de Morny était président du Corps législatif, dons des questeurs de la Chambre des Députés et de M. Henri Brisson ; — une collection de tissus anciens, des céramiques orientales, parmi lesquelles deux plats de Rhodes, et deux tapis d'Orient, offerts par Mme Octave Homberg.

Le Musée, en outre, a acquis, au prix de 80.000 francs, une très importante et très belle collection d'étoffes en velours et en soie du haut Moyen âge, du Moyen âge et de la Renaissance, où figurent notamment des tissus coptes des premiers siècles de l'ère chrétienne, byzantins des VIIe et VIIIe siècles, siciliens du Xe, espagnols des XIVe et XVe, italiens, persans, etc., et dont il a cédé une partie au Musée historique des Tissus, de Lyon.

Il expose en même temps plusieurs prêts intéressants : celui d'une belle collection de porcelaines tendres de Chantilly, de Sèvres et de Vincennes appartenant à M. Fitz-Henry ; — une nombreuse réunion de coffrets, boîtes, cadres, flambeaux, etc., en bois, délicatement sculptés, attribués à l'artiste lorrain Bagard et appartenant à Mme Waldeck-Rousseau ; — un précieux ensemble formé par des meubles XVIIIe siècle, des tapisseries de Beauvais, des tableaux de Boilly, prêtés par sir John Murray Scott, héritier de sir Richard Wallace,— puis deux superbes pendules appartenant au Domaine, l'une de l'époque Louis XVI, l'autre de l'époque Directoire, garnie de plaques de Sèvres avec des figures et des ornements en bronze.

Enfin il a donné encore ce mois de décembre, comme l'an dernier, asile à l'exposition de la Société des Artistes décorateurs, qui, il est vrai, ne nous a offert rien de bien nouveau ni de très marquant : chaque artiste continue de s'exercer dans le genre où il s'est classé, avec une habileté qui tourne vite chez quelques-uns à la formule et qui, insuffisamment régie par le sens solide de la raison et de la logique, s'évade en fantaisies parfois ingénieuses et séduisantes, mais combien mièvres et inexpressives ! Ces défauts sont surtout visibles dans les meubles, et particulièrement dans les créations désordonnées de M. Guimard. Il semble qu'ici comme en bien d'autres domaines notre époque d'anarchie et d'incohérence ait perdu

tout appui, tout sens de la mesure, de l'ordre, et, pour tout dire en un mot, du *style*.

§

Le **Cambriolage des musées de province** continue avec une hardiesse et une habileté qui se jouent de tous les obstacles. Les malfaiteurs dévalisent les musées même qui passent pour être le mieux gardés. Au musée Sainte-Marie, à Rouen, un cadre renfermant quatre émaux de Limoges représentant des scènes de la Passion a disparu. Le musée d'Amiens semblait protégé par tout un système de sonneries électriques: les voleurs en furent quittes pour passer par le toit; ils coupèrent ensuite les toiles de cinq tableaux : un Vanloo, *Hercule et Omphale*, deux Fragonard, *Jeune femme mettant sa jarretière* et *Henri IV et Gabrielle d'Estrées*, et deux Boucher, *Amour* et *Jeune enfant*, puis ils firent main basse sur des monnaies d'or et des médailles.

Ces vols audacieux et répétés montrent combien serait vaine la précaution de transporter dans les musées les trésors des églises, suivant le projet que nous critiquions ici il y a deux mois ; la preuve est suffisamment faite de l'insécurité de nos galeries publiques.

Un vol du même genre a été commis à l'église Notre-Dame de **Courtrai**, fermée depuis quelque temps pour cause de réparations et de laquelle on avait négligé d'enlever, à cause de ses dimensions extraordinaires qui semblaient le mettre à l'abri d'un coup de main, le célèbre tableau de Van Dyck: *l'Erection de la Croix*, qui figura jadis au Louvre de 1794 à 1815, parmi les trésors artistiques conquis par la Révolution et l'Empire. Là encore, les malfaiteurs coupèrent la toile au ras du cadre et l'emportèrent.

§

On a installé récemment, au Musée d'art industriel de **Berlin**, plusieurs nouvelles acquisitions qui, jusqu'alors, n'avaient pu être exposées. De ce nombre est, en premier lieu, un salon français provenant de l'hôtel Sillery, à Paris, et datant des environs de 1720. Il a été reconstitué dans tous ses détails, restés intacts : boiseries de noyer richement sculptées, dessus de portes peints, plafonds en stuc, glaces, cheminées, fenêtres, portes. On a mis également en belle lumière un autre petit salon français provenant d'un hôtel de Ninon de Lenclos et que le musée possédait déjà depuis longtemps. Une autre chambre charmante provient de la villa Torre degli Angeli, à Florence, vers 1570, et est décorée de peintures de Bernardo Poccetti. On a mis également en place un plafond à caissons des environs de 1520, provenant du palais Bartolini, à Florence.

Outre ces reconstitutions, le musée expose aussi dans les salles du mobilier quelques pièces nouvelles et remarquables : une porte gothi-

que de sacristie richement sculptée provenant de la Flandre méridionale vers 1300, et une imposante cheminée en pierre de la Renaissance, provenant d'Arezzo.

L'Administration des Musées royaux vient, du reste, de créer (à l'exemple, que nous rappelions dans notre avant-dernière chronique, de notre ancien *Bulletin des Beaux-Arts* et des publications similaires des musées américains) un bulletin mensuel qui enregistrera officiellement toutes les nouvelles concernant ces musées : acquisitions, aménagements nouveaux, etc. Etant donnée l'activité de nos voisins, nous aurons sans doute souvent l'occasion de faire des emprunts à cette publication.

La ville d'**Anvers** vient de créer chez elle, grâce à l'initiative de deux écrivains, M. Max Elskamp et M. Edmond de Bruijn, un de ces musées de folk-lore régional comme nous en réclamions ici naguère pour chacune de nos anciennes provinces. Ce musée a été installé dans une vieille maison près du Musée Plantin, au centre de l'ancienne cité. Il comprend déjà trois mille objets ayant trait à la demeure, à la famille, aux professions et métiers, à la vie sociale, à la vie administrative ou judiciaire, à la vie religieuse, à la magie, aux sciences, à la littérature, à la musique, au théâtre et à l'art. D'autres musées du même genre vont, dit-on, être créés à Gand, à Bruges et à Liège. Puissent nos villes de province imiter cet exemple et, en prenant ainsi conscience de leur passé, y trouver le réveil de leurs vieilles énergies !

Memento. — Une magnifique publication, telle qu'il en a été fait rarement, et bien caractéristique de l'étonnant esprit d'initiative qui anime en ce moment la librairie allemande, *Gemælde-Galerie im Museum des Prado zu Madrid*, vient d'être entreprise par la maison Franz Hanfstaengl, de Munich, qui a déjà fait paraître toute une série de remarquables albums sur les grandes galeries d'Europe. Ce nouvel ouvrage semble destiné à les dépasser encore en importance et en beauté. C'est du musée du Prado qu'il s'agit cette fois et d'un choix de 84 tableaux pris parmi les chefs-d'œuvre de Velazquez, Titien, Véronèse, Corrège, Raphaël, Murillo, Ribera, Dürer, Rubens, Van Dyck, Goya, etc., que renferme cette riche galerie, reproduits directement en héliogravure dans des dimensions inusitées (80 centim. sur 63) qui permettent d'apprécier dans tous ses détails la facture de chaque œuvre. Trois fascicules, de chacun six planches, ont déjà paru qui nous font admirer les célèbres portraits de Philippe IV, de la reine Isabelle, des infants, des nains et fous de la Cour, par Velazquez, ses célèbres *Menines*, ses *Buveurs*, sa *Forge de Vulcain*, son admirable effigie du sculpteur Montañez; puis, de Titien, *Adam et Ève mangeant le fruit défendu* et le *Portrait d'Isabelle de Portugal*, épouse de Charles-Quint ; de Raphaël, la *Vierge au poisson*, la *Sainte Famille dite « la Perla »* et le *Portrait d'un cardinal;* de Murillo, *Sainte Élisabeth de Hongrie soignant les malades*. La perfection d'exécution de ces planches, jointe à leur format excep-

tionnel, en fait d'incomparables documents, sans doute les plus beaux qu'on ait jamais publiés d'après ces œuvres fameuses. Un texte historique et critique par M. Karl Voll, directeur de la Pinacothèque de Munich, est joint à l'album, et est lui-même illustré de reproductions en photogravure d'après les toiles moins célèbres de la galerie. Il paraîtra ainsi seize fascicules, du prix de 50 marks chacun.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

Teodor Fontane : *Aus dem Nachlass ;* Berlin, F. Fontane u. C°, M. 3.— Helene Bœhlau : *Das Haus zur Flamme;* Berlin, Egon Fleischel u. C°, M. 5. — Gerhard Ouckama Knoop : *Der Gelüste Ketten;* Berlin, ib. id., M. 3. 50. — Lulu von Strauss und Torney : *Neue Balladen und Lieder ;* Berlin, ib. id. M. 3. — Hermann Stegemann : *Vita Somnium breve;* Berlin, ib. id., M. 2. — Alfred Richard Meyer : *Berlin;* Berlin, Wilhelm Borngræber, M. 1. — Adalbert von Chamisso : *Peter Schlemihl's seltsame Geschichte ;* Munich, Hans von Weber, M. 6.— Jacques Cazotte : *Biondetta, der verliebte Teufel*, M. 4, 50.— Michael Georg Conrad : *Emile Zola* (*Die Literatur*, vol. 28), Berlin, Bard, Marquardt u. C°, M. 1, 25. — Hans Holzschuher : *Hanns Sachs* (*Die Literatur*, vol. 31). Berlin, ib. id., M. 1, 25. — Adolf Weissmann : *Bizet* (*Die Musik*, vol. 24, 25), Berlin, ib. id., M. 2. 50. — Edouard Maynial : *Maupassant* (Die Literatur, vol. 29. 30.), Berlin, ib. id., M. 2. 50. — Pour Maximilien Harden. — Memento.

Aus dem Nachlass. — Theodor Fontane est aujourd'hui un classique. Depuis tantôt dix ans que ce vieillard est allé dormir de son sommeil éternel, sa réputation a grandi tous les jours. Mourant à soixante-dix-huit ans, alors qu'il venait de publier deux volumes de 600 pages chacun, ce gentilhomme de lettres laissait à ses héritiers la matière de plusieurs volumes qui virent peu à peu le jour. Ses notes d'Angleterre, quelques articles de journaux, les lettres à sa famille ont ainsi été publiés. Ce sont des trésors d'ingénuité, d'humour, d'ironie et de tendresse que cet esprit éminemment original se plaisait à répandre avec prodigalité. Aujourd'hui, M. Joseph Ettlinger nous donne un recueil de posthumes que les admirateurs de Fontane accueilleront avec infiniment de plaisir. On y verra le grand écrivain sous un triple aspect de romancier, de poète et de critique. Le volume s'ouvre par un petit roman de 120 pages, *Malthilde Mœhring*, dont, au moment de la mort de Fontane, les familiers de la maison regrettèrent l'inachèvement. A vrai dire, ce conte berlinois, composé en 1890 et qui se rapproche beaucoup de *Frau Jenny Treibel* et d'*Effi Briest*, forme en lui-même un tout complet. Mais, après une première rédaction, l'auteur, s'il avait vécu, l'eût allongé à sa manière, en accumulant de nouveaux détails, en développant les dialogues et en creusant davantage le caractère des personnages. Peut-être nous trouverions-nous maintenant en face d'une réplique de ces interminables et si délicieux *Stechlin*. Tel qu'il se présente à nous, ce simple canevas porte cependant la marque de Fontane, du meilleur Fontane, et Thilde Mœhring, « au visage de gemme »,

restera comme une des figures les plus intéressantes de la littérature allemande.

Les poésies qui ont été recueillies dans ce volume sont pour ainsi dire toutes des pièces de circonstance. Il y a là peu d'œuvres véritablement lyriques, mais quelques ballades et aussi des satires. Presque tous les vers de la première période sont d'un caractère satirique. Voici par exemple une poésie intitulée « Républicains berlinois », datant apparemment de 1849 : Des gamins appréhendés par la police pour avoir chanté « Nous n'avons pas besoin de roi », reprennent leur refrain : « Nous n'avons pas besoin de roi, parce que nous en avons déjà un ! » — Les vers des dernières années se rapportent le plus souvent à la publication d'une de ses œuvres ou bien à un anniversaire. On relit aussi, dans ce recueil, non sans une certaine joie, la fameuse pièce qui se termine par « *Kommen Sie Cohn* » et qui fut publiée naguère dans la revue d'art *Pan*.

Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps aux articles de journaux recueillis par M. Ettlinger. Quelques-uns sont de tout premier ordre. Il faut lire, pour comprendre ce qu'était Fontane, les 25 pages intitulées *Gœthe-Eindrücke*. Ce sont de simples notes de lectures que l'auteur conserva dans ses cartons, sans jamais songer à les publier. Mais quelle fraîcheur de sensations, quelle délicatesse de sentiments se dégage de ces modestes pages. Comme on sent bien que, chez le jeune Fontane, la vision de Gœthe n'a pas été corrompue par les études classiques. Ecoutez son début sur *Hermann et Dorothée:* « Ce poème épique est fort beau : il est simple, profond et vrai; il émeut et élève le cœur. Pourtant, abstraction faite des épouvantables hexamètres qui parfois sont à peine lisibles, j'ai à faire au sujet du dernier tiers différentes objections... ». Et plus loin : « Dans la *Souffrance de Werther*, tout est éminent, tout porte la marque du génie. » Fontane *sentait* ce qu'il écrivait et, quand il déposa la plume pour mourir, il était encore souriant et jeune, et tout de prime-saut.

Ce volume est orné du dernier portrait de Th. Fontane et d'un dessin que Menzel fit à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire.

§

Das Haus zur Flamme. — La maison de la flamme se trouve dans les montagnes sauvages du Tyrol, où Marianne Hamander est venue chercher le repos, pour fuir les agitations du monde. Elle devient, pour un cercle d'élite, une créature de lumière et de joie, une véritable madone qui exerce son influence bienfaisante autour d'elle. M^me^ Hélène Bœhlau, après un long silence, se présente au public avec cette œuvre forte où l'on retrouve toutes les qualités de

style et de composition qui font de cette femme un des meilleurs romanciers de l'Allemagne contemporaine.

Der Gelüste Ketten. — M. Ouckama Knoop, dont nos lecteurs connaissent l'œuvre déjà considérable, a voulu opposer dans ce volume la nature à la culture. Dans une série de nouvelles, il montre comment l'instinct, comprimé par l'éducation, revient parfois à la surface et provoque les ravages les plus extraordinaires. La passion est partout. L'auteur la devine sous les vêtements de la civilisation et il la dépeint sur un ton de naturel persiflage qui choquera peut-être les bonnes âmes allemandes.

Neue Balladen und Lieder. — Sur un mode traditionnel, Mme Loulou de Strauss et Torney chante le sol et les légendes de sa patrie. Les paysages tout en grisaille des bords du Weser l'ont particulièrement séduite et, en fouillant dans les vieilles chroniques de la région, elle a retrouvé mainte anecdote populaire qui se prêtait à être chantée. Ce recueil est un choix très heureux dans l'œuvre déjà considérable de cette féconde poétesse.

Vita somnium breve. — On connaît M. Stegemann surtout comme romancier. Le choix de ses sujets n'est pas toujours heureux, mais il sait conter avec talent les péripéties villageoises. Le conflit entre la race alsacienne et la race allemande l'a séduit à plusieurs reprises, sans qu'il soit cependant parvenu à saisir les causes véritables de ce conflit. Egaré dans le journalisme politique, il juge les événements contemporains avec le désir sincère d'amener un rapprochement entre l'Allemagne et la France. Mais il est poète avant tout et son argumentation révèle trop souvent le goût très vif que lui inspirent les solutions sentimentales. Le mince recueil de vers que vient de publier M. Stegemann est le livre d'un amateur. L'intensité des souffrances et la multiplicité des inquiétudes ne suffisent pas à faire un grand poète. Mais, dans l'expression de sa mélancolie et de sa résignation, l'auteur trouve parfois des notes heureuses.

Berlin. — Quinze sonnets sont consacrés à la gloire et à la honte de la capitale prussienne. Notes impressionnistes, où l'auteur mêle agréablement le persiflage et la poésie. M. Alfred Richard Meyer écrit une langue extrêmement chaude et colorée; il se sent très à l'aise dans la forme fixe qu'il a choisie.

§

Peter Schlemihl. — Le chef-d'œuvre de Chamisso, que tout le monde a lu et que tout le monde connaît, n'existait jusqu'à présent, en Allemagne, que dans de fort mauvaises éditions : tirage populaire à quelques centimes ou *Pracht-Band* en simili-toc. L'éditeur Hans von Weber, de Munich, en a fait une réimpression d'après la première édition de 1813, avec la dédicace de Chamisso à J.-E. Hitzig, en

ajoutant les vers écrits par l'auteur en 1834, « à son vieil ami Pierre Schlemihl ». Onze hors-texte et vingt-trois vignettes de M. Emile Preetorius illustrent le volume, qui est présenté au public dans un cartonnage vert turquoise avec impression en or. L'artiste s'est fort bien assimilé l'âme falote de Schlemihl et les gravures en deux tons, jaune sur mauve, sont extrêmement heureuses. La typographie du volume est irréprochable.

Signalons, chez le même éditeur, une traduction du *Diable amoureux* de Cazotte (**Biondetta, der verliebte Teufel**). M. Edouard de Bülow a fait la version allemande qui a été revue par M. Franz Blei. Enfin, le titre, la couverture, et les encadrements ont été dessinés par M. Th.-Th. Heine.

Emile Zola. — M. M.-G. Conrad fut le premier disciple allemand d'Emile Zola. Séjournant à Paris de 1878 à 1882, il connut personnellement l'auteur de *Nana* et, revenu dans son pays, il s'appliqua à prêcher, non sans un certain tapage, l'esthétique naturaliste. La revue *Die Gesellschaft*, que fonda alors le fougueux disciple, fut longtemps l'organe de la jeune école. Toute cette agitation ne produisit que des résultats fort médiocres, mais il était assez naturel que l'on confiât au vieux champion munichois la glorification de sa première idole. Le petit volume de la série *Die Literatur* résume assez honorablement ce qu'il convient de savoir à l'étranger au sujet du chantre de *la Terre*. Les documents graphiques qui l'accompagnent sont des plus curieux. C'est tout d'abord une réduction du numéro de *l'Aurore* qui contenait la lettre *J'accuse*, puis une vue de la cour d'Assises pendant la déposition du général Mercier et, pour clore le volume, un portrait de Mme Zola.

Dans la même collection **Hanns Sachs**, le vieux maître de Nuremberg, est étudié avec le plus grand soin par M. H. Holzschuher. Des portraits du poète et des reproductions de gravures de Dürer illustrent le volume. Enfin, signalons une traduction abrégée du **Maupassant**, de M. Edouard Maynial, qui parut il y a deux ans aux éditions du *Mercure de France*. Ici il convient surtout de louer le souci que l'on a mis à choisir les illustrations. Celles-ci sont au nombre de 28 et quelques-unes d'entre elles sont à peu près inconnues en France. Il faut mentionner une vue du château de Miromesnil, lieu de naissance de Maupassant, un portrait de Gustave de Maupassant, un autre du jeune Guy à dix ans, etc. La version allemande a été faite avec un soin minutieux par M. Lothar Schmidt.

Bizet. — La tragédie de la vie de Bizet, voilà qui pouvait tenter un écrivain de talent. M. Ad. Weissmann s'est appliqué à l'écrire, à la fois en bon critique et en bon musicien. Les matériaux ne lui ont pas manqué et il est allé puiser aux sources, sollicitant même les conseils de M. Ludovic Halévy. Le petit volume qu'il nous

donne est certainement un des meilleurs de la collection. Deux portraits de Bizet, un portrait de Galli-Marié en Carmen et de nombreux morceaux de musique étaient un complément nécessaire à ces pages instructives.

§

Pour Maximilien Harden. — Au moment où le directeur de la *Zukunft* comparaît une seconde fois devant les juges de Berlin, la rédaction de *Morgen* a demandé à une série de personnalités en vue leur opinion sur le grand pamphlétaire. On sait que l'opinion publique, très favorable à Horden lors de sa première comparution, a été complètement retournée en quelques semaines par de basses insinuations de la presse officieuse. *Morgen* déclare, dans une note, que, de la part des écrivains qu'elle a sollicités, c'est un véritable acte de courage de témoigner ainsi publiquement de leur estime pour Harden. Ce périodique n'a du reste aucun lien avec la *Zukunft,* étant plutôt une entreprise concurrente. MM. Richard Dehmel, Thomas Mann, M. Dautendey, M. G. Conrad, Fr. Wedekind, B. Bjœrnson, A. Holz, Auguste Strindberg, Arthur Schnitzler, etc., affirment, chacun à sa façon, le respect que leur inspire la carrière de polémiste et d'écrivain de M. Harden. Ces déclarations, venant d'hommes de tous les partis, parviendront-elles à influencer les juges de Berlin ? Nous le saurons bientôt.

M. Magnus Hirschfeld qui, lui, a été pris à partie en qualité de témoin, n'a pas demandé à ses amis de le défendre. Il a réuni, sous forme de brochure, tous les jugements favorables à son activité, épars dans la presse périodique des dernières années. De la sorte il est parvenu à démontrer le caractère sérieux du « Comité scientifico-humanitaire » et de l' « Annuaire pour les états sexuels intermédiaires ». Du reste, tout ce qui se fait à Berlin est sérieux.

Memento. — *Neue Revue,* qui, dans ses deux fascicules de novembre, publiait une étude sur l'armée française, due à la plume du général prussien en retraite de Pelet-Narbonne, publie dans son fascicule du 1er décembre une étude du général Bonnal consacrée à l'armée allemande.

Dans *Das literarische Echo* (15 décembre), M. Richard Freienfels analyse l'œuvre de Thomas Mann, l'auteur du célèbre roman *Die Buddenbrooks*. M. L. Geiger, dans un article intitulé *la Renaissance de la Renaissance,* rend compte de quelques ouvrages relatifs à l'Italie.

Œstereichische Rundschau (15 novembre et 1er décembre) reproduit une intéressante correspondance de la princesse Pauline de Metternich avec l'écrivain allemand Michel Bernays.

HENRI ALBERT.

LETTRES HISPANO-AMERICAINES

Angel Estrada (fils) : *Redencion*. — Max Grillo : *Raza vencida*. — M. Contreras : *Toison*. — Francisco Castaneda : *Emilio Zola*. — E. Gomez Carrillo : *De Marsella a Tokio*.

Redencion (*Rédemption*). — Le roman de M. Angel de Estrada (fils) n'a pas eu, dans les pays de langue espagnole, malgré son mérite indéniable, la répercussion qu'il aurait méritée.

Je ne veux pas dire par là que le roman de M. Estrada ait été lu et analysé superficiellement. Ce que je veux faire remarquer, comme un mauvais symptôme, comme un signe de paresse et d'indifférence condamnables, c'est le manque de bruit fait autour de cette œuvre, l'absence d'une parole autorisée qui aurait dû se manifester pour l'applaudir et divulguer les nombreux enseignements qu'elle renferme. Une telle œuvre, cependant, ne peut pas être laissée dans l'oubli et son heure de triomphe viendra.

Estrada est par-dessus tout un poète, même quand il écrit en prose, avec plus de force encore, je crois, que lorsqu'il confie à la rime le secret de son inspiration. Cette nouvelle possède comme *El color y la piedra* (la Couleur et la Pierre) et *la Voz del Nilo* (la Voix du Nil), deux de ses ouvrages antérieurs, de grandes beautés de style et de conception. Elle synthétise jusqu'à un certain point sa conception philosophique, son système idéologique, sa pensée de l'univers ; elle est en même temps un résumé de ses visions de poète, de sa technique de prosateur et de sa personnalité de romancier.

Le roman de M. Estrada n'est pas un roman de mœurs ; c'est plutôt un roman épique dont les personnages pensent et agissent comme dans une atmosphère de songe. Ils parlent comme l'auteur, agissent comme des héros extraordinaires ; ils se comportent comme des êtres à part, divaguent comme des esthètes, pensent comme des artistes et n'observent la vie que sous son côté olympique sans se préoccuper outre mesure du destin pour le reste des hommes. Ce sont, il est vrai, des âmes nobles, mais un peu égoïstes. Ils satisfont leur plaisir d'une façon supérieure, aristocratique, conformément à leur tendance ; mais ils ne daignent même pas jeter un regard de pitié sur les êtres moins heureux qu'ils rencontrent sur leur route. Le Monfort de son livre appartient, comme le « Stello Effrena de Fuoco » à une famille de surhommes. Il se rapproche du type imaginé par Nietzsche ; il applique sa doctrine peut-être un peu rigoureusement, il imite son exemple se berçant dans des régions où ne peut l'atteindre la clameur des désespérés.

L'histoire de ses personnages qu'en bon seigneur il fait promener avec la plus grande somptuosité, aujourd'hui en Italie, demain en Grèce, en Turquie, puis sous les cieux d'Orient, traînant partout,

avec le même orgueil et la même indifférence, le manteau de ses rêves, lourd et resplendissant comme celui d'un roi, lui sert de prétexte pour chanter, comme Childe Harold, ses impressions de voyages, ressenties sur des scènes variées, dans les mers tranquilles ou turbulentes, dans le silence des monastères ou des cathédrales, dans les Alhambras ou dans les Versailles.

Cette analogie avec ses autres livres enlève beaucoup d'intérêt au roman. Le lecteur a l'illusion de se trouver dans un endroit connu, dont les paysages et les habitudes lui sont familiers.

Pour moi le grand mérite d'Estrada, comme écrivain, ce qui le signale et lui donne une place à part dans les lettres de l'Amérique du Sud, c'est le prodigieux mouvement rythmique de son style. Rien de plus hiératique et resplendissant que cette suite ininterrompue d'images, sous l'attrait impérieux de son évocation. Cette particularité de donner aux mots comme une âme lumineuse, de faire des arabesques avec les paragraphes, de convertir, grâce à un sortilège extraordinaire, chaque description en un songe des Mille et une Nuits, Estrada la possède comme personne.

Il faut d'ailleurs reconnaître l'effort considérable que représente une œuvre aussi vaste que l'est *Redencion*. C'est le fruit d'une conscience exigeante et scrupuleuse, d'un tempérament sensible, d'une intelligence honnête comme peu, et, pour tout dire en un mot, d'un homme énergique et fort.

Raza Vencida (*Race vaincue*), poème tragique en deux actes, de Max Grillo.

L'auteur explique la pensée de son œuvre dans la préface, pleine d'intérêt. Le sujet, il l'a pris dans l'histoire des *Muiscas*, lors de la domination de ce peuple par les Espagnols, leurs conquérants.

Le thème, comme on le voit, a son attrait, surtout pour ceux qui plaident pour une littérature essentiellement américaine, et qui luttent pour que les écrivains et les poètes de notre continent ne cherchent pas leur inspiration en dehors de nos frontières.

M. Grillo est arrivé à évoquer le passé en des vers pleins d'un sincère enthousiasme ; il nous donne l'image approximative de la civilisation indigène, sans porter atteinte à sa splendeur et à son mystère. Ses vers de onze syllabes, quoique sans grande originalité et élaborés à la façon antique, ce qui les rend un peu froids, nous font éprouver un certain plaisir à vivre quelques instants les coutumes abolies et mystérieuses de ces peuples barbares, sur lesquels s'abattit, griffe implacable, la convoitise des conquérants blancs d'Espagne.

Toison. — L'étude sur l'évolution du sonnet sur quoi s'ouvre le livre de poésies de M. Contreras, d'origine chilienne, nous met en contact avec un prosateur distingué.

L'intéressant sujet, traité avec l'élégance, l'érudition et la sobriété requises, prépare notre esprit si agréablement, nous inspire pour l'auteur une si franche sympathie qu'en vérité la lecture des premières compositions, parmi lesquelles abondent, comme on doit le penser, celles écrites dans la forme concise du sonnet, si elle ne nous cause pas de désillusion, du moins refroidit quelque peu notre âme.

Evidemment le livre de M. Contreras manque de poésie, si l'on donne à ce mot l'importance qu'il a. En échange, on remarque des dons artistiques de premier ordre ; finesse dans le dire, richesse dans le mode d'imaginer, douceur dans les vers, comme aussi un esprit de courtoisie à la Verlaine, qui nous porte à regarder l'auteur avec affection.

Emilio Zola. — Le génie déconcertant de l'auteur de « Travail » continue à exercer la même influence que lorsque, plein d'une mâle sérénité devant les haines déchaînées contre lui, il luttait vaillamment pour la cause de la vérité et de la justice.

Dans le pays de l'Amérique espagnole, et non en « Amérique », comme disent généralement les Européens, en parlant de l'Amérique du Nord, comme s'il n'y avait qu'une « Amérique », l'œuvre copieuse d'Emile Zola a été lue avec avidité par le peuple ; elle a même été étudiée avec amour par les écrivains partisans des doctrines du maître. Pour moi, je ne suis pas des leurs : ce n'est pas que je n'admire un cerveau aussi formidable, mais j'ai une autre idée de la Beauté.

Parmi la multitude des études qui ont été faites pour éclaircir et divulguer la production de Zola, dans ces derniers temps, le livre de Francisco Castaneda, littérateur guatemalais, a un prestige bien suffisant pour s'imposer.

D'exposition claire, d'argumentation documentée, valeureux, adroit même dans la défense de l'idole (ainsi apparaît Zola à Castaneda), correct dans son style, avec une connaissance entière du milieu dans lequel l'homme se développe, ce livre restera, il n'y a pas de doute, l'hommage le plus accompli des lettres hispano-américaines envers l'illustre batailleur.

De Marsella a Tokio (*De Marseille à Tokio*). — Un livre d'Henri Gomez Carrillo est toujours un mets exquis au banquet de la littérature contemporaine. Il appartient au groupe choisi de ceux qui narrent sans ennuyer. Ses impressions de voyage offrent l'enchantement d'une nouvelle. Il a le talent d'intéresser même quand il se propose d'être grave. Sa prose est ailée comme le vol d'un oiseau. Sa sensibilité va jusqu'à l'extrême, sa perception est fine et pénétrante comme un yatagan. Ses phrases flottent comme des barques légères sur les ondes sereines de sa prose. L'absence de profondeur

est compensée par ses excellentes qualités de conteur, par sa vision toute personnelle des choses.

Gomez Carrillo est un des écrivains les plus intéressants et anecdotiques qui existent actuellement. Ses pages produisent la sensation de la vie ; elles évoquent l'image avec son relief de réalité qui fait ressortir l'objet sans l'altérer, sans le déformer, dans une exactitude admirable. Aucune d'elles ne révèle ni effort, ni fatigue de l'écrivain. Elles semblent tomber de sa plume insensiblement, claire et riante comme une nymphe folâtrant sur l'herbe. C'est ainsi seulement qu'on peut imaginer sa fécondité. Le nombre de ses œuvres augmente chaque jour, et sa collaboration dans les journaux se fait toujours plus nombreuse. Un voyage lui est le sujet d'un livre, la vision d'un profil à peine entrevu meut sa plume d'artiste sous un rythme doux et joyeux. C'est ce qu'on appelle un enchanteur.

EUGENIO DIAZ ROMERO.

LETTRES ROUMAINES

Nécrologie. — Sextil Puscariu : *Etymologisches Wœrterbuch der rumœnischen Sprache ;* I, *Lateinisches Element ;* Heidelberg.— Candrea, Densusianu, Sperantia : *Graiul nostru ;* Socec, Bucarest. — O. Densusianu : *Din istoria migratiunilor pastoresti ;* Bulletin V al Societatii filologice, Bucarest. — I. L. Caragiale : *1907 ;* Adevèrul ; *Schite usoare ; Notite si fragmente literare ;* Alcalay, Bucarest. — Memento.

La Roumanie a été cruellement éprouvée cet automne ; après Grigoresco, elle perd Hajdeu, après le peintre, l'érudit. Puis en Transylvanie meurt Josef Vulcan, un modeste, mais fidèle pionnier de la cause roumaine, auteur de quelques volumes de vers et de comédies, qui a le mérite d'avoir dirigé pendant 41 ans la revue hebdomadaire *Familia* et d'avoir déployé une infatigable activité comme président de la Société pour la création d'un fonds de théâtre roumain. Du moins ceux-là disparaissent à la fin de carrières dignement remplies. Mais à Paris est enlevé à la fleur de l'âge, à 33 ans, un fils de simple fermier de Buzéo devenu un savant en vue, Nicolas Vaschide, dont les ouvrages de psychologie en collaboration avec Piéron, Vurpas, Ribot ne ressortissent pas de cette chronique littéraire ; citons pour mémoire quelques titres : *Psychologie des rêves, du délire* (1902) ; *l'Analyse mentale, Essai sur la psychlogie des monstres* (1903) ; *Technique de psychologie expérimentale* (1904), etc.

Je n'aurais pas à revenir sur Hajdeu, après l'article assez complet publié ici même par M. Craiovan, n'était le ton uniformément dithyrambique. Je m'en rapporte plus volontiers à l'appréciation de M. O. Densusianu (*Vieata noua*, 1er octobre). Hajdeu fut sans conteste une magnifique intelligence, un génie encyclopédique ; mais il a manqué de méthode et d'esprit de synthèse. De ses études faites en Russie il a

gardé un trait caractéristique de l'esprit slave : l'exaltation intellectuelle, l'exagération de la faculté imaginative. Poète, il a le style communicatif, mais il ne s'élève guère au-dessus d'un patriotisme facile, d'un lyrisme enfantin, de moralités de fabuliste. Sa connaissance des langues slaves et une vaste culture lui donnent une supériorité immédiate sur les historiens précédents; toutefois un jeu de mots l'entraîne, et les caprices de sa fantaisie l'empêcheront de s'apercevoir qu'il termine en romancier ce qu'il a commencé en historien. C'est en philologie qu'il a été le plus conséquent; élève de l'école indo-germanique, point romaniste, Hajdeu a le mérite d'avoir compris, pour l'étude du roumain, l'importance des langues slaves et balcaniques, en particulier de l'albanais; mais ici encore que d'hypothèses fantastiques, d'interprétations erronées, d'arguments qui tombent à la moindre objection! Toutefois il a publié des textes du XVI^e^ siècle qui ont beaucoup contribué à la connaissance de la vieille langue roumaine, et son *Etymologicum magnum* demeure un monument tel qu'aucun de ses compatriotes à la même époque n'aurait pu donner quelque chose de plus riche comme information, de plus imposant comme érudition; c'est toujours une source précieuse. Si l'on considère encore ses spéculations philosophiques, on ne peut lui dénier un rôle important dans le développement intellectuel de son pays au dernier demi-siècle, une première place parmi les hommes de la grande génération qui ont fondé la Roumanie actuelle.

§

Depuis 1884, que le roi Carol a institué une somme annuelle de 6000 francs pour la confection d'un dictionnaire étymologique roumain qui « conserve la langue ancienne, telle que le peuple la comprend et l'aime », aucun résultat définitif n'a été obtenu. L'Académie, à défaut de mieux, a accordé cette année le prix Eliade Radulesco à M. Sextil Puscariu, prof. à l'Université de Cernautz (Bucovine) pour son **Dictionnaire étymologique de la langue roumaine**. *I. Eléments latins.* Le rapporteur, M. Bianu (*Convorbiri literare*, mai), en a vanté, sur la foi de MM. Schuhardt, Bartoli, Meyer-Lübke, l'ingéniosité, la largeur de vues, la supériorité sur les ouvrages similaires existants, qui désignent tout droit l'auteur pour réaliser enfin l'œuvre nationale de ce Dictionnaire de la langue roumaine, avec tous ses dialectes valaques, moldaves, transylvains, istriotes, illyriens, méglènes et macédoniens.

Par malheur pour M. Puscariu, il se trouve que MM. Candrea et Densusianu, à Bucarest, ont commencé la publication d'un même **Dictionnaire étymologique** comprenant tout d'abord ces mêmes *Eléments latins*. M. Densusianu, auteur déjà de l'*Histoire de la langue roumaine*, s'est trouvé particulièrement bien armé pour dé-

montrer point par point, avec exemples, que l'ouvrage de M. Puscariu, loin d'être à la hauteur des progrès réalisés en philologie romane, contient des énormités, que l'auteur n'a pas de méthode scientifique et qu'il devrait même encore apprendre à lire (*Vieata noua*, 1er et 15 avril).

En attendant le *Dictionnaire* de MM. Candrea et Densusianu, qui ont publié, avec M. Sperantia, à l'instigation du ministre Vladescu, un volume de textes : *Notre langue*, recueillis chez les Roumains de partout, voici du second de ces messieurs une communication du plus haut intérêt sur **l'Histoire des migrations pastorales** *chez les peuples romans*. Frappé par des ressemblances curieuses entre la langue roumaine et les dialectes italiens, romanches et du midi de la France, le jeune et distingué professeur s'est demandé quels rapports avaient pu exister entre l'une et les autres. Or les Vaudois du Dauphiné furent bergers comme les Roumains d'autrefois. Les Vaudois transhumaient avec leurs troupeaux souvent fort loin, le long des Apennins et des Pyrénées ; on en retrouve jusqu'en Calabre et même en Wurtemberg ; les Roumains ne connaissaient point non plus de frontières et menaient leurs moutons vers l'Occident, jusqu'en Moravie et au sud du Danube, jusque sur les côtes de l'Adriatique. C'est par ces bergers que le contact s'est fait et que des relations assez suivies se sont établies entre le massif des Alpes d'une part, les Carpathes et les Balkans d'autre part. — Les deux auteurs préparent un travail plus étendu sur l'importance de la vie pastorale dans l'histoire et le développement linguistiques des peuples romans. Idée neuve et féconde, qui conduira sans doute à trouver, dans ces simples rapports de bergers à bergers, l'explication et la preuve de similitudes étranges dans les us et les coutumes, les traditions superstitieuses, littéraires et musicales de populations dont le seul point de ressemblance aura été cette vie pastorale errante.

§

Pour porter un jugement équitable sur la Société roumaine, il ne faut jamais oublier avec quelle anormale rapidité le jeune Royaume s'est constitué en Etat et développé ; il est bien entendu que les merveilleux progrès de ces 30-40 dernières années ne peuvent être que superficiels. On l'a bien vu encore avec les révoltes paysannes de mars ; il y a dans le régime actuel des lacunes qui exigent pour remède plus que des réformes économiques, si ingénieuses qu'elles soient. Mais c'est déjà un grand point d'acquis que de s'en rendre compte. Un de ceux qui ont le mieux su toucher du doigt les plaies du pays, montrer avec le moins de ménagement l'envers embrouillé et disgracié de la tapisserie qu'est la société roumaine, selon le mot de

M. Eug. Lovinescu (*Convorbiri*, 15 nov.), c'est le grand satirique J.-L. Caragiale. Voici en brochure, dans le texte original reproduit en partie déjà par M. Dragomirescu dans ses *Convorbiri* (n° 19), l'article qu'il publiait en allemand cet été à *Die Zeit* et qu'il a complété à mesure que l'on oubliait les événements. Le manque de place m'empêche de citer, même en aphorismes, quelques échantillons de sa cinglante ironie. Ses *Esquisses légères*, ses *Notes et fragments littéraires*, réunion d'articles pleins d'humour, de bon sens et de cœur sous une apparente exubérance, ont paru il y a plusieurs années dans les petits volumes de la Bibliothèque pour tous. La production de M. Caragiale est à longues intermitttences, et c'est grand dommage.

Memento. — Reçu le *Calendrier* de l'Institut Minerva pour 1908, presque entièrement consacré à Grigoresco, avec de très nombreuses illustrations, les trois articles sur l'artiste de MM. Vlahuta, Delavrancea et Istrati et un autre du même Dr Istrati sur Hajdeu. — Un *reportage* drôlatique rapporté de la nouvelle planète Aurora par M. Amargo, homme de bon sens.

A signaler : dans les *Convorbiri literare* de M. S. Mehedinti, ses articles sur *les Préjugés dans la question agraire* (avril et juin), sur *Politique et Littérature* (octobre); la nécrologie de Grigoresco et en général les chroniques artistiques illustrées de M. Tzigara-Samurcas; l'étude sur *Gœthe naturaliste* par M. J. Simonescu ; celle de M. Popa-Lisianu sur les *traces de fêtes païennes* (juin-juillet), celle de M. J. Slavici sur la *Pratique religieuse* (septembre); tout le numéro Odobesco à l'occasion du 12e anniversaire de sa mort; et les chroniques littéraire, scientifique, économique, etc., toujours soignées. — Dans *Literatura si arta româna* de M. N. Petrasco les nouvelles, critiques, vers et une copieuse illustration favorisée par le vaste format. — Dans *Luceafarul* des poésies de O. Goga; la traduction en vers de l'*Iphigénie en Tauride* de Gœthe par J. Borcia ; une conférence du Dr Al. Bogdan à Brasov sur *la langue littéraire et la langue populaire* (nos 15 et 16); la série d'articles illustrés sur les *Monuments antiques de Rome* par G. Murnu ; les nécrologies, avec illustrations, de Grigoresco, par M. Taslauanu et de Hajdeu, par J.-L., et la chronique mensuelle. — Dans *Archiva* de M. Xenopol, à Iassy l'étude, très étendue, du maître sur *les Moyens d'améliorer le sort des paysans* et ses *Impressions de campagne;* les recherches de M. T.-T. Burada sur les *Commencements du théâtre en Moldavie;* les poésies de Riria ; des notes et comptes-rendus. — Dans les *Convorbiri* de MM. Dragomirescu, les critiques littéraires de M. Eug. Lovinescu ; de nombreuses poésies de M. M. C. Pavelescu, Stamatiade, R. Rosetti, C. Moldovan ; les esquisses et nouvelles de MM. Gârleanu, D. Nanu ; un chapitre : *affirmation de la personnalité par l'art* du volume *la Force morale* de M. C. Radulescu-Motru ; enfin la revue critique littéraire, dramatique, toujours très minutieuse, de M. Dragomirescu. — Dans *Viata literara si artistica*, les nouvelles de E. Gârleanu, Cioflec, J. Bîrsean, V. Eftimiu ; les poésies de Z. Bârsan, Ardeleanu, Pavelescu ; les chroniques de MM. H. Chendi, Dumbrava, Gruia, E. Porn ; les articles de M. Nestor Urechia. — Dans la *Vieata noua*, de M. O. Densusianu, un

fragment aussi, l'Introduction, de la *Force morale* de M. Radulescu-Motru; les études de M. Vasile Vârcol sur les *Sentiments du paysan roumain;* des vers de Ervin, Hétrat, Bascovici, Gherghel, etc.; sans oublier les premiers articles du directeur et une sobre, mais excellente bibliographie roumaine et étrangère. — Les chroniques de Roumanie et de l'étranger, par M. Holban, dans *Revista idealista;* les portraits littéraires et politiques du *Românul literar*, de M.-N. A. Ionescu; la feuille populaire transylvaine *Tara noastra,* dont l'éditeur, comme celui du *Luceafar*, a été cité devant les tribunaux hongrois pour des articles intitulés : *Conservez-votre costume, Comment devons-nous parler, Comment devons-nous écrire,* sous prétexte d'agitation nationaliste. — Une nouvelle revue, *die Karpathen*, paraît à Kronstadt dans un bel appareil typographique et publie entre autres des chants populaires roumains, traduction de M. Tecontia.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES POLONAISES

Stanislaw Brzozowski : *Wspolczesna Krytyka Literacka w Polsce* (*La Critique littéraire contemporaine en Pologne*), A. Staudacher i sp. — Zofia Rygier-Nalkowska : *Kobiety* (*Les Femmes*), Ksiegarnia Powszechna. — Zofia Rygier-Nalkowska : *Ksiaze* (*Le Prince*), Gebethner i Wolff.—Szolom Asz : *Nowele* (*Nouvelles*), Ksiegarnia Powszechna. — Memento.

Depuis le début de Stanislaw Witkiewicz dans la critique artistique, aucun autre ne provoqua autant de scandale que Stanislaw Brzozowski « à son entrée sensationnelle » dans le monde des lettres. Le jeune publiciste et critique littéraire apporta dans son langage, avec une érudition solide, l'indépendance absolue d'esprit et d'opinions. Aucune autorité acquise, aussi bien dans les lettres que dans la science de la vie et de la beauté, ne l'émut. Il s'attaqua avec la même fougue juvénile à la gloire trop enflée de Sienkiewicz, qu'aux conceptions trop hermétiques de la Beauté si chère à Miriam (Zenon Przesmycki) et son école.

Son œuvre de la première heure s'éparpilla en articles innombrables dans les revues et les journaux polonais de tendance radicale. Et c'est seulement après quelques années de travail incessant et fécond qu'il se décida à synthétiser sa pensée dans une série de volumes qui viennent de paraître en Galicie. Je ne m'arrêterai aujourd'hui qu'à son étude intitulée : **La Critique littéraire contemporaine en Pologne**, qui est très significative pour Brzozowski et qui forme un essai largement conçu sur le but et les méthodes de la critique philosophique dont Brzozowski est en Pologne le représentant le plus autorisé. En philosophie, Brzozowki suit le courant néo-kantiste ; il estime en outre que l'œuvre commencée par le grand penseur de Kœnigsberg a été parachevée par Karl Marx. Le plus grand mérite de la philosophie critique de Kant-Marx consiste en ceci qu'elle a démoli la conception de la réalité immuable, en montrant que cette

réalité n'est autre chose qu'une certaine forme du travail, de l'activité humaine. Ce point de départ définit d'avance le but et les problèmes de la critique, aussi bien philosophique que littéraire et artistique.

La critique représente toujours les lois de l'avenir, elle montre que ce que l'humanité accepte comme une réalité donnée, prête une fois pour toutes, réalité qui définit les limites de ses élans et de son travail, n'est toujours qu'un résultat du travail antérieur, qu'une forme solidifiée de ce travail.

Il faut donc que la critique indique à un phénomène donné sa place dans le domaine de l'activité de l'homme et qu'elle crée ainsi dans notre conscience une place pour les formes nouvelles.

Il ne faut pas croire que Brzozowski soit un marxiste étroit, dogmatique, semblable à certains social-démocrates allemands, pour lesquels la parole du Maître résume toute la science et toute la sagesse humaines. Non, selon Brzozowski la philosophie du grand révolutionnaire ne nous apprend qu'une chose, à savoir — que « l'humanité, le travail humain, l'activité humaine — voici la mesure de toutes les valeurs » ; telle est donc la mesure, seule applicable à toute critique des œuvres humaines.

Si la critique veut être prise au sérieux, il faut qu'elle soit objective, c'est-à-dire qu'elle travaille objectivement sur les données fournies par l'impressionnabilité subjective du critique. En quoi consiste l'art ? En ceci : rendre accessibles aux autres ceux de nos propres états d'âme qui ont une valeur sociale. L'activité artistique est donc « un processus social ». Et le critique, le vrai critique, rêvé par Brzozowski, sera « la conscience morale la plus profonde et la plus subtile de son époque ».

A l'encontre du vieux dicton, « la critique est aisée, l'art est difficile », Brzozowski croit que la tâche du vrai critique est extrêmement lourde. Un travail critique sérieux est toujours « le résultat d'une lutte d'esprit ». Et puisque « la critique est un jugement d'une âme sur une autre », puisqu'elle s'appuie toujours « sur la foi en l'humanité », puisque son rôle est de constater les résultats acquis et ceux qui sont encore à obtenir, il faut que le critique soit non seulement profond et sagace, mais aussi extrêmement consciencieux ; il faut qu'il comprenne qu'il est possible de juger seulement et uniquement les auteurs et les œuvres ayant trait aux problèmes dont la résolution présente un intérêt spécial pour le critique lui-même, aux problèmes qui « menacent en quoi que ce soit nos amours et nos haines ». Nous voyons donc que l'objectivisme de Brzozowski s'appuie fortement sur le subjectivisme de la pensée et du sentiment et n'est déterminé que par l'idéal le plus haut et les

intérêts les plus graves de l'humanité, auxquels doit servir le plus fidèlement possible le critique-philosophe et lettré. Le point faible des conceptions de Brzozowski consiste en ceci que l'auteur méconnaît un peu le côté purement esthétique de l'Art et qu'il subordonne la Beauté à l'activité humaine. Mais, dans la critique littéraire polonaise, Brzozowski est le seul peut-être qui ait une conception du monde aussi large et profonde et qui — pour juger l'Art et les artistes — se place si haut au-dessus des autres.

Sa méthode, Brzozowski l'applique à quelques représentants de la critique moderne en Pologne. Il n'est pas bien doux pour eux. Nous aurons encore l'occasion d'étudier l'application pratique de sa théorie plus tard, quand nous parlerons de son *Roman Polonais*, par exemple. Brzozowski est fanatique, mais il est en même temps un novateur profond et plein de talent ; il est donc aisé de lui pardonner son fanatisme.

§

Les noms féminins sourient de plus en plus souvent dans mes chroniques au *Mercure*. Naguère j'ai eu l'occasion de présenter à mes lecteurs Mmes Marion et Zabojecka ; je leur parlerai aujourd'hui d'une nouvelle débutante dans l'art difficile des lettres, de Mme Zofia Rygier-Nalkowska. Comme les deux premières elle a beaucoup de talent, et, comme elles, le défaut — si féminin, hélas ! — de parler trop. Evidemment Mme R.-N. a beaucoup lu, pensé et senti, mais à quoi bon vouloir nous le rappeler sans cesse ? A quoi bon égrener le chapelet infini des méditations au moment où le lecteur attend avec impatience — trop souvent déçue — une situation dramatique, une seule parole forte ou parfumée ? Mais Mme Rygier-Nalkowska est jeune et la loquacité est un péché de tous les jeunes auteurs. Le « trésor » des pensées et des sentiments ramassé avant que l'heure de la création n'ait sonné, s'épuisera, et alors Mme R.-N. deviendra plus avare et moins prodigue — pour le grand bien de l'art et du lecteur. Nous avons d'autant plus le droit d'y compter que son premier roman, **les Femmes**, souffre beaucoup plus du défaut de la loquacité que le second, **le Prince**.

Ce qui caractérise le plus l'œuvre de Mme Nalkowska, c'est l'adoration de son « moi » féminin. Ses héroïnes — qui parlent toujours elles-mêmes, sans l'intermédiaire de l'auteur — sont toutes jolies et sensuelles. Elles adorent leur beauté inquiétante et aiment à traîner derrière son char triomphant le troupeau de captifs de l'amour. Et tandis que des mains enfiévrées se tendent vers elles, leurs regards, pleins de douleur et d'orgueil, explorent « les glaciers » inconnus, en quête de l'homme, unique et élu, qui ne vient que trop tard ou — jamais. Avides de liberté, avec une nonchalance fatale, elles brisent

les chaînes dont souffrent leurs pensées et leurs sens. Elles adorent la force irrésistible du Mâle et elles font le don royal de leurs corps admirables avec une allégresse à travers laquelle pleure la douleur du désir trop longuement contenu.

Mme Rygier-Nalkowska veut avoir le grand mérite de la sincérité. Avec une belle insouciance, elle dévoile les secrets les plus intimes de la sentimentalité féminine, et cette sincérité est poussée si loin qu'elle devient presque pose. C'est pourquoi ses *Femmes* firent un peu scandale : toutes les vieilles filles qui — malgré leurs louables efforts — ne réussirent jamais à jeter leurs bonnets par-dessus les moulins de la plaine polonaise, crièrent au loup. Je crois que la jeune auteur ne s'en émeut guère.

Ce qui l'émeut, par contre, est autrement grave. Son âme a tressailli lorsque, devant ses yeux, les tableaux tragiques se déroulèrent, lorsque ses oreilles se remplirent des grondements sourds qu'apporta la rafale révolutionnaire. Et au fur et à mesure que l'orage s'approchait, les pages de son *Prince* devenaient plus passionnées, plus condensées et moins loquaces. Le Prince est le pseudonyme d'un héros en qui semble s'incarner la colère d'un peuple en révolte. Mme R.-N. le revêt de toutes les splendeurs d'une beauté qui n'est pas de ce monde. Il suffit qu'il fasse son entrée sur la scène pour que les âmes s'éveillent et les morts ressuscitent. Avec lui la vie devient solennelle et tragique; les déboires des amours et des rêves déçus ne sont plus et, à travers les brouillards des vains intérêts et des souffrances d'un jour, apparaît la face crispée de la douleur humaine. La parole de Mme R.-N. devient alors éloquente et elle écrit ses plus belles pages, qui forment une transposition presque symboliste d'événements dramatiques et réels.

§

La vie et les misères des masses populaires juives, plongées jusqu'à nos jours — à de rares exceptions près — en plein moyen âge d'un ghetto politique et moral, offrent depuis longtemps une riche matière aux écrivains polonais de tous les camps littéraires et sociaux. Orzeszkowa, Swietochowski, Junosza, Danilowski, Brodowski — l'un après l'autre nous peignirent le sort lamentable de ces parias des peuples européens, de ces pauvres exilés de la vie moderne. Mais tous ces écrivains n'ont pu observer et saisir que la surface visible de la vie juive, dont le fond, hermétiquement clos aux yeux non initiés resta inabordable à tous ceux qui ne possèdent pas la clef unique pouvant ouvrir le Sézame de l'âme d'un peuple : la connaissance profonde et intime de sa langue et de ses mœurs.

Aussi les juifs polonais se sont-ils mis à parler d'eux-mêmes. Et depuis longtemps une littérature spéciale s'est développée, une litté-

rature du jargon juif, mélange très laid, quoique non dépourvu d'un certain côté pittoresque, de toutes les langues et tous les idiomes qui ont frappé les oreilles du peuple pendant son vagabondage interminable à travers tous les pays de l'Orient et de l'Occident. Parmi les créateurs de cette littérature, assez riche aujourd'hui, il faut citer les noms d'Abramowicz, de Léon Perec et certains autres, auxquels vient de s'ajouter celui de Szolom Asz. Le cas de ce dernier est d'autant plus curieux que Sz. Asz a su joindre à l'amour profond de sa patrie polonaise un attachement, au moins inutile, au pauvre jargon qui s'efforce en vain de devenir une langue autonome et littéraire. **Les Nouvelles** de Sz. Asz viennent de paraître en polonais. Son drame, intitulé *le Dieu de la Vengeance*, traduit en allemand et en russe, a eu beaucoup de succès dans ces deux pays. M. Asz a un talent réel et aimable. Avec une connaissance admirable du milieu, il peint par des touches très délicates la vie morne de ses concitoyens qui n'ont pas su ou pu dépouiller leur défroque moyen âgeuse. M. Asz est sentimental et ironique. Une petite nouvelle, intitulée *la Dupe*, le caractérise peut-être le mieux. C'est une triste histoire d'une pauvre fille juive qui peine toute sa vie à ramasser une dot qui doit lui assurer l'amour conjugal. Sous les coups d'une fatalité implacable, la dot, une fois ramassée, se disperse et les amants pratiques s'envolent vers les amours moins beaux, mais plus riches.

Nous avons le droit d'attendre de Szolom Asz une œuvre plus complète et un tableau plus vaste de la vie des juifs polonais. Son talent et sa connaissance profonde du milieu lui permettent d'accomplir une tâche inabordable aux autres.

Memento. — Volumes reçus : Waclaw Berent, *Prochno* (*la Pourriture*), Gebethner i Wolff.

MICHEL MUTERMILCH.

LETTRES SCANDINAVES

Helge Rode : *Morbus Tellermann*, drame en 5 actes, Copenhague, Gyldendal. — Henrik Ibsen : *Mindeudgave* (Edition du Souvenir), Copenhague, Gyldendal. — Johan Storm : *Mindeudgavens tekst* (Le texte de l'édition du Souvenir), Kristiania. Central trykkeriet. — Karl Larsen : *Henrik Ibsens episke Brand* (Le *Brand* épique de H. Ibsen). — Johan Bojer, *Maternité*, traduction Guy-Ch. Cros, Paris, Calmann-Lévy. — Memento,

M. Helge Rode a écrit presque uniquement pour le théâtre, comédies ironiques, drames variés, où se manifeste une vive curiosité d'esprit. Sa dernière pièce, **Morbus Tellermann**, est un drame « de grande ville », comme il le spécifie sur la couverture, drame réaliste, drame moderne ; des scènes de la vie d'un journal et le tableau d'un intérieur très fermé y sont réunis, ou plutôt juxtaposés, mais intimement liés par une relation de cause à effet.

Un grand journal, par goût de réclame, et peut-être en vue de spéculations à peine entrevues, a offert un prix pour le médecin qui guérirait une certaine maladie. Le professeur Tellermann mérite incontestablement ce prix. Il ne semble pas douteux qu'il l'obtienne, car le rédacteur en chef est son vieux camarade. Mais le professeur Tellermann est un savant modeste et probe. Pour se consacrer plus entièrement à son travail, et pour rentrer dans son pays, il a renoncé à la chaire qui lui avait été confiée à l'étranger, il subvient avec ses maigres ressources aux dépenses de son laboratoire, et vit heureux avec sa femme et sa petite fille, sans ambition. Il est heureux des facilités de travail que le prix espéré lui promet ; mais il n'a pas fait pour l'obtenir les démarches coutumières, car il a foi en la justice du jury, et il n'y est pas provoqué par un ardent désir du gain. Or, un membre de ce jury oppose son veto à l'attribution prévue du prix, l'administration du journal intervient, et la récompense est donnée à un rival.

Tellermann est froissé dans son amour-propre, l'aisance escomptée lui manque ; le sentiment de l'injustice offense sa droiture, les machinations devinées le rendent méfiant. Il va reprendre ses travaux sur la maladie nouvelle qui se répand, et dont la guérison vaudra le prix de l'année suivante à qui la trouvera. Ces travaux sont en bonne voie, mais il s'y remet avec une hâte fiévreuse d'aboutir, il n'a plus la sérénité consciencieuse du savant toujours prêt à se contrôler et se critiquer soi-même rigoureusement, et lorsque sa femme, trop délaissée pour le laboratoire, essaye de le persuader de prendre un repos nécessaire, il la repousse avec des paroles blessantes. Enfin il touche au but, des résultats positifs sont obtenus, dont l'irrégularité semble pouvoir être attribuée aux inévitables tâtonnements pour les dosages du sérum, le mémoire annonçant la méthode est rédigé. Son élève lui présente alors des objections, parle d'une faute. Mais il est fatigué par le travail, l'orgueil et la méfiance l'ont rendu incapable de supporter la contradiction : il renvoie son élève, expédie le mémoire.

Alors vient le succès qu'exploite le grand journal, car l'épidémie augmente. Tellermann ayant annoncé qu'il était en mesure d'appliquer sa méthode, le rédacteur en chef, atteint par la maladie, lui fait donner d'avance le montant du prix et se fait soigner par lui. Le rédacteur étant mort, la petite fille de Tellermann, atteinte à son tour, le malheureux se résout, sur la prière de sa femme, à convoquer son ancien élève renvoyé, et après cet aveu de sa défaite avale un flacon de poison.

C'est, on le voit, un pur drame psychologique sur la fragilité de cette disposition difficilement acquise : la sérénité critique de l'esprit. Ceux qui l'atteignent sont rares, et rarement ils la conservent. Le

contact avec la turbulence du monde extérieur leur est néfaste. Le grand journal n'est pas ici un simple épisode ou un moteur de l'action dramatique : il présente un contraste nécessaire entre l'agitation vaine et le calme qui convient au travail du savant. Aussi est-ce surtout au second acte, chez Tellermann, et au troisième, dans son laboratoire, que le vrai drame intime est exposé.

Une pièce a été jouée en janvier dernier à Paris, au théâtre Antoine, *le Bluff*, de M. Thurner, qui n'est pas, sur un point, sans quelque analogie avec le drame de M. Helge Rode. On y voit en effet un médecin honnête, et par suite sans grande clientèle, qui, sous l'influence des reproches de sa femme et des conseils de son fils, se décide à faire l'application d'un traitement de la tuberculose qu'il sait devoir aggraver le mal, après une amélioration passagère : cette première apparence de guérison constitue le bluff qui procure le succès à l'inventeur criminel.

Les rapports entre la science spéculative et ses applications sont un sujet qui préoccupe beaucoup aujourd'hui, et il est naturel que, parmi les sciences, la médecine soit surtout choisie comme exemple. Mais le drame de M. Helge Rode est bien différent de celui-ci, et beaucoup plus profond. Tellermann n'est pas criminel : il est devenu mauvais savant, mais il est de bonne foi. Il ne s'agit pas ici du marchand de visites et d'ordonnances, et des méthodes réclamières du commerce d'aujourd'hui, qui peuvent plus ou moins s'imposer à lui. Il s'agit de l'homme de science.

La pièce de M. Helge Rode, malgré la sévérité du sujet et sans aucune complication d'intrigue, est cependant pleine de mouvement et fort dramatique, et tous les personnages après Tellermann lui-même, puis sa femme, sont bien étudiés, particulièrement le directeur du journal, et une sorte de bohême, oncle de l'élève renvoyé.

§

Les éditions des œuvres complètes de Henrik Ibsen se suivent et ne se ressemblent pas. Elles sont toujours fort soignées. Mais la première se distinguait par des notes historiques et bibliographiques étendues, très bien faites, ainsi que par un volume supplémentaire contenant diverses œuvres de jeunesse dispersées ou même inaccessibles. Il est regrettable, cette édition étant épuisée, que tout ce qui en faisait l'intérêt particulier n'ait pas été conservé dans la nouvelle. Il faut espérer qu'une édition ultérieure le rétablira, sans doute avec les additions et corrections, assez nombreuses déjà, qui en feront vraiment l'édition définitive.

La seconde édition des œuvres complètes sera définitive au moins pour l'établissement du texte. Quoi, dira-t-on, le texte d'Ibsen n'était-il pas fixé ? On sait pourtant bien le contraire, et l'on connaît le soin

minutieux avec lequel il écrivait le dernier manuscrit destiné à l'imprimerie. Mais il y a l'orthographe. J'ai déjà dit ici quelle singulière période de transformation rapide traverse actuellement la langue norvégienne. Toute langue vivante, par cela même qu'elle vit, est en perpétuelle transformation. Mais il y a sans doute peu d'exemples qu'une langue se soit modifiée aussi vite, et il n'y en a certainement pas d'autre, actuellement, parmi les peuples civilisés. L'orthographe d'Ibsen, pour les œuvres antérieures à *Brand*, qui ont passé des librairies norvégiennes à la maison Gyldendal, a donc nécessairement varié suivant les éditions. En outre, Ibsen, si minutieux, mais toujours éloigné, ne corrigeait jamais ses épreuves: il en résultait quelques fautes, et particulièrement des danismes assez nombreux. Le professeur Johan Storm a naturellement été prié d'établir l'orthographe définitive. Dans une brochure, il a donné la liste des corrections qu'il a faites, aussi peu nombreuses que possible, avec l'indication des motifs qui l'ont déterminé. Il n'est évidemment pas possible de rendre compte ici du travail de M. J. Storm ; il était toutefois intéressant de le signaler comme un nouvel exemple du soin pieux que l'on apporte à tout ce qui concerne Ibsen et ses œuvres.

§

En quittant Rome, en 1868, Ibsen laissa une malle à l'association scandinave de cette ville; il la réclama plus tard, mais comme les mites s'y étaient mises, les papiers qu'elle renfermait en avaient été retirés, et ne furent pas retrouvés; ces papiers avaient été probablement confondus avec les archives mal tenues de la société, lesquelles furent vendues avec un lot de livres sans intérêt lorsque la société déménagea. Un collectionneur danois, par hasard, dans les années 90, fut très surpris de trouver chez un antiquaire romain, parmi des livres et papiers en désordre, des cahiers où il reconnut l'écriture d'Ibsen: on ne peut guère douter qu'ils provenaient de la malle abandonnée. Ainsi les mites et l'heureuse négligence de l'association scandinave avaient préservé ces manuscrits, qui auraient peut-être risqué d'être détruits s'ils avaient été remis exactement à leur propriétaire. Or, ils sont extrêmement intéressants, car on ne connaît jusqu'ici le manuscrit d'aucune œuvre d'Ibsen qui n'en donne l'état définitif, et parmi ces cahiers se trouvent des fragments de **Brand**, et d'un *Brand* inconnu, imprévu, un *Brand* sous forme d'épopée.

On pourra ainsi pour l'une au moins de ses œuvres suivre la pensée d'Ibsen dans sa formation. Et c'est peut-être justement celle pour laquelle la connaissance de ce travail intérieur offrait le plus vif intérêt.

Ces heureux manuscrits, après la mort du collectionneur, ont été destinés par lui à être remis à M. Karl Larsen, qui les a publiés. Ils

pouvaient difficilement tomber en de meilleures mains, et le commentaire du professeur est, dans sa sobriété, extrêmement instructif et judicieux. C'est une belle page d'histoire littéraire critique. J'ai reçu malheureusement ce volume trop tard pour faire plus que de le lire un peu vite : j'en remets donc le compte-rendu à une autre fois.

§

Je devrais rendre compte ici du nouveau volume de M. Johan Bojer. Malheureusement, il n'y a pas eu cette année de nouveau volume de lui, car il a été malade, et son prochain roman ne sera prêt qu'au printemps. Mais en France c'est un ancien roman de lui qui vient de paraître, après avoir été publié par la *Revue de Paris* : **Maternité**, traduit par M. Guy-Charles Cros, de même que son premier roman publié en français, *la Puissance du Mensonge*. Je crois en avoir déjà parlé ici. A défaut de compte-rendu, je copie les passages suivants des réflexions que m'écrit un ami sur les deux premiers livres de M. Bojer parus en français :

« Je connais peu d'œuvres, sous cette forme de romans, qui fassent autant réfléchir... Les romans de M. Bojer pourraient être intitulés : la logique des caractères. L'ayant lu, on est porté à faire retour sur soi-même, pour y retrouver le contrecoup de ses propres défauts sur sa destinée, et voir ce qu'on aurait pu et dû faire. Cet auteur est donc essentiellement moral et nullement moraliste. Il ne prêche jamais ; il démontre. Il nous met en lutte incessante avec notre passé, qui nous opprime : on demeure dans les situations qu'on s'est faites ; on est pris dans l'engrenage de ses fautes. Il éveille ainsi le remords sans le dire et même sans le vouloir. Serait-ce un effet d'art supérieur ? Ou bien est-ce chez lui le don de nature ? On ne sait ; et ce doute constitue un éloge magnifique. C'est clair, transparent, facile à suivre, simple et fort. »

Memento. — A Helsingfors, une nouvelle revue vient de se fonder, dont M. Emil Zilliacus est le secrétaire de rédaction : *Argus*, revue qui s'annonce générale, mais dont le premier numéro est très principalement littéraire, et, sur ce point, fort international. Salut et bonne chance au nouveau confrère. Mais les événements sont menaçants : la part de la littérature pourrait être réduite — à moins que l'on soit réduit à s'y cantonner exclusivement.

Samtiden est toujours une revue fort intéressante. Je note, parmi les plus récents numéros : un morceau inédit d'Al. Kielland, sorte de tableau de genre sur la première période de l'épopée impériale ; — quatre poèmes de Henrik Ibsen, retrouvés dans les archives de l'Association des étudiants de Kristiania, pour laquelle ils ont été composés en 1858, 1859 et 1863 ; — et le journal du voyage qu'Ivar Aasen, quittant pour la première fois ses montagnes du Sœndmœre, fit à Bergen en 1841. Celui-ci, fils d'un paysan pauvre, avait écrit une grammaire de la langue populaire et une étude sur les plantes de son district, et voulait présenter ses travaux

à des savants, « ne demandant rien, voulant seulement savoir s'il méritait quelque chose ». Sa grammaire, amplifiée, fut publiée quelques années plus tard, puis son dictionnaire, et ces deux ouvrages ont grandement contribué au mouvement à la fois littéraire et politique du *landsmaal*. On ne trouverait guère d'exemple de savant aussi complètement autodidacte. Dans ce journal, il analyse les motifs qui l'ont poussé dans sa voie, et trouve le patriotisme, l'ambition, et l'ennui. C'est l'ennui qui paraît avoir agi le plus fortement, ainsi que le désir d'atteindre une condition plus élevée, ceci nullement par vanité, ni pour le bien-être, mais uniquement pour vivre parmi des gens distingués et bien élevés. Le premier dimanche, il s'arrête dans la rue à regarder les bourgeois de la ville. Leur élégance l'impressionne, mais ce qui presque l'effraye, c'est de les voir se saluer et se montrer aimables entre eux. « Lorsqu'un enfant de la nature, dit-il, éprouve le besoin de jouissances d'esprit supérieures à celles que sa cabane peut offrir, combien cela est fâcheux pour lui que l'objet des vœux et de la joie de son esprit soit entouré d'une si terrible barrière, que naturellement il ne peut ni n'ose franchir ! »

A la librairie Hermann a paru en brochure la traduction d'une très intéressante étude de M. G. Mittag-Leffler; l'illustre professeur suédois, sur Niels-Henrik Abel. Cette étude a paru d'abord dans *Ord och Bild*, puis j'en ai publié la traduction dans *la Revue du Mois*. Bien qu'Abel y soit exalté comme le premier qui ait osé se dire mathématicien *pur*, il n'est pas nécessaire d'être spécialiste pour s'intéresser à l'émouvante vie du jeune savant et à la pénétrante analyse de M. G. Mittag-Leffler.

P.-G. LA CHESNAIS.

VARIÉTÉS

Vittorio Pica critique d'art. — M. Vittorio Pica, dont tous les littérateurs ont apprécié, naguère, le beau livre de critique française *Littérature d'exception*, où il étudiait et expliquait les œuvres de Mallarmé, Verlaine, Poictevin, Huysmans, Barrès et France, — s'est, depuis quelques années, plus spécialement occupé de critique d'art. Ses recueils *Albums et Cartons* (1) forment déjà une œuvre importante, que tous ceux qui s'intéressent et s'intéresseront à l'art moderne doivent et devront consulter. Le texte critique y est accompagné de belles reproductions qui permettent mieux d'apprécier le jugement de l'auteur. Nous extrayons de ces volumes quelques pages, qui nous ont paru particulièrement curieuses sur des peintres et des dessinateurs français :

« Daumier et Gavarni. — Je ne puis m'empêcher de trouver injustes ceux qui, poussés peut-être par des sympathies politiques (qui devraient toujours demeurer étrangères aux jugements esthétiques), proclament Daumier énormément supérieur à Gavarni, et ceux qui

(1) *Attraverso gli Albi e le Cartelle* (Sensazioni d'arte). All' istituto italiano d'arti Grafiche Bergamo.

le déclarent tout à fait inférieur. Artistes créateurs dans la plus noble signification du mot, observateurs d'une exceptionnelle perspicacité, en possession l'un et l'autre d'un merveilleux métier dans le dessin lithographique, Daumier et Gavarni sont deux tempéraments complètement différents et possédant des qualités tout à fait diverses. L'un, plus simple, plus vigoureux, plus classique, est essentiellement un dessinateur, et en conséquence il choisit figures et scènes d'une telle spontanéité de plastique et d'une telle unité d'expression que ses planches peuvent très bien se passer du commentaire d'une légende (légende qui, du reste, bien souvent n'est pas écrite par lui). L'autre, plus recherché, plus subtil, plus moderne, reçoit, ainsi que Forain, de tout spectacle qu'il regarde, une double impression, comme peintre et comme littérateur. Il les recueille l'une et l'autre et les accouple sans que jamais elles soient en contradiction, dans ses compositions, qui, de la sorte, réussissent à exprimer des subtilités de sentiment et de raffinements de sensation, que le dessin seul ne saurait ni ne pourrait exprimer.

« Chéret. — Avec les polichromies féeriques de ses grandes affiches, Jules Chéret nous a donné l'apothéose la plus merveilleuse et la plus subtile qu'il était possible à la peinture de réaliser, de ce Paris, considéré comme la ville de la joie et de la volupté par excellence, dont le nom seul fait rêver les cerveaux allumés des adolescents de tous les pays du monde. Il nous a donné l'apothéose d'un Paris transfiguré et glorifié, saisi, au coucher du soleil, à l'heure de cette lente invasion des rues et des places par la lumière lunaire des lampes électriques, — de la frénétique fièvre du plaisir.

« Tout en possédant, par la délicatesse exquise de sa fantaisie, l'élégance innée et quelquefois provocante de ses conceptions, par sa passion pour la grâce féminine et le pittoresque des costumes bizarres et voyants, une évidente affinité esthétique avec Watteau et Fragonard, Chéret est surtout un artiste ultra-moderne, et chacune de ses œuvres porte le cachet de notre époque névrosée. Il est, en effet, le peintre, par excellence, de la joie moderne, qui cache toujours, hélas! au tréfonds d'elle-même, quelque chose de pervers et de maladif. Cette perversité maladive se retrouve d'ailleurs dans la mimique exubérante des personnages, qu'il dessine avec une sûreté si dégagée...

« Ce qui démontre d'une façon plus persuasive encore la modernité de Chéret, c'est ce fait qu'il a su se servir et profiter de ce besoin toujours plus aigu de la réclame, dont notre époque a été envahie — pour créer, ou du moins pour renouveler, réhabiliter, élever à la dignité esthétique, l'affiche illustrée, cette humble forme d'art, qui, même dans sa gloire éphémère (car le soleil la décolore, la pluie la mouille et la macule, le vent la déchire), répond à merveille à l'inten-

sité fiévreuse de l'existence tourbillonnante de nos grandes villes, à l'inquiétude et à la soif inextinguible de nouveau de nos âmes.

« Daniel Vierge. — Daniel Urrabieta Vierge ne fut pas seulement un maître prodigieux, un rénovateur audacieux et savant de l'illustration du livre et du journal ; il fut aussi un héros et un martyr de son art. Frappé, en effet, à trente ans, au moment où la vie et la gloire lui souriaient, d'une attaque de paralysie, causée par ses excès de travail, il perdit, pour ne les retrouver jamais plus, la parole et l'énergie de cette main qui avait déjà fixé sur le papier tant de merveilles d'évocation artistique. Tout le monde le crut perdu pour l'art. Pendant deux ans et plus, en effet, l'artiste sommeille dans l'inconscience d'une vie entièrement végétative ; mais, peu à peu, son intelligence se réveille, et, par un merveilleux effort de sa volonté et une admirable application mécanique, il réussit, après six mois, à donner à sa main gauche la même habileté dégagée dans le maniement de la plume, du pinceau et du burin que possédait jadis sa main droite, et il retourne au travail, plus fécond et plus infatigable qu'avant son malheur.

« Et ainsi, ce demi-impuissant, enkylosé et presque muet, a réussi à donner, pendant encore une vingtaine d'années, la vie de l'art à plusieurs milliers de dessins, plus beaux, plus originaux et plus mouvementés, si possible, que ceux qu'il avait esquissés dans la gaie vivacité de sa première jeunesse et dans la pleine vigueur de sa santé.

« Il faut encore remarquer que cette victime de l'existence, devenue invalide à trente ans, ne fut pas poussée par son malheur, comme cela eût été naturel, vers le pessimisme et la misanthropie. Vierge conserva toujours un fond de gaieté et d'indulgence. Cela est sensible dans tous ses dessins, où, lorsque l'observation devient satirique, elle n'a cependant rien de trop aigre, et demeure aimablement malicieuse. Vierge possédait son bonheur dans ses yeux : par instinct et par éducation, il s'était habitué à s'intéresser et à s'amuser du spectacle que lui offraient continuellement, sous le jeu variable de la lumière, la nature, les hommes, les bêtes, les plantes, et même les objets en apparence les moins significatifs, tels qu'une chaise éventrée, une pipe cassée, une paire de bottes, deux ou trois carottes, auxquels, bien des fois, il a demandé le motif d'une de ses charmantes vignettes décoratives. Nos excellents pédagogues n'ont jamais songé à l'inépuisable et consolatrice source de jouissance esthétique qui se trouve dans nos prunelles, et combien il pourrait être utile d'enseigner aux enfants, à *voir* et à comprendre, à apprécier et à jouir de ce qu'ils voient.

« F. Vallotton. — Vers la fin de 1891, Vallotton fit son premier essai dans la gravure sur bois, et acquit aussitôt la conviction d'avoir trouvé sa vraie voie. Aussi sa deuxième estampe, un portrait de Paul

Verlaine, malgré quelques légères insuffisances de facture, rendait-elle déjà une vive et sûre personnalité d'artiste, qui sait voir, avec une nette perspicacité d'observateur, la figure humaine, et sait la reproduire, en une synthèse efficace, par l'accentuation des lignes essentielles...

« Se rendant compte de ses propres aptitudes et devenu rapidement maître de sa technique, il a, pendant douze ou treize années, produit, outre plusieurs tableaux, quelques cartons et de nombreux dessins à la plume, d'un gracieux caractère. En résumé, pas moins de deux cents gravures sur bois, dans lesquelles la ligne plane dans toute sa robuste et sommaire efficacité évocatrice. Les masses noires s'y opposent aux masses blanches avec une remarquable austérité décorative.

« Si, en renouvelant les antiques procédés de simplicité des grands maîtres du xv^e^ et du xvi^e^ siècle, Vallotton cherche avant tout l'effet pictural, considéré toujours au point de vue d'une facture xilographique d'une volontaire rigidité,— il ne s'en tient pas là (exception faite de quelques vignettes de caractère ornemental, comme *les Baigneuses*), et il ajoute à ce procédé, soit la pénétration psychologique, soit l'observation d'après nature, soit encore cet âcre sentiment d'humour qui quelquefois prend un aspect tragique ou aboutit au genre macabre.

« Il se montre, par exemple, psychologue clairvoyant, dans une série de portraits de gens de lettres, peintres, musiciens, philosophes, hommes d'état ou souverains qu'il s'est plu à dessiner sur bois ou à la plume, en observant toujours, comme dans les soixante petites effigies qui accompagnent les deux volumes du *Livre des Masques* de Remy de Gourmont, une technique qui tient du xilographe et du calligraphe.

« A remarquer, dans cette « manière » particulièrement subjective, les portraits de Dostoiewski, de Stendhal, de Schumann et surtout d'E. Poe.

« Observateur délicat, évocateur efficace de la réalité, Vallotton possède une réelle aptitude à fixer les mouvements de la foule. Il nous la montre, épouvantée par une charge de police, dans une manifestation politique, ou bien mise tout à coup en fuite par une averse imprévue, ou encore enthousiasmée par des couplets patriotiques chantés par un cabot de café-concert. Voici la sortie de l'école, avec ces cris tumultueux de petits moineaux, heureux de reconquérir la liberté de leurs mouvements et de leur voix; et cette précoce grâce parisienne de ces petites femmes en miniature! Ces nombreuses scènes doivent sans doute être comptées parmi les plus belles œuvres de la vie parisienne, présentée dans son perpétuel mouvement cinématographique.

« Enfin, l'humoriste se révèle dans cette scène vivante et mouvementée du *Bon Marché*, avec ses commis torturés par une foule fastidieuse, pétulante et exigeante de femmes ; —dans cette autre scène des *Folies-Bergère*, où un étranger se trouve enveloppé, curieux et embarrassé, dans un cercle de petites femmes galantes qui, devinant en lui un pigeon à plumer, le frôlent impudemment avec des poses lascivement prometteuses. L'humoriste se fait macabre dans les quatre tableaux suivants, d'une tristesse grotesque et d'un funèbre tragique, et atteint le paroxysme de l'atroce dans cette scène d'assassinat en une bourgeoise chambre à coucher, ou dans cette image d'un condamné à mort, qui, entre une double rangée de gendarmes à cheval, est poussé, dans un état d'ébêtement bestial, vers la fatale guillotine. Mais le peintre, tantôt pénétrant, tantôt malicieux, de la créature humaine, dont il a su — (comme il nous le fait voir dans cette exquise série d'intimes scènes musicales ; *le Violon*, *le Piano*, *le Trombone*, *le Violoncelle*, etc.), exprimer, avec une grâce délicate et poétique, les moments d'exaltation esthétique, a voulu aussi reproduire, avec son habituelle facture de dessinateur esthétiquement synthétique, la beauté de ce spectacle de la nature, fait de jeux de lumière et d'ombre, de transparence atmosphérique et de vaporeuses agglomérations de nuages vagabonds. Il y a aussi très bien réussi, comme il nous le prouve, en cette gravure vraiment admirable, intitulée : *le Beau soir.* »

§

Si maintenant nous continuons à feuilleter les Albums de M. Vittorio Pica, nous trouvons une étude très approfondie sur un autre graveur sur bois W. Nicholson, dont le talent aurait quelque analogie avec celui de Vallotton. C'est la même netteté voulue, la même accentuation synthétique des lignes. Disons aussi que ce procédé, ainsi que très souvent celui de M. Vallotton, imite plutôt qu'il ne reproduit le métier de la gravure sur bois.

Voici un aqua-fortiste, Edgar Chahine, qui fait songer à notre Helleu (1) au moins pour le procédé, avec cette différence que M. Chahine a plutôt cherché, dans ses figures de femme, à traduire l'expression canaille et effrontée des filles du trottoir. Son dessin : *Passeggiata nocturna*, est un petit chef-d'œuvre réaliste : cette petite fille de quinze ans, en jupe courte, qui lance une œillade insolente à quelque vieux Monsieur. Mais M. Chahine sait aussi exprimer le charme de visages plus aristocratiques, et possède encore un très curieux talent de portraitiste (son portrait d'Anatole France).

Il faudrait s'arrêter un peu plus longuement à étudier l'art, à la fois sévère et précieux, de Alberto Martini. Certains de ses dessins,

(1) Et, plus lointainement, par une autre face de son talent à Daumier.

par la sûreté de leur anatomie, font songer à Albert Dürer. Ce dessin, par exemple, *pour le* XXIVe *chant du Purgatoire*. Ecorchés vivants, « ombres qui semblaient des choses deux fois mortes. Chacune d'elles avait les yeux obscurs et caves, leur face était pâle, et tellement amaigrie que la peau prenait la forme des os... Leurs yeux semblaient des bagues sans pierre... » C'est ce terrible texte que M. Martini a voulu illustrer. — D'autres dessins, d'un réalisme très précis, représentent les horreurs de la *Cour des Miracles*. Ces dessins sont aussi spirituels. Voici, dans la note « précieuse », une *Sainte Agathe*, aux seins orgueilleux. Cette gravure est une apothéose de la gorge féminine ; tout et jusqu'aux ornementations s'y arrondit selon cette gracieuse forme. Je préfère cette Belle *Vénitienne*, toute nue et seulement masquée d'un loup. Son ventre s'estompe, sans hypocrisie, d'une « considérable touffe ». Il fallait signaler la vérité et la sincérité de cet art, qui veut aussi quelquefois exprimer des idées presque littéraires. Empiétement dangereux, mais qui, dans l'œuvre d'A. Martini, demeure juste de ligne et de ton, parce que son talent s'appuie toujours sur un sûr métier de dessinateur, et même d'anatomiste.

JEAN DE GOURMONT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Géographie. Voyages

Louis Barzini : *De Pékin à Paris ;* Hachette. » »

Capitaine Robert Scott : *La « Discovery » au Pôle Sud ;* Hachette, 2 vol. » »

Vidal de la Blache : *La France. Tableau Géographique ;* Hachette. » »

Histoire

Lucien Coquet : *Politique franco-allemande ;* Alcan. 3.50

Littérature

Henri Chapoutot : *Villiers de l'Isle-Adam ; L'Ecrivain et le Philosophe ;* Delesalle. » »

Paul Courteault : *Geoffroy de Malvyn,* (1545 ?-1617) ; Champion. » »

Félicien de Menil : *Les Préjugés contre l'Esperanto ;* Bernard Grasset. 1 »

Georges Rency : *Physionomies littéraires ;* Dechenne. 3.50

Musique

H. de Curzon : *Gretry ;* Laurens. 2.50

J.-G. Prodhomme : *Paganini ;* Laurens. 2.50

Paul de Stoecklin : *Mendelssohn ;* Laurens. 2.50

Philologie

A. Meillet : *Introduction à l'Etude comparative des langues indo-européennes ;* Hachette. » »

Philosophie

J. Grasset : *Introduction physiologique à l'étude de la philosophie ;* Alcan 5 »

Poésie

A. C. : *Jeux de Fumée ;* Stock. 3.50

Charles Vildrac : *Images et Mirages ;* « L'Abbaye ». 3.50

Publications d'Art

Albert Dürer : L'Œuvre du Maître ; Hachette. 12.50

Questions coloniales

Georges Toqué : *Les Massacres du Congo ;* Libr. Mondiale. 3.50

Questions militaires

Colonel A. Kvitka : *Journal d'un Cosaque du Transbaïkal ;* Plon. 15 »

Questions religieuses

J.-L. de la Paquerie : *Apologie Elementaire. Dieu et la Religion ;* Bloud. » »

Roman

Jean Ajalbert : *Bas de Soie et pieds nus ;* Bibl. génér. d'Ed. 3.50
Claude Farrère : *Mademoiselle Dax Jeune fille ;* Ollendorff. 3.50
Paul Flamant : *Isarina ;* Sansot. 3.50
Ch. Foley : *Tuteur ;* L. Ningler. 3.50
Gaston Herisson : *Un Jeune Bourgeois ;* Sansot. 3.50
Jean Rameau : *L'Ami des Montagnes ;* Ollendorff. 3.50

Théâtre

Nozière : *Les Liaisons dangereuses. Le Hasard du Coin du feu ;* Soc. génér. d'Edit. 3.50

Divers

Gaston Boissier, Gaston Darboux, Alfred Franklin, etc. : *L'Institut de France ;* Laurens. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le Félibrige. — Les Ecus patagons. — Les « Festspiele » Mozart et Wagner. — Prix littéraires. — Gœthe et Charlotte. — Un Banquet à Gustave Kahn. — Manuscrits de Beethoven. — Les Récitations poétiques de l'Odéon. — La Littérature et les Mœurs. — Le Théâtre aux Champs. — Le Sottisier universel.

Le Félibrige. — M. Pierre Devoluy, Capoulié du Félibrige, nous adresse la lettre suivante :

Avignon, le 19 décembre 1907.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France* et cher Confrère,

Estimant que vos lecteurs s'intéressent aux choses du Félibrige, M. P. Souchon, dans le dernier numéro du *Mercure*, consacre au journal *Prouvènço !* et au « Capoulié » des notes qui nécessitent une remise au point.

Entreprise purement privée, le journal *Prouvènço !* est indépendant de toute organisation félibréenne. Il l'a proclamé haut et clair, souvent, et il entend garder son franc parler sur toute chose. C'est donc à tort qu'au sujet d'une note parue dans ce journal on met en cause le Capoulié.

Si le directeur de *Prouvènço !* a ses raisons pour publier les notes qu'il publie, le Capoulié ne peut laisser dire, dans une revue où il compte des amis, qu'il « *excommunie* » qui que ce soit, ce genre d'exercice ne figurant pas dans ses attributions de Capoulié et n'étant pas non plus dans son caractère.

Insuffisamment informé, je le veux bien, et mêlant des questions fort étrangères l'une à l'autre, M. Souchon parle, au sujet du Félibrige, de « règles étroites », de « Consistoire félibréen », de « dissidences », voire même de « querelles », en termes voilés et quasi sibyllins, partant susceptibles d'inquiéter les amis de l'Association du Félibrige que j'ai l'honneur de présider. Il est donc nécessaire que vos lecteurs sachent de quoi il s'agit et que nos amis soient rassurés.

Actuellement, le *Félibrige* est la Fédération des sociétés félibréennes librement affiliées sous les auspices du *Consistoire*, lequel, se renouvelant de lui-même depuis la fondation du Félibrige, représente la tradition de Font-Ségugne. Les affaires de la Confédération sont traitées par un *Conseil Général* composé des membres du Consistoire et des délégués des sociétés affiliées.

Depuis deux ans que le nouveau Statut est appliqué, l'immense majorité des Félibres en reconnaît volontiers le large libéralisme qui, laissant à chaque société affiliée son entière indépendance intérieure, ne fait intervenir le Conseil Général que pour les intérêts communs à tous les groupes. Aussi, de Périgueux jusqu'à Nice, la plupart des sociétés félibréennes vivantes et agissantes ont-elles voulu s'affilier librement au Félibrige, qui, au point de vue social, n'a jamais été aussi prospère qu'il l'est aujourd'hui. Les imposants Congrès de Sainte-Estelle, tenus à Cette, en 1906, et à Périgueux, en 1907, en sont d'éclatants témoignages.

Quand je vous aurai dit que le *Bournat de Périgord* (plus de 1 000 membres), la *Gaston-Fèbus de Béarn et Gascogne* (plus de 1.000 membres), l'*Ecole des Pyrénées* (plusieurs centaines de membres), les *Toulousains de Toulouse* (500 membres), la *Felibrenca* de Cette (une centaine de membres), la *Cigale languedocienne* de Béziers (150 membres) le *Frorège* d'Avignon (250 membres), l'*Escole mistralenco* d'Arles (une centaine de membres), *Prouvènço* de Marseille (plusieurs centaines de membres), les *Enfants de Provence de Nice* (plusieurs milliers de membres), toutes sociétés régulièrement et légalement organisées, faisant œuvre de propagande active et large, forment actuellement la solide ossature de la Confédération félibréenne, vous estimerez avec moi que si le Consistoire n'est pas « l'idéal » qu'il n'a jamais prétendu être, à tout le moins rend-on volontiers à la tradition qu'il représente cet hommage purement moral qui s'appelle l'affiliation.

L'association du Félibrige ou confédération des sociétés affiliées nourrit d'ailleurs à charge de réciprocité de bonnes relations avec d'autres associations, et tout particulièrement avec des sociétés félibréennes ou méridionales non affiliées. C'est ainsi que, sans être liés par aucun traité d'affiliation avec la *Targue* de Toulon, la *Cigale* et la *Société des Félibres* de Paris, le *Parage* de Montpellier, les *Alpes* de Forcalquier, *Lar* d'Aix, nous avons de fort bons rapports avec ces groupes et les Félibres qui les composent ; ce qui réduirait à néant s'il en était besoin toutes ces histoires d' « excommunication », d' « église fermée », et même de « sabre et goupillon » (je n'invente rien), qu'on a fait circuler ces temps derniers, qui font hausser les épaules aux gens informés, mais qui peuvent surprendre la bonne foi du public.

Il faut bien le reconnaître : les réformes qui ont abouti au Statut de 1905 avaient pour objet, elles ont eu ce résultat, immédiat, de susciter, en un vaste mouvement de fraternisation félibréenne, la création ou la résurrection de groupes sociaux dont elle proclamait par avance l'entière autonomie. La *Freirié provençale* en particulier n'a pas d'autre origine : elle s'est fondée « à l'aflat », c'est-à-dire sous l'impulsion du Capoulié. Qu'elle soit affiliée ou non à la Confédération du Félibrige, peu importe, l'affiliation traite de gré à gré, n'étant nullement imposée par le Statut comme article de foi. Si d'ailleurs, en l'espèce, on peut appliquer le qualificatif « étroit », c'est peut-être bien au lecteur du Statut qui découvrirait dans les traités d'affiliation, tels qu'ils sont prévus, un caractère de sujétion, si petite fût-elle, pour les groupes affiliés, une gêne quelconque à leur liberté d'allures.

Peut-on du reste appeler « dissidents » des groupes comme la *Freirié provençale* qui n'ont jamais fait partie de la Confédération et qui, au point de vue doctrinal, se réclament comme nous de l'Evangile mistralien ?... Dissidents de quoi ? Dissidents de qui ?... Pas même de votre serviteur, puisque je vais demain à Toulon faire une conférence provençale à l'Ecole de la *Targue*, chez les Félibres de la Freirié... Alors, quoi ?

Je crois bien que les querelles dont parle M. Souchon ne sont que fort petites noises personnelles. Qu'il vienne en divers lieux de Provence, aux informations ; il s'en convaincra aisément.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur et cher Confrère, l'expression de mes meilleurs sentiments.

PIERRE DEVOLUY
Capoulié du Félibrige.

§

Les écus patagons. — A la suite de nos échos sur le « folklore savoyard et genevois », le *Journal de Genève* s'est occupé à plusieurs reprises des écus patagons, dont l'existence avait été mise en doute. Voici la liste qu'il donne, d'après l'*Armorial genevois* de Blavignac, des écus patagons frappés à Genève :

Depuis 1637, l'Ecu de Genève est qualifié d'Ecu-Patagon; il valait 8 florins 4 sols ; l'année suivante le thaler et l'Ecu-Patagon sont taxés tous deux à 8 florins 6 sols ; en 1640 le dernier valait 9 florins ; 9 florins 4 sols en 1643 et 44 ; 9 florins 6 sols en 1647 ; depuis 1651 jusqu'à 1676, sa valeur fut cotée à 10 florins. Ces écus portent la Clef et l'Aigle au cimier moderne, avec l'aigle impériale au revers. Haller cite un écu sans date, portant ces empreintes et se rapportant probablement au même temps. Les dates d'émission connues sont : 1603, 12, 20, 21, 22, 23, 25, 27, 28, 30, 35, 38, 40, 41, 42, 52, 57 et 1659. Dans les années 1721, 22 et 23, l'on émit des Ecus-Patagons valant 10 florins 6 sols, soit 3 livres courantes; ces écus, frappés au nombre de 112. 396, portent comme les précédents la Clef et l'Aigle impériale.

On sait que Genève, qui fut jusqu'à la Réformation ville à la fois impériale et épiscopale, porte pour armoiries la moitié des armes impériales, l'aigle double, et la moitié des armes épiscopales, les deux clefs de saint Pierre.

Une autre note de l'*Armorial genevois* dit :

Ecu patagon. — L'ordonnance de 1623 fixe la valeur de cet écu à 8 florins. On connaît deux variantes frappées sans millésime, l'une sans signature et l'autre avec la lettre G à la fin de la légende du revers. Le patagon de 1622 est qualifié de Rixdale de Genève dans l'ordonnance et instruction pour les changeurs publiée à Anvers en 1633, et dans laquelle se trouve la gravure de cet écu.

Le *Journal de Genève* rappelle que Tœpffer a parlé des écus patagons dans un de ses charmants albums de caricatures, le *Docteur Festus*. On lit, en effet, sous un dessin cette légende :

Trois pêcheurs ayant pêché les trois perruques des trois astronomes Guignard, Lunard et Nébulard, s'en vont les vendre à Fauras le Botaniste, qui leur en donne deux écus patagons; Fauras les revend pour douze écus patagons au conservateur des Musées royaux, qui, trouvant que c'était trois magnifiques crustacés non encore classés, en enrichit le Musée, où ils font l'admiration des étrangers de marque.

Voici enfin un couplet d'une vieille chanson genevoise :

Les galants cherchent femme et courent la maison;
S'asseyent sur le coffre et donnent du talon ;
Si le coffre ne sonne, les amoureux s'en vont;
Ce n'est pas dans ce coffre que les pistoles sont!
Y'en a là-haut un autre plein d'écus patagons !

Quant à l'étymologie du mot *patagon*, elle est controversée. Nous avons donné celle de Larousse, qui le tire de l'arabe. Littré le dérive de *patac* ou *patard*, sorte de monnaie ; et au mot *patard*, il donne : wallon, *patâr*, *pataûr ;* provençal, *patac* (texte du XV^e^ siècle) ; italien, *patacco*, *patacca :* bas-latin, *patacus*, *patarus*, *patardus*. Du reste, ajoute-t-il, origine inconnue. Le Dictionnaire Général donne à *patard :* emprunté avec substitution de suffixe du provençal *patac*, lequel se rattache à l'espagnol *pataca*, d'origine arabe.

§

Les « Festpiele » Mozart et Wagner, à Munich, auront de nouveau lieu en 1908. On donnera deux fois le *Mariage du Figaro* (1^er^ et 6 août) ; deux fois *Don Juan* (3 et 8 août) ; *l'Enlèvement du Sérail* le 4 août ; *Cosi fan tutte* le 9 août, au Théâtre de la Résidence. Au Théâtre Prince-Régent, trois fois les *Maîtres chanteurs* (11, 24 août, 5 septembre) ; trois fois *Tristan* (13, 26 août, 7 septembre) ; deux fois *Tannhœuser* (15 août et 4 septembre) ; trois fois le *Ring*, les 17 et 28 août et le 9 septembre.

§

Prix littéraires.— Le prix de l'Association de la Critique (1000 francs) a été attribué par moitié à Mme Rachilde et à M. Jules Bertaut.

§

Gœthe et Charlotte, déjà directement apparentés, comme l'a démontré M. Karl Kiefer, étaient encore petits-cousins par alliance, ainsi que l'établit M. Stefan Kekulé de Stradonitz. La sœur aînée de Charlotte, Caroline (1751-1815), épousa en 1776 J.-J. Dietz, avocat à la chambre impériale (1749-1807), lequel était fils du conseiller Dietz (mort en 1752) et de sa femme Suzanne Lindheimer, la propre sœur de la grand-mère maternelle de Gœthe, Anna Margaretha Lindheimer.

§

Un banquet à Gustave Kahn. — A l'occasion de sa nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur, un banquet sera offert à M. Gustave Kahn par ses amis, le 10 janvier, au restaurant Cardinal, 103, rue de Richelieu, à 7 heures et demie.

Les adhésions sont reçues par M. Albert Saint-Paul, au *Gil Blas*, 11, boulevard des Italiens (10 francs par personne).

§

Manuscrits de Beethoven. — Le British Museum hérite de Miss Plowden d'un lot de manuscrits originaux de Beethoven : les premières sonates pour piano dédiées à Haydn, et de Mozart : dix quatuors, don six composés de 1782 à 1785, sont également dédiés « al mio caro amico Haydn » et parurent à Vienne en 1785 ; les trois derniers, des années 1789 et 1790, portent la dédicace au roi de Prusse Frédéric-Guillaume II. Les dix quatuors faisaient partie des manuscrits que la veuve de Mozart céda en bloc à l'éditeur André pour 12.000 francs.

André revendit les quatuors au fabricant d'instruments J.-K. Stumpf, de Londres ; à la mort de ce dernier, 1847, Plowden les eut pour 250 francs. D'après les prix des dernières ventes, le legs de Miss Plowden atteindrait aujourd'hui une valeur d'au moins 150.000 francs.

§

Les Récitations poétiques de l'Odéon. — La première des récitation poétiques, organisées à l'Odéon par M. Charles Morice avec M. André Antoine, a eu lieu le 18 décembre. Elle était consacrée à Baudelaire. Le succès a été éclatant ; salle comble, public enthousiaste. On sait que le principe de ces récitations est dans l'union de la poésie avec la musique et la plastique : l'orchestre, par l'exécution de morceaux appropriés, conduit les esprits à la compréhension des poèmes et fait entre eux le passage. Les vers sont dits dans un décor composé selon leur style et par des récitants qui sont comme des émanations et de ces vers et de ce décor. M. Charles Morice, seul devant le rideau, a expliqué cette méthode, à la fois si vieille — puisqu'elle se recommande du théâtre de Bacchus — et si neuve, puisque jusqu'à cette heure on ne s'en était point avisé encore dans nos théâtres. C'est, en quelque sorte, une résorption de l'art théâtral tout entier en l'Ode, son origine et son essence, où il peut se purifier et se simplifier. Puis,

l'orchestre, admirablement dirigé par M. Francis Touche, a « ouvert » le rideau par les premières mesures de *Manfred*, de Schumann. Et les vers immortels ont été dits par Mmes Bady et Ventura, MM. de Max et Rollan. Ces quatre interprètes méritent tous des louanges; mais il en faut réserver de très spéciales à Mlle Ventura, qui fut admirable de sobriété et d'intensité.

Comme l'a dit M. Charles Morice à la fin de son discours préliminaire : voilà une tradition fondée, qui était nécessaire. Désormais on ne dira plus les vers en habit noir, dans un salon Louis XV.

La seconde matinée aura lieu le 15 janvier, à 4 h. 1/2. Elle sera consacrée à Paul Verlaine.

§

La Littérature et les Mœurs.— Une importante maison d'édition de Berlin vient de recevoir la lettre suivante, datée d'une grande ville de garnison de l'Allemagne du Sud. Nous la reproduisons sans y ajouter le moindre commentaire, uniquement pour montrer comment, dans certaines villes d'outre-Rhin, on s'y prend pour fabriquer les romans à sensation :

Monsieur, je prends la liberté de vous demander s'il ne vous conviendrait pas d'entreprendre la publication d'une série de romans très intéressants, d'une nature tout à fait sensationnelle, tellement piquants du reste et si pimentés qu'ils surpassent de beaucoup, en intérêt pornographique, non seulement Zola, mais même Casanova. Dans ces romans croustillants, on dépeint, absolument pris sur le vif, des événements réellement arrivés et vécus, tels que relations contre nature de hauts personnages, adultères de femmes d'officiers de notre armée, fredaines amoureuses et orgies lubriques de beaucoup de dames du plus grand monde, etc., — le tout suffisamment transparent pour que l'on reconnaisse de prime abord la véritable personnalité des héros et des héroïnes mis en scène.

Toutefois, je ne désire pas vendre le manuscrit de ces romans, mais j'abandonnerai volontiers à l'éditeur un pourcentage très élevé sur la vente de ces livres, ainsi que la moitié des droits de traduction dans toutes les langues étrangères.

Les quatre premiers romans de la série sont prêts à être publiés.

En attendant votre réponse, je vous prie de croire, etc.

§

Le Théâtre aux Champs, à Aulnay-sous-Bois, près de Paris, ouvre un concours à l'effet de choisir une comédie en un acte en vers ou en prose (1.000 lignes maximum), traitant de la vie aux champs. L'auteur de la pièce couronnée recevra un prix de 500 francs offert par la municipalité d'Aulnay. Son œuvre sera représentée au Théâtre aux Champs, publiée par *Comœdia* et éditée par Eugène Fasquelle. Le jury est composé du comité de lecture de *Comœdia*.

Le concours sera clos le 15 mars 1908. Les manuscrits doivent ne pas être signés, porter en tête une épigraphe et une devise reproduites sur une enveloppe jointe au manuscrit et dans laquelle se trouveront les nom et adresse des auteurs.

La pièce devant être jouée au grand air, il paraît intéressant d'indiquer aux concurrents que le nombre des personnages n'est pas limité. Il n'y aura aucun inconvénient à mettre en scène, dans un décor de champs, plusieurs centaines de personnages.

§

Le Sottisier universel.

Ils expliquèrent par gestes qu'ils étaient Espagnols. — *Le Matin*, 28 novembre.

Quelques tortues aussi m'avaient frappé par leur couleur ; peut-être leur carapace fournirait-elle l'écaille précieuse ; notre attente fut déçue : ce n'étaient pas des « carrets », ces parages ne sont pas habités par les précieux crustacés. — *Le Soleil*, 20 novembre.

En attendant, nous pouvons goûter à ces crustacés. J'ouvris quelques coquilles avec le couteau que j'avais emporté. Leur contenu était une espèce de moule d'eau douce, etc. — *Le Soleil*, 29 novembre.

Cette gifle retentissante était un coup de clairon, une sonnerie de ralliement. — MAURICE BARRÈS, *Ce qu'il faut savoir de l'affaire Syveton. L'Eclair*, 8 décembre.

Les inscriptions rédigées en étrusque et dans la langue archaïque du Cambodge sont lues, mais personne ne les comprend ; tant qu'elles ne seront pas comprises, elles resteront inutiles. — LANGLOIS ET SEIGNOBOS, *Introduction aux Etudes historiques*, p. 32.

Les miniatures du moyen âge montrent des personnages couchés dans leur lit, une couronne sur la tête : c'est le symbole de leur sang royal ; le peintre n'a pas voulu dire qu'ils gardaient leur couronne pour dormir. — LANGLOIS ET SEIGNOBOS, *Introduction aux Etudes historiques*, p. 126.

Toute conception qui aboutit à empêcher de savoir empêche la science de se constituer. — LANGLOIS ET SEIGNOBOS, *loc. cit.*, p. 228.

Un peu avant son mariage, Mme Merkel, de Francfort-sur-le-Mein, donna le jour à un enfant naturel. — *Le Journal*, 24 novembre (Berlin, 23 novembre, par fil spécial).

Tous les anciens ministres se réuniront séparément le 8 décembre pour se mettre d'accord sur l'attitude à observer. — *Le Journal*, 28 novembre.

Maintenant je n'ai plus d'une cantatrice que le diaphragme ; mais la voix est partie. — LUCIE DELARUE-MARDRUS. *Le Journal*, 19 décembre.

La procédure relative à l'affaire Archimbaud sera annulée comme entachée d'impartialité. — *Le Journal*, 19 décembre.

Mr allem. instr. sach. ouvr. de mains dés. pl. com. dame de comp. ou aut. — *L'Etoile Belge*, 19 décembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

H. DARAGON, Éditeur, 30, rue Duperré, Paris.

BAGNEUX DE VILLENEUVE

HISTOIRE DU BAISER

Vient de paraître :

L'ORGIE ROMAINE

1 vol. in-8°, orné d'une pl. gravée..... 8 »

Parus précédemment dans cette série :

Le Baiser en Grèce, 1 vol..... 8 »
Le Baiser à Babylone et Sodome, 1 vol..... 8 »

En vente :

Traduction nouvelle et seule complète, avec album de 26 camées de d'Hancarville.

De Figuris Veneris, 1 vol..... 50 »

SPÉCIALITÉ DE LIVRES SUR LES SCIENCES OCCULTES

Bosc. — Traité de Yoga, 1 vol..... 6 »
Bosc. — Traité de longévité humaine ou l'art de devenir centenaire, 1 vol..... 5 »
Bosc. — La Psychologie devant la Science et les savants, 1 fort vol. 3.50
Bosc. — L'Opium et la Morphine, 1 vol..... 2 »
Biobb. — Formulaire de Haute Magie..... 2.50
R. Fludd. — Traité d'Astrologie générale, 1 vol..... 10 »

REVUE GÉNÉRALE

SCIENCES PSYCHIQUES

Abonnement annuel. — Revue mensuelle..... 10 »
Numéro spécimen contre..... 1 fr.

Catalogues et prospectus sur les sciences occultes.

DESSINS INÉDITS DE ROUVEYRE

Carcasses Divines

Ire Partie.— *54 Portraits :* Barrès, Bergson, A. Berthelot, Boissier, Bourget, Carrière, Coppée, Faguet, Forain, France, De la Gandara, Golberg, Halévy, Hébrard, Lamy, Lemaître, P. Margueritte, R. Marx, F. Masson, Mendès, Metchnikoff, Moréas, Rachilde, Vallette, Renard, De Radolin, Comtesse de Noailles, Sardou, P.-E. Vibert, Willette, etc....

IIe Partie. — *Monographie d'une Actrice*, 6 dessins.

IIIe Partie. — *Monographie d'une Comédienne tragique et comique*, 35 dessins.

Bosc et Cie Éditeurs, 38, Chaussée-d'Antin, Paris.

Un fort volume sur beau papier, format 23/18. Prix..... 5 fr.

Two Nevel Offers to Regular Readers: 1° Send us 15/- and we will send you the **World's Work** for 12 months. If you do not like the magazine after receiving the first 3 numbers, return them and we will refund the money. 2° Cut out the coupons marked 1 12 and send them to us; ask for our Premium Catalogue and we will send you book to the value of 6/-.

1344 **PAGES of Clever, Bright, and instructive Reading all about what the World's Workers are doing**

FOR ONE SHILLING EACH MONTH. It is the only Magazine that gives a Bird's Eye view of contemporary human activity and progress.

WORLD'S WORK

New efforts are being made to make THE WORLD'S WORK an emporium of all human activity and progress. Its scope is being enlarged, its pages enriched, and new blood infused to vitalise even more than in the past the pages and what as been acknowledged the most up-to-date and progressive Magazine of the age

ONE SHILLING NET MONTHLY

Yearly 13/6 (Great Britain and Ireland), 15/— (Foreign and Colonial)

London: WILIAM HEINEMANN, 21 BedfordStreet, W: C

CHEMINS DE FER DU NORD

ARIS-NORD à LONDRES

Viâ Calais ou Boulogne

inq services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE

Services officiels de la Poste

(Viâ Calais)

a Gare de Paris-Nord, située au centre des affaires le point de départ de tous les grands express euro- ns pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le nemarck, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la ssie, la Chine, le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte zur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

rvices rapides entre Paris, la Belgi- ue, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, e Danemarck, la Suède et la Norvège.

			Trajet en
xpr.	dans chaque sens entre	Paris et Bruxelles.	3 h. 50
—	—	Paris et Amsterdam.	8 h. 30
—	—	Paris et Cologne....	8 h.
—	—	Paris et Hambourg..	6 h.
—	—	Paris et Francfort..	2 h.
—	—	Paris et Berlin.....	8 h.
	Par le Nord-Express		5 h.
—	—	Paris et St-Pétersbourg	5 h.
Par le Nord-Express, bi-hebdomadaire..			46 h.
xpr.	dans chaque sens entre	Paris et Moscou....	62 h.
—	—	Paris et Copenhague	28 h.
—	—	Paris et Stockolm...	43 h.
—	—	Paris et Christiania	49 h.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS

A PRIX TRÈS RÉDUITS

DE

PARIS A LONDRES

par la Gare Saint-Lazare

Via Rouen, Dieppe et Newhaven

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du public que, dans le but de faciliter les relations avec l'Angleterre, elle fera délivrer jusqu'au 29 mars 1908 des billets d'aller et retour pour Londres, valables du vendredi au mardi, aux prix exceptionnels de :

49 fr. 05 en 1re classe ; 37 fr. 80 en 2e classe, et 32 fr. 50 en 3e classe.

Les prix très réduits de ces billets faciliteront certainement dans une large mesure les relations avec Londres, aux nombreux voyageurs qui se rendent dans cette ville, par la voie de Rouen, Dieppe et Newhaven, la plus pittoresque et la plus économique.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

L'HIVER A

rcachon, Biarritz, Dax, Pau, etc.

llets d'aller et retour individuels et de famille de toutes classes

Il est délivré par les gares et stations du seau d'Orléans pour : **ARCACHON, BIAR- TZ, DAX, PAU** et les autres stations hiver- les du Midi de la France :

1° Des billets d'aller et retour individuels de ites classes avec réduction de 25 o/o en classe et 20 o/o en 2e et 3e classes ;

2° Des billets d'aller et retour de famille de ites classes comportant des réductions variant 25 o/o en 1re classe et de 20 o/o en 2e et classes pour une famille de 2 personnes, à o/o pour une famille de 6 personnes ou plus ; s réductions sont calculées sur les prix du rif général d'après la distance parcourue avec nimum de 300 kilom., aller et retour compris.

La famille comprend : *père, mère, mari, mme, enfant, grand-père, grand-mère, beau- re, belle-mère, gendre, belle-fille, sœur, ère, beau-frère, belle-sœur, oncle, tante, veu, et nièce,* ainsi que les serviteurs attachés la famille.

Ces billets sont valables 33 jours.

Cette durée de validité peut être prolongée ux fois de 30 jours moyennant un supplé- nt de 10 o/o du prix primitif du billet pour aque prolongation.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Hiver 1907-1908

RELATIONS ENTRE

PARIS & L'ESPAGNE

par le Train de Luxe

« BARCELONE-EXPRESS » (V.-L.R.)

— Nombre de places limité —

Départ de Paris
Mercredi, Samedi, à 7 h. 20 soir
Arrivée à Barcelone
Jeudi, Dimanche, à 2 h. 55 soir (H. E. O.)
Arrivée à Valence
Jeudi, Dimanche, à 11 h. 35 soir (H. E. O.)

Départ de Valence
Lundi, Vendredi, à 7 h. matin (H. E. O.)
Départ de Barcelone
Lundi, Vendredi, à 3 h. 30 soir (H. E. O.)
Arrivée à Paris
Mardi, Samedi, à 10 h. 40 matin

REVUE DES IDÉES

ÉTUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE

Fondée le 15 janvier 1904 et paraissant le 15 de chaque mois

Direction : 12, avenue du Bois de Boulogne, à Paris

DIRECTEUR : ÉDOUARD DUJARDIN. RÉDACTEUR EN CHEF : REMY DE GOURMON

Secrétaires de la Rédaction : Georges Bohn, Lucien Corpechot & A. van Gennep.

Sommaire du n° 48 (15 Décembre 1907).

La Méditerranée préhellénique, d'après les fouilles récentes en Crète, par M. René Dussaud.

Esquisses limnologiques, par M. C. Bruyant.

Les Grands enseignements de la guerre russo-japonaise, résumé de l'ensemble des opérations, l'artillerie, par M. le l't-colonel Blaimad (avec 2 cartes).

Notes et Analyses :

Boscovich et la composition de la matière, par M. Remy de Gourmont.

L. Blaringhem : *Mutation et traumatismes*, par Mlle Anna Drzewina.

Lazare Sainéan : *l'Argot Ancien*, par M. Albert Dauzat.

Les Débuts de l'État et ses rapports avec les groupements sexuels d'après M. Eduard Meyer, par M. A. van Gennep.

Henri Lichtenberger : *l'Allemagne moderne, son évolution*, par M. Georges Matisse.

Livres Nouveaux.

Le programme de la *Revue des Idées* embrasse toutes les branches de la connaissance scientifique : philosophie, psychologie, mathématiques, physique, biologie, ethnographie, histoire, sciences religieuses, sciences militaires, sociologie, philologie, histoire littéraire. Son but est de tenir un public d'élite au courant des travaux les plus intéressants, sous une forme accessible à tous les esprits cultivés et non seulement aux spécialistes de chaque domaine. Instrument de culture générale et éminemment synthétique, elle ne fait double emploi avec aucune autre publication.

France, un numéro....	2 fr. »	Union postale, un numéro..	2 fr. 2
— un an.....	20 fr. »	— un an.....	22 fr.
— six mois.....	11 fr. »	— six mois....	12 fr.

Envoi d'un spécimen sur toute demande accompagnée d'un timbre de 25 centime

Banque Française pour le Commerce et l'Industri

L'assemblée générale des actionnaires a eu lieu le 14 décembre, sous la présiden de M. Maurice Rouvier. Les comptes du bilan s'élèvent à 198.147.514 fr., en augme tation de 36 millions. Cette progression montre l'extension des opérations sociales principalement celles de banque proprement dites.

Les comptes de dépôts ont passé de 43 millions de francs à 72 millions.

Le bénéfice brut de l'exercice s'élève à 4.858.251 fr., le bénéfice net à 3.496.564 f Le dividende a été fixé à 5 o/o, soit 12 fr. 50 par action, payable à partir du 2 janvi 1908, à raison de 12 fr. net par action nominative et de 11 fr. 506 par action au porteu Il est reporté à nouveau à 1.442.181 fr.

L'Assemblée a voté à l'unanimité les résolutions ; elle a réélu administrateurs M J. Kulp et E. Ullmann, ratifié la nomination de MM. L. Odier et A. Spitzer comm administrateurs. M. de Lagotellerie, censeur, et les commissaires sortants ont été réélu

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES

COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Chatel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georg. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris).

France : 2 fr. 25 | **Etranger : 2 fr. 50**

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, DUAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.